HAL open science

Le camfranglais sur Internet : pratiques et représentations

Suzie Telep

To cite this version:

Suzie Telep. Le camfranglais sur Internet : pratiques et représentations. Le français en Afrique, 2014, 28, pp. 27-145. hal-01440317

HAL Id: hal-01440317

https://u-paris.hal.science/hal-01440317

Submitted on 19 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE CAMFRANGLAIS SUR INTERNET : PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS

Suzie Telep
Université Paris Descartes, Centre de Recherche sur les Liens Sociaux (CERLIS)

Introduction [1]

Le développement des technologies de l'information et de la communication au début du XXème siècle, et en particulier d'Internet et de la téléphonie mobile, a permis l'émergence de nouvelles formes et de nouveaux supports de communication : la communication médiée par ordinateur (CMO) ou par téléphone (CMT), par le biais des SMS, des chats, des forums ou des blogs, a fait l'objet de nombreuses études qui ont décrit les caractéristiques de la langue utilisée (Crystal 2001 pour l'anglais, Pierozak 2003 et 2007 pour le français tchaté, Ledegen 2007 pour le français et le créole dans les SMS à la Réunion). En tant que pratique « ordinaire » et informelle, la communication électronique favorise la créativité linguistique et l'usage de variétés de langues familières ou orales qui n'auraient pas leur place dans des écrits plus formels soumis à la pression de la norme. Internet est alors un médium privilégié pour certaines communautés linguistiques : outil de développement de la sociabilité grâce à ses nombreux réseaux sociaux, il permet de renforcer la cohésion communautaire à un niveau global et non plus seulement local, grâce à l'exercice d'une sociabilité en ligne qui transcende les frontières étatiques. C'est aussi un puissant vecteur identitaire, un moyen pour des communautés linguistiques en situation minoritaire d'exister sur le Web et de revendiquer leur langue et leur culture, et un médium de socialisation symbolique pour les jeunes. Ainsi, les usages sur Internet du *camfranglais* [2], vernaculaire parlé majoritairement par les jeunes au Cameroun, témoignent de l'appropriation par ses locuteurs de ce médium technologique à des fins communicatives et expressives, en l'absence de pression normative. C. de Féral a observé dès les années 1970 des attestations de pratiques similaires au *camfranglais*, dénommées à l'époque *français*

---

[1] Je remercie Carole de Féral pour sa relecture d'une première version de ce texte et pour sesremarques critiques.

[2] Les locuteurs utilisent majoritairement la dénomination *francanglais* (Harter 2000, Feussi 2006, Féral 2009) ainsi que d'autres dénominations du type *français* + qualifiant : *français du kwat* [quartier], *français des jeunes*, *français à la mode*, *français des yors* [jeunes] (Féral 2013), ou encore les dénominations *argot*, *argot camerounais*, *argot du pays* (cf. les discours épilinguistiques de notre corpus, qui seront analysés plus loin). Dans notre corpus, en revanche, c'est la dénomination *camfranglais* qui est la plus fréquente ; aussi l'avons-nous retenue pour notre analyse.

makro (makro : "voyou") et qualifiées d'« argot » (Féral 1989, 2010a et 2010b). Manifestation d'une appropriation vernaculaire du français chez des locuteurs qui en avaient déjà une bonne compétence, non seulement les petits voyous de Douala mais aussi des écoliers et des étudiants, qui faisaient délibérément appel à un lexique différent de celui du français qu'ils avaient appris (Féral 2010b : 8-9), ce français makro a été renommé plus tard *camfranglais/francanglais* à la suite de son expansion et de son évolution. Il s'est progressivement imposé comme un « sociolecte générationnel » (Féral 2004). Désormais, en plus de sa fonction véhiculaire, il est investi d'une valeur identitaire forte : il est le marqueur d'une identité "jeune", "urbaine", "francophone" et "camerounaise" (Féral 2004, 2007b, **20**09b).

1. Le camfranglais, un style vernaculaire du français

La situation sociolinguistique du Cameroun, pays multilingue avec deux langues officielles, l'anglais et le français, qui coexistent avec près de 280 langues locales dont le pidgin-english[3], a favorisé l'émergence dans les années 1980, au sein des grandes villes camerounaises (Douala, Yaoundé, Bafoussam), d'un code dénommé *camfranglais* par certains linguistes et journalistes.

Résultat de la vernacularisation[4] du français ordinaire du Cameroun, le camfranglais peut être défini comme un style vernaculaire, souvent employé dans des situations de communication familières et entre pairs, avec des sujets de conversations privilégiés, tels que « les rapports sociaux entre jeunes ; l'affectivité et les problèmes sentimentaux ; l'argent, la mode et les loisirs ; les relations entre les jeunes et les aînés ; la vie scolaire, l'avenir et les débouchés professionnels ; l'actualité nationale et internationale » (Echu, dans Ntsobé *et alii* 2008 : 55). Il se caractérise par la présence « d'unités lexicales (substantifs, verbes, adjectifs, adverbes) qui sont pour la plupart des emprunts (à des langues camerounaises mais surtout à l'anglais et/ou au pidgin-english) et, dans une moindre mesure, de termes qui ont subi des processus formels (tels que troncation, métathèse…) ou des dérivations sémantiques, ou encore de termes qui, en France, sont considérés comme familiers ou argotiques » (Féral 2007c : 259), l'ordre des mots et les morphèmes grammaticaux restant ceux du français. Le recours à ces unités lexicales « n'est pas systématique, comme il le serait s'il s'agissait de passer d'une langue à une autre, ou d'une variété de langue nettement définie à une autre », mais il résulte d'un choix discursif de la part du locuteur (Féral 2009 : 135). La fréquence des lexèmes

[3] Cf. http://www.ethnologue.com/country/CM

[4] La vernacularisation est définie par Manessy comme « l'ensemble des phénomènes qui se produisent lorsqu'une collectivité de locuteurs prend une conscience suffisamment nette des liens qui existent entre ses membres, des intérêts qui les unissent et de leurs attentes communes pour être portée à se singulariser par son comportement langagier » (Manessy 1994 b : 15).

saillants varie donc en fonction de la compétence linguistique du locuteur et de ses objectifs pragmatiques, et leur insertion introduit en discours une discontinuité lexicale et une rupture sémantique et/ou formelle avec le français ordinaire du Cameroun et le français courant hexagonal. Le camfranglais présente aussi des phénomènes d'hybridation morphosyntaxique, qui lui ont valu l'appellation de ''code mixte [5]'' par certains linguistes (Quéffelec 2007b, 2009). Si les formes hybrides produites en discours témoignent d'un haut degré d'intégration des emprunts au français, phénomène que l'on retrouve dans d'autres pratiques vernaculaires comme le français métissé des jeunes d'origine maghrébine en France (Melliani 2000), le chiac de Moncton au Canada (Perrot 1998) ou encore le nouchi de Côte d'Ivoire (Ahua 2008), elles ont aussi, comme en témoignent les discours épilinguistiques des locuteurs, une forte valeur distinctive, en ce qu'elles permettent de marquer des frontières symboliques en discours en affichant une rupture formelle avec le français du Cameroun et le français hexagonal. Le camfranglais, en tant que *style*, fonctionne donc socialement comme une forme de distinction langagière, et fait partie d'un système idéologique de distinction, selon la définition de J. Irvine (2001 : 22) :

« Whatever 'styles' are, in language or elsewhere, they are part of a system of distinction, in which a style contrasts with other possible styles, and the social meaning signified by the style contrasts with other social meanings. »

Ce style n'a donc pas de signification inhérente, et les variables linguistiques qui le constituent n'ont pas de valeur intrinsèque mais des valeurs différentielles, relationnelles, qui contrastent avec les valeurs des variables attribuées à d'autres styles (français du Cameroun, français hexagonal) dans les représentations idéologiques des différents acteurs. Ainsi, dans notre corpus, le camfranglais est construit par les discours épilinguistiques comme une « langue » propre aux Camerounais, qui transcende les frontières ethniques et s'oppose ainsi aussi bien au français du Cameroun qu'au français hexagonal [6]. Il apparaît aussi comme une pratique distinctive de la diaspora francophone camerounaise sur Internet, comme en témoigne la récurrence, notamment dans les titres des forums, du topos du pays d'origine, symbolisé par la métonymie du ''quartier'' [7] ou du ''manguier'' [8], lieux

[5] Reprenant la distinction de Myers-Scotton entre ''langue matrice'' (*matrix language*) et ''langue enchâssée'' (*embedded language*), Queffélec définit le camfranglais comme « un code mixte à base syntaxique française », dont le « fonctionnement est réglé par des principes morphosyntaxiques assez constants (régularité flexionnelle, contraintes sur les combinatoires) qui traduisent l'émergence d'un sous-système différent de celui du français ordinaire camerounais » (Queffélec 2009 : 172).

[6] Cf. l'analyse des discours épilinguistiques dans la dernière partie de notre étude.

[7] Cf. la discussion intitulée « Kamers [Camerounais] et sympathisants, parlons camfrangl [camfranglais] comme au quat [quartier] », sur www.grioo.com. Voir aussi la référence à un quartier de Douala, Bonabéri, dans le titre même du site www.bonaberi.com. Ce site aurait été créé par des habitants de ce quartier.

informels par excellence. L'usage du camfranglais indexe donc, entre autres, l'identité camerounaise des locuteurs, au sein de l'espace du forum et du blog qui permettent de recréer une atmosphère de détente et se substituent à l'espace informel et convivial du ''quartier''. L'espace du forum ou du blog est ainsi propice à l'usage du camfranglais et à l'instauration d'une relation de familiarité, de jeu et de connivence avec l'interlocuteur, au sein de la communauté virtuelle des Camerounais francophones.

Dès lors que tout style se caractérise par sa valeur différentielle, l'essentiel ne réside donc pas tant dans le nombre d'éléments saillants en jeu dans les pratiques, nombre qui peut être variable d'un discours à l'autre, que dans leur valeur en tant qu'elle permet de marquer un contraste en discours. En effet, si la fréquence dans l'utilisation de certains traits peut être un facteur différenciateur (Trimaille et Billiez 2007), elle n'est pas toujours un critère déterminant dans la production du sens en discours et dans le processus d'interprétation et de catégorisation[9]. Ainsi, alors que dans les représentations, sont construites des ''variétés'', des ''styles'' ou des ''codes'' bien distincts, dans les pratiques les frontières entre ces idiomes sont très poreuses et relèvent davantage du domaine représentationnel et idéologique que du domaine proprement linguistique ; elles sont construites en discours et investies de valeurs symboliques spécifiques, selon le double processus idéologique de *gommage* (« erasure ») et d'*iconisation* (« iconization ») décrit par J. Irvine et S. Gal (Irvine et Gal 2000) : le gommage est le processus qui consiste à construire de l'homogène, par la sélection de certaines différences linguistiques perçues comme saillantes et l'effacement d'autres traits perçus comme non pertinents ou secondaires ; l'iconisation est le processus qui consiste à investir de valeurs des pratiques et des stéréotypes sociaux, en faisant de traits linguistiques propres à des groupes ou à des pratiques des représentations iconiques qui exprimeraient leur « essence ». Ces processus d'essentialisation des pratiques et des groupes sociaux sont constamment à l'oeuvre dans les discours épilinguistiques.

Si l'on part donc du postulat selon lequel les frontières entre les styles, bien que construites et mobilisées dans les discours épilinguistiques, sont fluctuantes dans les pratiques, on comprend dès lors que certaines formes qui vont être perçues par les

---

[8] Cf. le forum intitulé « Sous le manguier toli [Conversation sous le manguier] », sur www.camfoot.com.

[9] Ainsi, concernant les pratiques langagières de jeunes locuteurs en France, malgré des différences formelles minimes dans les pratiques des garçons d'une part et des filles d'autre part, les locuteurs construisent dans leurs discours épilinguistiques de « grands écarts symboliques » entre ces deux groupes (Billiez *et alii* 2003). De même, concernant le camfranglais, Carole de Féral (Féral 2012 : 31), tout en rappelant qu' « il faut très peu de mots catégorisés comme *camfranglais/francanglais* par les locuteurs camerounais pour que du discours en français soit perçu comme tel », évoque le cas extrême du roman d'Elizabeth Tchoungui « dont il a été dit sur Internet et dans *Cameroon Tribune* qu'il était écrit en camfranglais alors qu'une dizaine de lexèmes seulement (emprunts au pidgin et/ou à l'anglais notamment), dans ce livre de 208 pages, permettent de le qualifier de tel ».

acteurs comme caractéristiques du ‘‘camfranglais’’ ou même du ‘‘français camerounais’’ se retrouvent dans d'autres pratiques vernaculaires du français : ainsi, des mots comme *go*, ‘‘fille, copine’’, *galérer*, ‘‘perdre le temps à ne rien faire’’, ou le syntagme *c'est chaud*, ‘‘ça ne va pas, c'est grave’’, sont répertoriés dans le dictionnaire du ‘‘parler camerounais [10]‘‘ sur *etounou.free.fr* et sont donc perçus par les locuteurs comme spécifiquement camerounais, alors que ces formes se retrouvent notamment dans le français des jeunes de l'Hexagone (cf. Goudaillier 2001, Seguin et Teillard 1996). La co-occurrence de traits spécifiques et leur récurrence dans les pratiques, phénomènes associés à des locuteurs types (jeunes, Camerounais, etc.) et à des contextes d'usage précis (lieux informels, thèmes de la vie quotidienne), produisent donc un effet de sédimentation et de cristallisation d'un ensemble de formes linguistiques, qui vont être reconnues par les acteurs comme caractéristiques d'un style ‘‘unique’’, distinct des autres, et investies de valeurs indexicales spécifiques, associées aux caractéristiques supposées d'un groupe de locuteurs et à des normes d'usage. Dès lors, si l'on adopte un point de vue interactionnel, ce n'est pas tant « la spécificité des traits linguistiques qui conduit à leur catégorisation sociale, voire à leur stigmatisation, ni même qui crée des variétés discursives, mais plutôt des effets stylistiques d'accumulation, ou de dilution de traits repérables (notamment par le descripteur) en certains points des interactions », effets qui sont « indissociables de caractéristiques discursives et pragmatiques » (Auzanneau et Juillard 2012 : 32). On voit donc la nécessité, pour comprendre comment la variation stylistique permet de construire du sens en interaction, de relever dans un premier temps les formes les plus saillantes et les plus récurrentes qui permettent aux acteurs de catégoriser un discours comme étant du ‘‘camfranglais’’, puis d'en étudier les usages en situation, dans leur contexte interactionnel, afin d'en saisir les significations, en relation avec les objectifs pragmatiques et les divers positionnements des locuteurs au sein du groupe des pairs, qu'ils soient intersubjectifs (en termes de connivence/intimité, familiarité, humour, conflit, expertise, etc.) ou idéologiques.

2. Le corpus

Notre corpus se compose essentiellement de pages tirées d'un forum de discussion sur Internet, *www.bonaberi.com*, qui se présente comme le plus grand site de la diaspora camerounaise (avec *www.cameroon-info.net*). Les discussions du forum sont classées par rubriques thématiques. Notre corpus a été constitué à partir de discussions tirées des rubriques « Divers », « Hommes et femmes », et « Vie étudiante et monde du travail » : ce sont en effet dans ces rubriques que nous avons

[10] Le ‘‘parler camerounais’’ est défini par l'auteur de ce dictionnaire comme l'ensemble « des mots utilisés aussi bien en camfranglais qu'en pidgin, ainsi que des expressions du français parlé au Cameroun ».

trouvé le plus grand nombre de conversations en camfranglais. Les thématiques abordées dans ces rubriques, mais aussi le ton familier et le caractère souvent ludique des conversations sont autant de facteurs qui favorisent l'emploi du camfranglais. A l'inverse, des rubriques telles que « Actualité et débats dits sérieux » ou « Religion et spiritualité » regroupent des discussions qui sont rédigées dans un français standard et soutenu, très proche de l'écrit formel. On a donc une répartition fonctionnelle de type diglossique entre le français standard écrit et le camfranglais sur ce forum.

En plus de pages du forum sur le site *www.bonaberi.com*, nous avons analysé une conversation sur *www.grioo.com* intitulée : « kamers [11] et sympathisants, parlons camfrangl [camfranglais] comme au quat [12] ». Ici, le discours en camfranglais a d'abord une fonction sémiotique et réflexive, car il spectacularise les pratiques linguistiques des locuteurs en exhibant le code. Par conséquent, les productions linguistiques des locuteurs présentent une proportion de néologismes et d'emprunts plus importante que sur *bonaberi.com*. Ces pages sont aussi très riches en discours épilinguistiques.

Enfin, des pages recueillies sur un blog intitulé *Le blog du Prési* (sur *etounou.free.fr*), où les locuteurs sont invités à prendre part à l'élaboration d'un dictionnaire du ''parler camerounais'' mis en ligne par le créateur du blog, des extraits de conversations sur *www.camfoot.com*, et des pages de commentaires rédigés en camfranglais sur *www.cameroon-info.net*, complètent le corpus.

L'avantage d'un tel corpus est qu'il permet en partie de résoudre le « paradoxe de l'observateur » (« observer la façon dont les gens se servent du langage quand on ne les observe pas », Labov 1976 : 116), puisqu'il nous permet d'avoir accès en toute confidentialité à un corpus non sollicité d'écrit ordinaire. D'autre part, comme il s'agit d'un corpus écrit informel, il nous donne l'occasion d'observer des pratiques ordinaires, quotidiennes du camfranglais à l'écrit, différentes de ce que l'on peut trouver dans la presse ou la littérature. Toutefois, le caractère public des conversations relevées sur Internet, accessibles à n'importe quel individu extérieur, contribue à construire l'objet ''camfranglais'' en conférant aux discours des locuteurs la fonction (explicite ou non) de spectacularisation et d'exhibition du code, selon un dispositif discursif qui relève de la double énonciation théâtrale, où l'observateur extérieur, bien qu'étant un participant non ratifié dans la conversation, en serait en même temps un destinataire implicite et indirect. Dès lors, cette théâtralisation des discours peut induire un usage plus important de mots ''camfranglais'' que dans des conversations à caractère privé. L'inconvénient majeur de notre étude est sans doute que l'anonymat d'un tel corpus nous a empêchée de recueillir beaucoup d'informations sociologiques sur les scripteurs. Néanmoins, certaines conversations nous fournissent des renseignements

[11] Apocope de ''Camerounais''.
[12] ''Quartier'' < pidgin *kwata* < anglais *quarter*.

sur plusieurs d'entre eux, à partir desquelles on peut faire les hypothèses suivantes : un certain nombre de locuteurs seraient de jeunes adultes scolarisés ou très scolarisés, qui ont achevé ou poursuivent, au moment des interactions relevées, des études supérieures. Il s'agirait soit d'étudiants à l'université, soit de jeunes déjà insérés dans le monde du travail, qui vivent au Cameroun ou qui se sont expatriés depuis plusieurs années dans un pays occidental, souvent en France ou aux Etats-Unis, mais aussi au Canada, en Italie, en Allemagne ou encore en Angleterre.

Après l'étude de la spécificité du discours en camfranglais au niveau lexico-sémantique et graphique, l'analyse morphosyntaxique nous permettra de décrire les marques de différenciation d'avec le français du Cameroun et le français hexagonal. Nous analyserons ensuite les valeurs pragmatiques de la variation stylistique et les effets de construction du sens en interaction grâce à l'étude de quelques lexèmes situés dans leur contexte. Enfin, l'analyse des discours épilinguistiques des locuteurs nous permettra de mieux cerner les processus d'essentialisation et de construction du ''camfranglais'' comme un style socio-discursif à valeur distinctive, investi de significations sociales spécifiques.

3. Lexique

En tant que code mixte et vernaculaire urbain pratiqué entre pairs dans des situations de communication ordinaires, le camfranglais se caractérise d'abord par son lexique composite qui lui confère sa fonction ludico-expressive et emblématique. Ainsi, comme pour le « français des jeunes » de la métropole, le lexique est le critère principal qui permet d'identifier le camfranglais. La créativité lexicale permet aux locuteurs « d'introduire de nouvelles ressources pour remplir des nouveaux besoins communicatifs » (Lüdi et Py 1986 : 151) et contribue à marquer leur discours en introduisant une rupture formelle avec le français courant.

Le recours à des unités lexicales différentes de celles du français courant relève d'un choix discursif (plus ou moins conscient) et non d'une contrainte systématique. En plus des emprunts à l'anglais/au pidgin-english [13] et aux langues locales, les locuteurs du camfranglais emploient des mots diastratiquement marqués

[13] Etant donné la continuité lexicale entre ces deux langues (plus de 90% du lexique pidgin est d'origine anglaise), il est très difficile de déterminer si un mot a été emprunté au pidgin ou à l'anglais, d'autant plus que, le pidgin ne disposant pas d'une orthographe officielle, l'orthographe de l'anglais est très souvent utilisée pour transcrire cette langue. Ainsi, Carole de Féral (Féral 1989 : 61) a relevé dans un corpus de textes écrits en pidgin (catéchismes, traductions de la Bible, colonnes humorisiques de certains journaux, etc.) une très grande diversité quant à la graphie utilisée, ce qui serait dû, en partie, à la grande instabilité du pidgin au niveau phonique. Elle a néanmoins pu dégager deux ''tendances'' : « En général, le transcripteur prend comme modèle l'orthographe anglaise s'il est anglophone et l'orthographe française s'il est francophone. » (Féral 1989 : 61). Nous avons donc choisi d'indiquer ''anglais/pidgin'' lorsque la distinction entre les deux langues n'est pas nette dans notre corpus, c'est-à-dire dans la majorité des cas.

[14], caractéristiques de styles de discours particuliers, et ont recours aux procédés de néologie interne du français pour produire de nouveaux mots ou pour modifier le sens de lexies existantes. Ces lexèmes, qui seraient moins nombreux dans un discours écrit dépourvu d'intentions pragmatiques et stylistiques particulières, fonctionnent donc comme des marques pragmatiquement signifiantes et ont une valeur distinctive. Nous avons aussi relevé la présence de nombreux mots appartenant au français ordinaire du Cameroun qui fonctionnent, en co-occurrence avec les emprunts et les lexèmes diastratiquement marqués, comme des marqueurs de l'identité camerounaise des scripteurs, et témoignent d'un haut degré de vernacularisation du camfranglais, véritable *we code* écrit dans notre corpus. Nous considérerons donc tous les termes qui ne relèvent pas du français courant mais d'un usage vernaculaire de la langue comme des lexèmes pragmatiquement signifiants qui jouent un rôle de marqueur du discours en camfranglais. Ces termes contribuent en effet, d'une part, à marquer le discours comme camfranglais en affichant l'identité camerounaise et jeune des scripteurs, et d'autre part, à oraliser le discours camfranglais écrit lorsque ces lexèmes constituent des traits typiques du français oral. L'analyse des processus de distinction lexicale nous permettra donc de comprendre les dynamiques lexico-sémantiques à l'œuvre dans le discours en camfranglais et leurs implications socio-pragmatiques.

3.1. Mots diastratiquement marqués (français populaire, français argotique)

En plus des lexèmes du français courant, on trouve dans le discours en camfranglais des mots appartenant à d'autres variétés diastratiquement et diaphasiquement marquées, qui contribuent à oraliser le discours et, dans certains cas, à marquer l'identité jeune et/ou camerounaise des scripteurs.

On relève ainsi la présence dans le discours en camfranglais de nombreux lexèmes employés dans le français des jeunes de l'Hexagone : de nombreux mots verlanisés, comme *teuf,* n.f.,''fête'' (cf. Goudaillier 1997 : 172), *cainfry,* adj.,''africain'' (Goudaillier 1997 : 62), *cainri,* adj.,''américain'' (Goudaillier 1997 : 62), ainsi que quelques mots réduits par aphérèse, comme *blème,* n.m., pour ''problème'' (Goudaillier 1997 : 54). On relève aussi de nombreux autres mots du français populaire ou argotique : *piaule*, n.f., pop. '' maison'' [15], *bled*, n.m.,''pays d'origine'', *blédard,* adj.,''qui vient du blèd'' [16], *jeté*, adj., pop. ''fou'' [17], et des mots empruntés à l'argot anglais comme *black,* adj., n.m.,''personne de peau noire'', que

[14] Il s'agit généralement de mots argotiques ou populaires, signalés comme tels dans les dictionnaires de référence par des marques d'usage.
[15] Le Trésor de la Langue Française (TLF) donne pour ce mot le sens premier de ''chambre''. Le sens de ''logement'' est obtenu par extension sémantique.
[16] Ces mots sont issus de l'argot des militaires et sont attestés dès la fin du XIXème siècle (TLF). Ils sont cités par Goudaillier (Goudaillier 1997 : 53-54).
[17] Le TLF donne la définition suivante : ''Qui n'a pas la perception de la réalité, qui a perdu conscience de ce qui l'entoure; *en partic*., ivre.''

l'on retrouve dans le français des jeunes de la métropole (Goudaillier 1997 : 52), ou *bro*, n.m., apocope de l'anglais *brother*, ''frère''.

On a aussi relevé l'emploi adverbial de l'adjectif *grave*, qui signifie ''beaucoup, énormément'' (Goudaillier 1997 : 109) pour exprimer l'intensité forte avec une valeur méliorative :

« Gars pardon pars seulement avant kil n'arrive, il va seulement t'écraser, en plus tu fimba [ressembles] **grave** [18] à un mboutoukou [idiot]. » (Par Kans, le 17 avril 2010, 10:36, dans Parler camerounais- l'histoire du ''Beignet-Haricot'', sur www.etounou.free.fr)
(Gars pars vite avant qu'il n'arrive, il va t'écraser, en plus tu ressembles vraiment à un idiot.)

Le lexème polysémique *genre*, très fréquent dans le français parlé des jeunes de l'Hexagone, mais aussi dans d'autres régions de la francophonie, est bien dispersé dans notre corpus. Il est employé :

- pour introduire un exemple ou une comparaison, en apposition ou en incise ; le mot signifie alors ''façon, type'' :

« selon moi tu es une grande basketteuse, **genre** hakeem olajuwon (rip) coe car
tes rebonds sont fantastiq » (Par achidi, le 8 septembre 2010, 5h51, sujet ''On fait comment pour le 31 à Paris ?'', sur www.bonaberi.com)
(Selon moi tu es une grande basketteuse, dans le genre de Hakeem Olajuwon (Rest In Peace), comme ça tes rebonds sont fantastiques.)

- comme simple marqueur discursif ou ponctuant du discours, ou pour référer à une réalité extra discursive de façon imprécise, comme dans cet exemple :

« moitie notre tube sera fait mais pas avt ke je ne goute zangalewa le djo la me
fait un **genre** la au cœur » (Par Magne, le 26 août 2010, 8h03, sujet ''Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com)
(Moitié, notre tube sera fait mais pas avant que je ne goûte Zangalewa, ce gars me fait un genre-là au cœur…)

- comme particule énonciative à valeur modalisante péjorative, pour référer à une attitude fausse, mensongère, malhonnête, ou en général à tout comportement ou tout propos face auquel on veut prendre ses distances et marquer sa désapprobation. L'expression a donc une connotation péjorative et exprime une critique implicite de la part du locuteur, comme dans cet exemple :

« Ma nga [petite amie] va bok [porter] mon name [nom] ! Sans rien y rajouter, donc
hors de question qu'elle fasse **genre** elle tcha [prend] mon nom et elle conserve le sien.

[18] Les caractères gras dans cette citation et les suivantes sont de nous.

NON ! je ne veux rien ya [entendre] ! Mon nom est incompatible avec tout autre nom. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 31 octobre 2011, 5h26, sujet ''Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Ma petite amie va porter mon nom ! Sans rien y rajouter, donc hors de question qu'elle fasse genre elle prend mon nom et elle conserve le sien. NON ! je ne veux rien entendre ! Mon nom est incompatible avec tout autre nom.)

La grande fréquence de ces emplois de *genre* indique que le discours en camfranglais introduit à l'écrit des traits caractéristiques de l'oralité.

3.2. Mots appartenant au français vernaculaire du Cameroun

Parmi les lexèmes caractéristiques du français parlé au Cameroun, on trouve surtout des substantifs comme : *kongossa* (var. graphique : *congossa*), n.m., ou son synonyme *radio trottoir,* n.m., ''commérages''; *long crayon,* n.m.,''intellectuel''; *mange-mille*, n.m. et *mbéré*, n.m., synonymes pour ''policier''. On trouve aussi des lexies qui désignent des *realia* ou des référents culturels propres à la culture camerounaise, en particulier dans le domaine culinaire : *ndole*, n.m., ''plat composé de feuilles de vernonis écrasées, puis cuites avec viande, poisson et divers condiments'' (IFA 1988 : 259), *pépé-soupe*, de l'anglais *pepper-sup*, n.f., ''soupe légère mais très assaisonnée, notamment de poivre, qui peut se préparer avec du poisson, de la viande ou des tripes'' (IFA 1988 : 286), ou encore *bobolo*, n.m. D'autres lexèmes caractéristiques du français du Cameroun que l'on retrouve en camfranglais sont les termes qui réfèrent à des liens de parenté : *frère* ou *mère*, qui peuvent être verlanisés en *réfré* et *rémé* ou *rèm* [19], et qui sont employés dans un sens plus large que leur acception d'origine, comme dans ces exemples:

« La querelle est finie. On est tous des **réfré** [20] et il faut savoir faire la paix même si me concernant, je ne reconnais pas t'avoir dit un mot déplacé (relis bien mon message). » (Par Minsati, le 28 juillet 2013, 14h54, sur www.camfoot.com, rubrique ''toli'')
(La querelle est finie. On est tous des frères et il faut savoir faire la paix même si me concernant, je ne reconnais pas t'avoir dit un mot déplacé (relis bien mon message).

« Mon **frère** tu travailles seument dans quel secteur d'activité où on [p]aye les débutants flop [beaucoup] comme ca non? » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 9 août 2010, 2h49, sujet ''Quel salaire pour un premier emploi d'un jeune diplômé ?'', sur www.bonaberi.com)
(Mon frère, tu travailles dans quel secteur d'activité où on paye les débutants autant hein ?)

---

[19] Pour l'explication détaillée des formes *rémé* et *réfré*, voir le paragraphe ''Abréviations (troncations, suffixations, acronymes) et inversions syllabiques'' dans la partie 3.2) Néologismes de forme.
[20] Les caractères gras dans cette citation et la suivante sont de nous.

Ici, les mots *frère* et *réfré,* obtenus par métathèse du mot *frère* avec changement du timbre de la voyelle, font l'objet d'une extension sémantique et ne réfèrent pas à un lien de parenté : la lexie *frère* est souvent employée en français du Cameroun et d'Afrique pour désigner « tout homme, de même génération, avec lequel on se sent des liens communs (ethnie, pays, race, clan, tribu…) » (IFA 1980 : 201).

On trouve aussi le lexème *rémé* dans le syntagme nominal *big rémé* où le substantif accompagné de l'adjectif épithète *big,* ''grosse'' est aussi l'objet d'une extension sémantique : il s'agit d'un terme de respect utilisé pour désigner n'importe quelle femme plus âgée que soi, en âge d'être mère, avec laquelle on se sent uni par des liens affectifs (IFA 1988 : 309).

3.3. Les procédés de néologie interne

La néologie interne ou « relexification endogène », qui consiste dans le recours à des éléments du lexique français ayant subi des changements morphologiques ou des dérivations sémantiques (cf. Calvet 1999 : 45), est un processus très productif en camfranglais. Les procédés de néologie interne du camfranglais ont déjà été décrits à de nombreuses reprises (Kouega 2003a et 2003b, Fosso 1999, Ntsobé *et alii* 2008). Si ces procédés ne sont pas spécifiques à ce code, mais communs aux autres variétés de français, la différence se fait au niveau de la fréquence avec laquelle ces procédés sont employés, comme le précise F. Gadet (Gadet 2003a) à propos du français des jeunes en France, qui s'insère dans un continuum avec le français populaire, mais s'en distingue essentiellement par une hypertrophie des procédés de la langue courante pour aboutir à la création de lexies spécifiques qui vont être saillantes en discours. Nous distinguerons d'abord la néologie de forme, qui consiste à créer une forme nouvelle pour dénoter une réalité extralinguistique préexistante ou nouvelle, et la néologie de sens, qui consiste à employer une forme linguistique déjà existante pour dénoter une réalité différente de celle que dénotait à l'origine le signifiant.

3.3.1. Néologismes de forme

Les procédés de néologie formelle sont les mêmes que dans le français commun, mais les locuteurs du camfranglais y ont recours dans des proportions différentes et avec moins de contraintes, en l'absence de pression normative.

3.3.1.1. La dérivation

La dérivation est un procédé très productif pour former de nouveaux mots en camfranglais. On distingue la suffixation, la préfixation et la conversion ou dérivation impropre.

La suffixation, comme dans la langue commune, est de loin le procédé le plus fréquent. En camfranglais, elle opère essentiellement sur les noms, et plus rarement sur les adverbes.

On trouve quelques rares adverbes formés à partir d'adjectifs par suffixation, comme l'adverbe *nyangalement* qui signifie ''élegamment, coquettement, gaillardement'', dérivé du lexème *nyanga* (*nyanga*, n.m. ''coquetterie, caprice'' ; *nyanga*, adj. ''élégant, coquet'') par suffixation du morphème d'adverbe *-ment*. On a aussi relevé plusieurs occurrences de *bindiment*, dérivé de l'adjectif *(m)bindi*, ''petit(e)'', et qui signifie '' un peu ; doucement, tranquillement '', comme dans cet exemple :

« On peut seulement came [venir] ici sans speak [parler], fala a know [chercher à savoir] aussi **bindiment** en lisant comment vous tchatez [parlez], car c'est popo trong [très bien] et le niè [malchance] peut fall [tomber] sur nous… » (Par Tchoko, le 1er avril 2005, 12h48, sur www.grioo.com.)
(On peut juste venir ici sans rien dire, chercher à connaître un peu votre façon de parler rien qu'en [vous] lisant, car c'est fort et la malchance peut tomber sur nous…)

Les suffixes pour former des substantifs sont aussi utilisés : *-iste* comme dans *forumiste*, dérivé de *forum*, ou *(m)benguiste*, de *(M)beng*, qui désigne selon le contexte la France, l'Europe, ou tout pays occidental ; *-naute* comme dans *bérinaute*, néologisme qui désigne les membres de la communauté de *bonabéri.com*, formé sur le modèle du lexème *internaute* ; le suffixe d'agent *-eur*, comme dans *jachéreur,* ''célibataire'' (de *jachère*, n.f. ''célibat''), *tubeur*, *kiépeur* (respectivement de *tuber* et de *kièp*, syn., v. intr. et trans., ''avoir des relations sexuelles''), sont parmi les plus fréquents. Le suffixe *-ité* est aussi disponible, quoique beaucoup plus rare, pour former des termes qui réfèrent à des qualités physiques : on a ainsi relevé quelques occurrences du terme *mignoncité*, dérivé de l'adjectif *mignon* selon le principe de la quatrième proportionnelle, sur le modèle du type *féroce/férocité*, *mendiant/mendicité*, etc.; on trouve aussi deux hapax utilisés par le même scripteur : *nyangalité*, dérivé de l'adjectif *nyanga*, et *brunité*, dérivé de l'adjectif *brun*. Les lexèmes *mignoncité* et *brunité* servent à combler l'absence de substantif correspondant à l'adjectif. On remarque enfin le recours à la suffixation parasitaire, caractéristiques du français populaire et de l'argot, qui consiste à « remplacer ce qui est, à tort ou à raison, analysé comme un suffixe », et se limite « dans quelques cas » à « une simple adjonction » (Gadet 1992 : 105), comme dans le lexème *mbindoche,* de *mbindi*, n.f., ''fille, petite amie''.

Les exemples de dérivation par préfixation sont quasiment inexistants. On a toutefois relevé un emploi du préfixe *re-* pour exprimer la répétition, dans le verbe *reya*, v. tr. ''écouter de nouveau'', et pour exprimer l'aspect, dans le verbe *re-open* :

« Jusqu'à le day où on a lock [fermé] l'antenne, les gens kèmaient [venaient] nous

beg [demander] pour qu'on re-open. ». (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 19 avril 2011, 7h55, sujet '' Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com.)

(Jusqu'au jour où on a fermé l'antenne, et que les gens venaient nous demander de la rouvrir.)

La conversion, opération par laquelle un terme change de catégorie grammaticale (et donc de sens) sans changer de forme (Riegel *et alii :* 546), est un autre type de dérivation beaucoup plus fréquent en camfranglais qu'en français courant du Cameroun ou que dans le français de la métropole.

Le procédé de conversion le plus fréquent en camfranglais, que l'on retrouve avec la même productivité en français du Cameroun, est celle qui consiste à changer les substantifs en verbes par l'adjonction du morphème verbal *-er* des verbes français du premier groupe : ainsi, le déverbal *verber* est formé à partir du nom *verbe,* et signifie ''draguer (une fille)''. Un internaute cite sur *Le blog du prési* une phrase du rappeur camerounais Koppo pour illustrer sa définition du terme :

« je begin [commence] a **verber**[21] [draguer] la bébé [fille], la muna [fille] est tombée [tombée amoureuse de moi] » (Par Mishka, le 6 février 2009, 17h32, sur *etounou.free.fr*)
(Je commence à draguer la nana, la fille est tombée amoureuse de moi.)

On trouve aussi d'autres occurrences en discours :

« Parce que quand un djo te veut, tu n'as pas besoin de trop insister. Si tu fais les appels de balles depuis et il ne réagit pas, mieux tu oublies. Si un jour il est vrmt interessé, il va se lever tout seul pour te **verber**. Tu vas mm fuir à Bandjoun, il va te suivre là-bas. » (Par DiDDy, le 27 août 2010, 3h13, sujet '' Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com.)
(Parce que quand un gars te veut, tu n'as pas besoin de trop insister. Si tu fais les appels de balles depuis longtemps et qu'il ne réagit pas, il vaut mieux que tu l'oublies. Si un jour il est vraiment interessé, il va se lever tout seul pour te draguer. Même si tu fuis à Bandjoun, il va te suivre là-bas.)

« Tu veux alors que ty [ton] friend [amie] fuit les gars? Car tout gars peut être pris hein. Le jour qu'il se lève pour **verber**, elle n'a qu'à s'assurer qu'il n'est pas pris. » (Par DiDDy, le 27 août 2010, 3h27, sujet '' Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com.)
(Tu veux donc que ton amie fuie les gars ? Car tout gars peut être pris hein. Le jour qu'il se lève pour draguer, elle n'a qu'à s'assurer qu'il n'est pas pris.)

Le morphème verbal *-er* peut s'ajouter à un substantif issu du français, de l'anglais/pidgin ou des langues vernaculaires. Ce procédé facilite la structuration linguistique du système et restitue au locuteur « toute la liberté et l'initiative linguistiques – à partir de quelques éléments grammaticaux – de produire et de décoder un nombre important de néologismes grammaticaux » (Fosso 2004 : 153).

[21] Les caractères gras dans cette citation et les suivantes sont de nous.

Un autre exemple de conversion que nous avons relevé dans notre corpus est le verbe intransitif *sciencer :* formé à partir du substantif *science,* il signifie ‘‘réfléchir longuement’’ par métonymie. Ce mot apparaît aussi dans le dictionnaire de Nzesse (Nzesse 2009) assorti des marques d’usage « fréquent » et « jeunes ». En voici deux occurrences dans notre corpus :

« gars c fort! Moi même je m’apprete a djoum dans les mapans [me cacher ?] avant que Sarko ne me rafall [expulse]. A moins bien sur que je decide de quitter les choses avant que les choses ne me quittent. Pour le moment je **science** encore bindjiment [un peu]. » (Par Kamiche, le 14 mars 2006, 11h54, sur www.grioo.com.)
(Gars c’est fort ! Moi même je m’apprête à me cacher [?] avant que Sarko ne m’expulse. A moins bien sûr que je ne décide de quitter les choses avant que les choses ne me quittent. Pour le moment, je réfléchis encore un peu.)

« Membre, tu **sciences** meme quoi sur çà eh? la nga qui est amoureuse de toi au moment du mariage ne va meme pas faire de pb pour tcha ton name et éffacer le sien. au contraire elle sera meme très fière de le porter. » (Par Petitbandit, le 31 octobre 2011, 9h16, sujet ‘’Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?’’, sur www.bonaberi.com.)
(Membre, pourquoi tu réfléchis sur ça eh ? La nana qui est amoureuse de toi au moment du mariage ne va même pas te causer de problème pour prendre ton nom et effacer le sien. Au contraire, elle sera même très fière de le porter.)

On peut enfin citer des verbes comme : *taffer*, v.intr., ‘‘travailler’’, dérivé du lexème argotique *taff,* n.m., ‘‘travail’’, que l’on retrouve dans le français des jeunes de la métropole (Goudaillier 1997 : 165) ; *jazzer*, v. intr., ‘‘manger du haricot’’, de *jazz,* n.m., ‘‘haricot’’ ; *cravater*, v.tr., de *cravate*, ‘‘saisir les vêtements d’un individu au niveau de la poitrine ou du cou lors d’une bagarre’’ ; *ceintrer,* v.tr., de *ceintre*, ‘‘saisir les vêtements d’un individu par la taille lors d’une bagarre’’ ; *ndjotter*, v.tr. (de *njoh*, adj.,’’gratuit’’), ‘‘profiter de quelqu’un avec ou sans son consentement, sournoisement’’; *damer*, v. tr., ‘‘manger beaucoup’’, de *damé*, n.f. ‘‘nourriture’’ ; *jachérer*, v. intr. ‘‘être célibataire ’’, de *jachère*, n.f. ‘‘célibat’’ (emploi métaphorique) ; *rythmer*, v.tr. ‘‘accompagner quelqu’un (souvent une fille)’’, de *rythme*, n.m. (verbe marqué comme « fréquent » et « jeune » par Nzesse [Nzesse 2009]) ; *kiéper*, v. tr. et intr., ‘‘avoir des relations sexuelles’’, de *kièp*, n.f., ‘‘acte de copuler’’, et *kièp*, v. tr. et intr., ‘‘avoir des relations sexuelles’’. On remarquera que dans la plupart de ces exemples, le passage sémantique du substantif français au verbe n’est pas direct et transparent, mais implique un transfert sémantique, souvent par métaphore ou métonymie. L’ajout du morphème verbal *-er* permet aussi de franciser des verbes d’origine étrangère tout en conservant leur sens d’origine, en particulier des verbes anglais, comme : *quoter*, ‘‘citer’’, dérivé de l’anglais *to quote*, ou *attacker*, ‘‘attaquer’’, de l’anglais *to attack*.

Parmi les verbes formés par adjonction du morphème verbal *-er*, on trouve des néologismes très fréquemment utilisés par les bérinautes, qui désignent des pratiques propres à cette communauté :

- *zouazouater*, verbe dérivé du substantif masculin *zouazoua* ou *zoua*-zoua, mot qui désigne dans son acception primaire un ‘‘carburant de mauvaise qualité’’ [22] (Nzesse 2009). On trouve une occurrence du lexème d'origine, à la faveur d'une métaphore filée qui réactive le sens originel du mot, dans cette remarque d'un bérinaute qui demande à l'un de ses interlocuteurs de cesser ses taquineries :

« Ekobena, pardon, ne vient pas verser le **zouazoua** ici, le feu est déjà assez fort comme ça. ». (Par Yebokolo, le 22 décembre 2011, 10h20, sujet ‘‘ L'art De La Kosh en 8 Leçons’’, sur www.bonaberi.com.)
(Ekobena, s'il te plaît hein, ne viens pas verser le zouazoua ici, le feu est déjà assez fort comme ça.)

On a affaire ici à une métaphore dans laquelle des propos insultants, littéralement ‘‘incendiaires’’, sont comparés à de l'essence que l'on jette sur le feu. A partir de ce sens métaphorique secondaire, les locuteurs ont forgé le verbe *zouazouater*, qui désigne l'action d'insulter quelqu'un pour lui faire perdre la face, ou pour l'inciter à répondre à une insulte lancée par un autre internaute. Ainsi, voici comment une bérinaute, qui a été bannie plusieurs fois du forum pour sa pratique assidue du « zouazouatage », définit ce dernier :

« Selon moi zouazouater c'est encourager de maniere implicite quelqu un a repondre a une attaque lancee a son encontre. Do I do that? Par exemple : Britanie dit a Elan : ‘‘Tu ne bois que des vins de clochard comme toi’’. Si je reponds ‘‘ NoooooN Elan tu ya [entends] ca? elle te call [nomme] clochard, si c etait moi je n'allais pas lep [laisser] ca tchaiiiii’’ Je zouazouate. Par contre si je viens et quote Britanie en faisant ‘‘Laughing Laughing Laughing’’ selon moi c est ps du zouazoua hein, c est juste que la Koch m'amuse et je lap [ris]. Mais certains interpreteront cela comme du zouazouatage. ». (L'integree, le 26 décembre 2011, 1h09, sujet ‘‘Quelles sont les limites du zouazouatage ?’’, sur www.bonaberi.com.)
(Selon moi, zouazouater c'est encourager de manière implicite quelqu'un à répondre à une attaque lancée à son encontre. Est-ce que moi je fais ça ? Par exemple : Britanie dit à Elan : ‘‘Tu ne bois que des vins de clochard comme toi’’. Si je réponds : ‘‘ NoooooN Elan tu entends ça ?’’, elle te traite de clochard, si c'était moi je n'allais pas laisser ça tchaiiiii, je zouazouate. Par contre si je viens et que je cite Britanie en faisant ‘‘Laughing Laughing Laughing’’ [rires] selon moi c'est pas du zouazoua hein, c'est juste que la Koch m'amuse et que j'en ris. Mais certains interpréteront cela comme du zouazouatage.)

[22] Ce néologisme est peut-être formé à partir de *gazoil*, après aphérèse, chute du *–l* final et réduplication expressive de la syllabe ainsi obtenue.

Le verbe ainsi formé a donné lieu à une série de dérivés : *zouazouatage*, substantif déverbal qui désigne la pratique, et *zouazouateur/euse*, mot qui désigne l'agent, la personne qui « zouazouate ».

- *tuber,* v. tr. ou intr., ''avoir des relations sexuelles (avec quelqu'un)''. Ce verbe est dérivé du substantif *tube* [23], au sens de ''chanson à succès'', qui aurait donné lieu à *tuber*, ''avoir du succès avec une chanson'', sens à partir duquel s'est développé métaphoriquement le sens de ''avoir du succès sur la scène sexuelle''. De même que pour *zouazouater*, les bérinautes ont forgé des substantifs dérivés de ce verbe : *tubeur/euse*, pour désigner l'agent, et *tubage*, synonyme de *tube*, le mot racine, pour désigner l'action de tuber.

- *kosher* (var. graphiques *cosher*, *cosh*), dérivé du substantif féminin *kosh (ou cosh*), ''insulte, attaque'', et qui signifie ''attaquer'', ou comme l'écrit un internaute, « mettre son adversaire KO tout en donnant du plaisir aux spectateurs » (Cf. la discussion « L'art de la Kosh en 8 leçons », sur *bonabéri.com*). Le verbe est sans doute un emprunt au pidgin. La pratique de la ''kosh'' est ainsi théorisée par les bérinautes : « l'art de la cosh est un comportement qui consiste à attaquer l'autre pour « sauver sa face ». Il s'agit donc d'attaquer l'autre, tout en préservant sa face positive : « La kosh n'est pas l'insulte. Le but de la kosh est d'humilier l'adversaire et non de s'humilier soi même. » (par professeur Moriarty, le 22 décembre 2011, 2h52, sujet ''L'art De La Kosh en 8 Leçons'', sur www.bonaberi.com). A partir de *cosher*, les bérinautes ont forgé, comme pour les verbes précédents, un substantif d'agent, *cosheur/euse*.

En permettant ainsi aux mots de changer aisément de catégorie grammaticale, la conversion donne lieu à la création de lexèmes plurifonctionnels [24]. Il existe quelques cas de transferts de noms qui deviennent adjectifs, comme *nyanga,* n.m., ''coquetterie, élégance, beauté'', qui peut aussi être actualisé comme adjectif et signifie alors ''élégant, beau, coquet ''. On a aussi le cas de *(m)bindi*, qui peut être actualisé comme nom, adjectif et adverbe : *(m)bindi*, adj., ''petit'' ; *(m)bindi*, n.m. ou f., ''petit frère, petite soeur, petite amie'' ; *(m)bindi*, adv., ''un peu''. Mais les cas de conversion les plus fréquents sont ceux où un même lexème est actualisé comme nom ou comme verbe, et plus rarement, comme nom, verbe, adverbe ou même adjectif, selon sa position syntaxique. Voici quelques exemples de lexèmes qui subissent cette conversion : *jong*, v. tr. ''boire'' ; *jong*, n.f. ''boisson'' ; *long*, n.f. ''maison'' ; *long*, v.tr. ''habiter'' ; *ndamba*, n.m. ''football'' ; *ndamba*, v. intr., ''jouer contre quelqu'un (une équipe, un pays)'' ; *kiep*, n.f. ''rapport sexuel'' ; *kiep*, v.tr. et intr., ''avoir des relations sexuelles'' ; *tchop*, n.f. ''nourriture'' ; *tchop*, v. tr. ''manger'' ; *top(p)o,* v. intr. ''parler'' ; *to(p)o*, n. m., ''sujet, discussion, langue'' ;

---

[23] Cette interprétation est déduite de l'analyse d'une conversation sur *www.bonaberi.com*, intitulée ''Pardon on veut un tube cet été !'', dans laquelle les locuteurs jouent sur le sens du syntagme *tube de l'été*. On pourrait aussi voir, pour le sens métaphorique du mot *tube*, ''rapport sexuel'', une analogie avec la forme du sexe masculin.

[24] On retrouve ce phénomène dans les pidgins et les créoles.

school (var. graphiques *skoul*, *skul*), n.f. ''école'' ; *school*, v. intr. ''aller à l'école'' ; *school* v. tr. ''étudier'' ; *mo*, v. tr. ''aimer ; plaire à'' ; *mo*, adj. ''bon, beau/belle'' ; *mo*, adv. ''bien, beaucoup'' ; *bélè* (de l'anglais *belly*, ''ventre''), n.m., ''ventre d'une femme enceinte'' ; *bélè*, v. tr. ''mettre enceinte'' ; loc. verbale *avoir le bélè*, *être bélè*, ''être enceinte ; avoir un gros ventre''.

La conversion concerne donc essentiellement des lexèmes empruntés à d'autres langues que le français : l'emploi d'un nom comme verbe ou d'un verbe comme nom est, en effet, beaucoup plus contraint en français central et concerne une catégorie limitée de lexèmes ; or, le camfranglais fait un usage plus libre de ce type de conversion, mais en utilisant des lexèmes issus des langues camerounaises vernaculaires et de l'anglais.

Le recours fréquent à la conversion pour créer de nouveaux mots répond à un besoin communicatif, celui d' « interchangeabilité toujours plus aisée des fonctions avec un minimum de changement des signes; les mots, parties de mots, membres de phrases et phrases entières qui sont appelés à d'autres fonctions que celle qui leur est habituelle, assument leur nouveau rôle sans modifier leur forme, ou en la modifiant très peu » (Frei 1993 : 138). Ce phénomène se vérifie tout particulièrement en anglais, « quand un verbe devient, dans les mêmes conditions, un substantif (*to stop*, *a stop*) ou un élément de composé *(a stop watch*) » (exemples donnés par Bailly, cité par Frei 1993 : 138).

3.3.1.2. Abréviations (troncations, acronymes) et inversions syllabiques

La troncation est un procédé très fréquent dans le français populaire et le français des jeunes. Comme le rappelle Calvet, elle obéit à « la loi du moindre effort » ou principe d'économie, qui est « l'un des principes directeurs de l'évolution des langues en général et des modifications du lexique en particulier » (Calvet 1994 : 54). La troncation répond donc au besoin de brièveté. Dans notre corpus, elle répond aussi à un impératif technique : la brièveté et la rapidité dans la production du message. Aussi la troncation est-elle souvent employée en camfranglais, mais essentiellement sous la forme de l'apocope ou troncation des finales : *bush*/*buch* (de *bûcher*, ''travailler dur, réviser intensément pour un examen''); *kwatt/quatt*, du pidgin *kwatta* (< anglais *quarter*, ''quartier''), mot très souvent abrégé en camfranglais, qui peut subir une deuxième troncation et devenir *kho* ou *ko*, par analyse et simplification de la diphtongue anglaise; *se débré* pour *se débrouiller*; *kamer, camer* ou *k-mer/kmer*, pour *camerounais*; *bam's* pour ''bamiléké'' (apocope avec resuffixation parasitaire); *mbout* pour *mboutoukou*, ''idiot''. L'apocope s'accompagne souvent d'une resuffixation en *-o* comme dans : *cop(p)*o, de *copain*, *modo*, de *modérateur*, *francho*, de *franchement*, *préso*, de *préservatif*. L'ajout de la terminaison *-o*, propre à l'argot, n'a pas une fonction cryptique mais plutôt une valeur stylistique, sémiotique et une fonction ludique : elle confère à la langue une

« couleur » particulière, constitue un marqueur identitaire et permet à ses scripteurs de se réapproprier des mots français ou étrangers. On trouve aussi, plus rarement : quelques aphérèses comme *lege* ou *lech* pour *village* (avec modification de la voyelle et/ou de la consonne finale), *nyole* pour *bagnole*; des acronymes, comme *SOPASO* (''Sujet Où l'On se Parle à Soi-Même'', titre d'un sujet créé sur le forum de *bonabéri.com*); des abréviations comme *BH* pour *beignet haricot* ou *MP* pour *Message Privé*, qui relève du langage d'Internet.

Enfin, nous avons relevé quelques mots ayant subi une inversion syllabique, mais ce procédé est très peu productif en camfranglais : *cainfry*, ''Africain'' (avec aphérèse du *a-* initial) ; *dibo*, de l'anglais *somebody*, qui devient après aphérèse *body*, et signifie ''homme, type''; les lexèmes *rémé* ou *rèm(e)*, *réfré*, *répé* ou *rèpe*, *réssé* ou *rèsse*, formés par métathèse avec changement ou non de l'accentuation des voyelles, et qui sont souvent orthographiés sans accent. L'inversion syllabique pour ces derniers lexèmes est différente de celle qui s'opère en verlan dans le français des jeunes de la métropole. En verlan, les mots terminés par une consonne à l'oral, qu'il s'agisse d'une consonne codique seule ou d'un *e* muet, sont transformés en dissyllabes : soit le *-e* est prononcé, soit un schwa épenthétique s'insère après la consonne codique (ex. : mère > reum; flic > keuf; mec > keum; femme > meuf). Ces formes reposent sur des formes sous-jacentes [mɛrœ], [flikœ], [mɛkœ], [famœ], qui ont ensuite subi une interversion syllabique, souvent suivie d'une apocope (Mela 1997, 20). En camfranglais, on trouve des formes en <é> (*réfré, rémé, répé*), qui s'expliquent, selon Biloa (Ntsobé *et alii* 2008 : 98), par l'interaction de trois règles : la réduplication de la voyelle qui constitue le noyau du mot pour produire un mot formé de deux syllabes : [mɛr] > [mɛrɛ] ; la permutation des syllabes du mot produit à partir de la règle précédente : [mɛrɛ] > [rɛmɛ] ; l'assignation d'un accent aigu à chaque syllabe : [rɛmɛ] > [reme]. Dans le cas des formes en <è> *rèm(e)* et *rèp(e),* après l'application des deux premières règles qui permettent de produire une forme en <è> comme [rɛmɛ], l'apocope de la dernière syllabe permet d'obtenir la forme finale ([rɛm]). Enfin, les formes *rèsse* et *réssé* sont vraisemblablement obtenues par analogie avec les autres formes.

3.3.2. Néologismes de sens

Selon Dubois (Dubois *et alii* 1994 : 322), la néologie sémantique « consiste à employer un signifiant existant dans la langue considérée en lui conférant un contenu qu'il n'avait pas jusqu'alors ». Les procédés de néologie sémantique du camfranglais dans notre corpus sont essentiellement la métaphore, la métonymie, la restriction et l'extension sémantiques.

Parmi les métaphores, on trouve par exemple les mots *citron* et *pamplemousse* pour désigner les seins d'une femme. Le recours à la métaphore permet également de créer des locutions : ainsi, *être en haut*, locution verbale

fréquente, signifie ‘‘exceller, être au meilleur niveau’’ et indique l’idée d’une supériorité, la position spatiale devenant la métaphore d’une position sociale, intellectuelle, ou morale, selon le contexte (ex. : « aka moi meme quand je waka [marche] avec mes mounas [enfants], moi meme **je suis en haut** mon ami, la bougna [voiture] c’est quoi » ; Par Afromixte, le 12 mai 2011, 7h19, sujet ‘‘ Les ngas qui ont la bougna’’, sur www.bonaberi.com.) ; *mourir sur quelqu’un* signifie ‘‘être fou amoureux de quelqu’un’’. La métaphore est aussi concrétisation de l’abstrait : *mettre ses yeux dans sa poche*, signifie ‘‘ne rien voir’’; *peser lourd* signifie ‘‘être riche’’; *avoir de violents maux de poche* signifie ‘‘être fauché’’. Pour dire qu’une chose est facile, on peut dire *c’est le lait* ; des filles occidentales, un bérinaute dit qu’elles « vumvum [25]comme la sauce gombo » (Par Tyron, le 6 octobre 2010, 10h43, sujet ‘‘ Weke la malchance !!!’’, sur www.bonaberi.com.), pour dire que ce sont des filles faciles, le caractère de facilité étant comparable à la viscosité de la sauce gombo, qui glisse facilement. Par métonymie, l’adjectif pidgin *trong* [26], ‘‘fort physiquement, robuste’’, signifie ‘‘difficile’’ dans un sens négatif et, dans un sens positif et laudatif, ‘‘fort intellectuellement, excellent, très bon’’, ce qui implique un passage de la force physique à la force morale et intellectuelle, comme dans ces exemples :

« Papa on peut plus show [montrer] qu’on est **trong** [fort] en grammaire? » (Par Kiné Lam, le 11 mars 2006, 00h30, sur www.grioo.com.)
(Ca alors, on peut plus montrer qu’on est fort en grammaire ?)

« Trop trong [fort] nino, trop **trong**. Tu me kill [tues] seulement. » (Par M.O.P., le 10 mars 2006, 15h07, sur www.grioo.com.)
(Trop fort Nino, trop fort. Tu m’épates beaucoup.)

« On peut seulement came [venir] ici sans speak [parler], fala [chercher] a know [savoir] aussi bindiment [doucement] en lisant comment vous tchatez [parlez], car c’est popo **trong** [excellent] et le niè [malchance] peut fall [tomber] sur nous… »
(Par Tchoko, le 1er avril 2005, 12h48, sur www.grioo.com.)
(On peut juste venir ici sans rien dire, chercher à connaître un peu votre façon de parler rien qu’en [vous] lisant, car c’est fort et la malchance peut tomber sur nous…)

De même, par métonymie, le verbe *sciencer*, créé à partir du mot *science*, signifie ‘‘réfléchir longuement’’ (Nzesse 2009). Par extension sémantique, le mot *vin* désigne tout type d’alcool. Enfin, par restriction sémantique, le mot *verber*, formé à partir du substantif *verbe* dans le sens de ‘‘parole’’, signifie ‘‘séduire’’, le verbe devenant ici parole de séduction.

En plus d’employer des figures de style répandues dans l’ensemble de la

[25] L’onomatopée *vumvum* signifie ici ‘‘faire l’amour’’.
[26] On remarque la dissolution du groupe consonantique initial, caractéristique du pidgin-english (cf. Féral 1989).

communauté, le scripteur peut également créer des figures en situation, au cours de l'interaction, en fonction de ses besoins d'expressivité. Ainsi, un bérinaute recourt à la métonymie *avoir le jackson five sur la tête* [27] pour signifier ''avoir beaucoup de cheveux sur la tête'' :

> « Regardez moi, je suis venu ici en mbeng [France] j'avais le jackson five sur la tête, ca'adire beaucoup beaucoup de cheveux sur la tête. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 3 juillet 2011, 10h05, sujet ''Wouooo Ga fou OOOOh !!!'', sur www.bonaberi.com.)
> (Regardez-moi, je suis venu ici en France, j'avais le jackson five sur la tête, c'est-à-dire beaucoup de cheveux sur la tête.)

Le commentaire métalinguistique qui vise à expliciter le sens du trope signale que l'image n'est pas répandue dans la communauté linguistique.

La néologie sémantique permet aussi de forger de nombreuses locutions verbales. Ainsi, on a relevé plusieurs locutions avec le substantif *bouche* : *avoir la bouche*, métonymie qui signifie ''dire des grossièretés'' (ex. : « F**k: Ke je n'ai pas la bouche? Pkoi? Pck je ne sors pas les mm grossièretés qu'elle? Si ce n'est que ça hein, oui mieux je n'ai pas moi la bouche!! Cool [28] » ; Par Queen B, le 17 mai 2008, 4h59, sujet ''Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.) ; *mettre sa bouche dans les affaires de quelqu'un,* ''se mêler des affaires de quelqu'un'' (ex. : « ce que j'apprecie sur mbeng c le respect de la vie privee, bref d'autrui, c pas comme au pays ou tout le monde met sa bouche dans tes affaires [29] » ; Par Elle, le 17 novembre 2011, 2h46, sujet ''En mbeng la politesse est un défaut !'', sur www.bonaberi.com.) ; *taper la bouche,* ''trop parler, fanfaronner'' (ex. : « Vous parlez déjà trop ici hein! Trouvez d'abord le mari avant de taper la bouche. [30] » ; Par Professeur Moriarty, le 31 octobre 2011, 10h35, sujet '' Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com.). De même, le verbe *taper* est employé dans diverses locutions verbales avec un sens différent de son sens d'origine, sens qui varie en fonction du complément d'objet support de la prédication : *taper la bouche*, mais aussi *taper les divers,* ''bavarder, raconter les nouvelles, raconter des histoires'', ou encore, dans le domaine vestimentaire, *taper les styles* ou *taper ses kabas* [31], comme dans les exemples suivants:

> « Ne m'habiller qu'à l'occidental est aussi pour moi un choix d'intégration.

---

[27] D'après le groupe de musique pop-funk des *Jackson Five*, réputés notamment pour leurs coiffures de type ''afro'', réalisées avec des cheveux touffus, crépus et volumineux.

[28] ''F**k : Que je ne dise pas de grossiéretés ? Pourquoi ? Parce que je ne sors pas les mêmes grossièretés qu'elle ? Si ce n'est que ça hein, oui il vaut mieux que je ne dise pas de grossièretés moi !! Cool.''

[29] ''Ce que j'apprécie en Occident c'est le respect de la vie privée, bref d'autrui ; c'est pas comme au pays où tout le monde met son nez dans tes affaires.''

[30] ''Vous parlez déjà trop ici hein ! Trouvez-vous d'abord un mari avant de vous vanter.''

[31] La kaba est l'habit traditionnel des Douala, adopté par les femmes dans le sud du Cameroun. Dans le Nord, elles portent des boubous.

Cependant je n'ai rien contre ceux qui portent leur kaba ou leur boubou hein. Sauf que moi j'ai toujours dis à mes ngas [filles] que leurs kabas, leurs pagnes, elles peuvent bok [porter] ca quand elles sont à la piaule [maison], mais si c'est que on doit komot [sortir], non mon ami il faut qu'elle se remette en mode Beyonce. Je dis ca par souci d'harmonie et d'alchimie dans les styles. Parce [que] je ne me vois pas dangoua [marcher] en route en **tapant mes styles** [32] comme j'aime le faire en me prenant pour Sean Paul, alors qu'à coté de moi ma nga [copine] contraste totalement et ca donne l'impression de voir Amadou et Mariam. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 20 novembre 2009, 6h55, sujet '' Porter le boubou en Mbeng'', sur www.bonaberi.com.)

(Ne m'habiller qu'à l'occidentale est aussi pour moi un choix d'intégration. Cependant, je n'ai rien contre ceux qui portent leur kaba ou leur boubou hein. Sauf que moi j'ai toujours dis à mes filles que leurs kabas, leurs pagnes, elles peuvent porter ça quand elles sont à la maison, mais si on doit sortir, non mon ami il faut qu'elles se remettent en mode Beyoncé [33]. Je dis ça par souci d'harmonie et d'alchimie dans les styles. Parce que je ne me vois pas me promener en m'habillant comme j'aime le faire en me prenant pour Sean Paul[34], alors qu'à coté de moi ma copine contraste totalement, et que ça donne l'impression de voir Amadou et Mariam.)

Ici, la locution verbale *taper mes styles* doit signifier ''m'habiller à ma façon'', mais le verbe *taper* lui confère un sens laudatif et hyperbolique.

« En tout cas moi je tape mes kabas partout ou je vais surtout en ete. » (Par Foxyforever, le 20 novembre 2009, 6h59, sujet '' Porter le boubou en Mbeng'', sur www.bonaberi.com.)
(En tout cas moi je porte mes kabas partout où je vais, surtout en été.)

Ici, « je tape mes kabas » signifie « je porte mes kabas », avec une connotation positive et laudative. L'internaute, qui réside en France, est fière de continuer à porter dans un pays occidental la tenue traditionnelle féminine dans le sud du Cameroun, et revendique ce choix.

Le discours en camfranglais utilise également de nombreux adverbes, adjectifs et locutions qui ont un sens différent de leur acception d'origine en français central, et qui servent à exprimer un fort degré d'intensité ou qui ont une valeur laudative. C'est le cas par exemple du mot *chaud*, qui peut être adjectif épithète dans le syntagme *chaud gars*, ou adjectif substantivé. Le syntagme nominal comme l'adjectif substantivé signifient ''homme, garçon, type'', avec une valeur neutre ou une valeur positive et laudative selon le contexte.

La locution prépositionnelle *jusqu'à*, par transposition grammaticale, devient en emploi absolu une locution adverbiale qui sert à marquer le plus haut degré d'intensité, et se place toujours après le mot qu'il modifie :

---

[32] Les caractères gras sont de nous.
[33] Chanteuse américaine de Rythm and Blues au succès international et très populaire chez les jeunes, réputée pour son élégance.
[34] Chanteur de reggae et de dancehall d'origine jamaïcaine.

« Tu parles bien **juskaaaaaaaaaaaa** [vraiment], ma femme est deja en danger » (Par Binam, le 20 avril 2011, 2h11, sujet ‘‘ Pardon on veut un tube cet été !!!’’, surwww.bonaberi.com.)
(Tu parles vraiment bien, ma femme est déjà en danger.)

« Voilà de quoi compléter ton dico. Le mboa [pays] me manque **jusqu'àààààà** [tellement]….je peux même back [rentrer] hein ? que c'est quoi? Je reviendrais avec d'autres ways [mots], on est ensemble! » (Par mishka, le 6 février 2009, 16 :25, sur *etounou.free.fr.*)
(Voilà de quoi compléter ton dictionnaire. Le pays me manque tellement… Je peux même rentrer hein ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Je reviendrai avec d'autres mots, à bientôt !)

« Et les yoyettes [filles] qui étaient sappées [habillées] **jusqu'à** [très bien], espérant trouver leur footballeur en or!!! » (Par Soulrebelle, le 15 mai 2008, 1h04, sujet ‘‘ Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) etaux autres’’, sur www.bonaberi.com.)
(Et les filles qui étaient super bien habillées, espérant trouver leur footballeur en or !)

« Gars je wanda [m'étonne] que l'on a remixé les smileys de béri **jusqu'àààà** [trop]! On a mis la flèche alias arrow trop loin pour que les gens n'aient plus la main facile à l'utiliser, mais on a supprimé plein d'autres que j'aimais bien…! » (Par Soulrebelle, le 14 mai 2008, 9h46, sujet ‘‘Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres’’, sur www.nonaberi.com.)
(Gars ça m'étonne qu'on ait changé les smileys de béri à ce point ! On a mis la flèche ‘‘alias arrow’’ trop loin pour que les gens ne puissent plus l'utiliser facilement, mais on en a supprimé plein d'autres que j'aimais bien…!)

« JE vois ke tu enjoy [aimes] ça **juskàààààà** [beaucoup] … » (Par Nji, le 16 mai 2008, 8h15, sujet ‘‘ Le sujet où on parle à soi-mêm (SOPASO) et aux autres’’, sur www.bonaberi.com.)
(Je vois que tu aimes beaucoup ça…)

« le dico m'a lap [fait rire] **juskàààà** [beaucoup] et je wanda [admire avec étonnement] ke vs avié djà bolé [terminé] sa mise à jour. »
(Le dictionnaire m'a beaucoup faire rire, et ça m'impressionne que vous ayez déjà terminé sa mise à jour.)

L'adverbe *jusqu'à* peut indifféremment modifier un verbe, un autre adverbe, ou un adjectif.

L'adverbe *seulement* est aussi fréquemment employé comme explétif, comme particule d'insistance ou pour exprimer un haut degré d'intensité, sans idée de restriction, et se place comme *jusqu'à* après le mot qu'il modifie :

« Même avant de jeter un prisonnier en prison, on se doit de lui donner les raisons pour lesquelles on le fait quoi qu'il le sache. Mais le genre de Sissia du village que je vois ici me wanda **seument**[35].On dirait des primitifs en émergence. » (Par Vincianne, le 18 mai 2008,

[35] Les caractères gras dans cette citation et les suivantes sont de nous.

8h44, sujet ‘‘ Le sujet où on parle à soi-même et aux autres’’, sur www.bonaberi.com.)
(Même avant de mettre un prisonnier en prison, on se doit de lui donner les raisons pour lesquelles on le fait quoi, qu'il le sache. Mais le genre de menace du village que je vois ici m'étonne vraiment. On dirait des primitifs en émergence.)

« Je sais pas comment est ta vie de ts les jrs…La mienne est parfois tellement stressante que si j'arrive ici et commence encore a me facher, je vais mourrir **seulement**. » (Par l'Integree, le 17 mai 2008, 4h46, sujet ‘‘ Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres’’, sur www.bonaberi.com.)
(Je ne sais pas comment est ta vie de tous les jours…La mienne est parfois tellement stressante que si j'arrive ici et que je commence encore à me fâcher, je vais juste mourir.)

« tu me rappele ducoutement un ancien chaud [petit ami] là, pas romantique du tout au début de notre relation, le gars quand je voulais prendre sa main dans la rue il me disait toujours "mais oh, je ne vais pas m'envoler hein". J'avais envie de le tuer, mais à la fin il se frottait même **seulement** sur moi dans la rue et moi j'aimais pas trop »
(Par BABYCAT 2, le 29 septembre 2010, 2h55, sujet ‘‘ C'est quoi votre côtémasculin/féminin ?’’, sur www.bonaberi.com.)
(Tu me rappelles un peu un ancien petit ami à moi, pas romantique du tout au début de notre relation : le gars, quand je voulais prendre sa main dans la rue, me disait toujours "mais oh, je ne vais pas m'envoler hein". J'avais envie de le tuer, mais à la fin il se frottait même sur moi dans la rue et moi j'aimais pas trop.)

Ces emplois de *seulement* et de *jusqu'à* se retrouvent d'ailleurs en français du Cameroun et dans d'autres pays d'Afrique (cf. IFA 1988, 431).

L'adverbe *seulement* avec une valeur d'intensité forte peut aussi renforcer le sème d'intensité déjà contenu dans un autre adverbe ou une autre locution adverbiale, ce qui introduit une réduplication sémantique à valeur emphatique :

« Mince, le wé ci me tchà [surprend] grav **seulement**…châpeau à l'initiateur..idée très louable!!! » (Par Mbout, le 21 décembre 2009, 08h54, sur *etounou.free.fr*)
(Mince, ce truc me surprend vraiment grave… Chapeau à l'initiateur… Idée très louable !)

« Djo [gars], je ya moh [aime beaucoup] ton initiative le dawah [36] **seulement**. » (Par Magnanoo7, le 1er septembre 2008, 23h19, sur *etounou.free.fr.*)
(Gars, j'adore ton initiative, c'est génial !)

C'est tout particulièrement le cas avec la locution *la magie*. Ce syntagme nominal a une valeur hyperbolique. Il fonctionne comme un adverbe ou comme une structure exclamative, et permet d'exprimer un haut degré d'intensité :

---

[36] Mot de l'arabe, que l'on retrouve fréquemment dans le français des jeunes de l'Hexagone avec le sens de ‘‘bordel, pagaille ; ambiance’’, en particulier dans les expressions : *mette/foutre le dawah*, ‘‘mettre en désordre ; mettre de l'ambiance’’. Ici, le mot est utilisé dans un syntagme nominal qui fonctionne comme un adverbe à valeur emphatique, avec une connotation fortement positive.

« Fella [37] [gars], sans blague ton site est mooo [super] **la magie** alors. » (Par Ysa, le 22 octobre 2008, 14:24, sur *etounou.free.fr*.)
(Gars, sans blague ton site est vraiment super.)

« gars, je voulais tok [parler] d'un way [truc] là qui m'a wanda [étonné] **la** magie »
(Par Monayong, le 17 novembre 2004, 12:45, sur www.grioo.com.)
(Gars, je voulais parler d'une chose qui m'a vraiment étonné.)

Avec la juxtaposition de l'adverbe *seulement*, le sème d'intensité contenu dans la locution est donc renforcé, et l'adverbe a une valeur augmentative :

« J'ai porte mon kaba aujourd'hui et du coup j'ai pense a Elan. Je dis que j'etais NICKEL (je paie les droits d'auteur a bess) **la magie seulement**. » (Par Foxyforever, le 22 novembre 2009, 1:19, sujet '' Porter le boubou en Mbeng'', sur www.bonaberi.com.)
(J'ai porté ma kaba aujourd'hui et du coup j'ai pensé à Elan. Je dis que j'étais super NICKEL (je paie les droits d'auteur à Bess).)

« C'est pareil ici dans le même secteur. Ils ont le mpou'ou [fric] **la magie seument**, même en étant débutant. Le secteur de l'énergie gui [rapporte] flop [beaucoup] de dos [sous]. » (Par Elan d'Anjou De PimPim, le 9 août 2010, 5:10, sujet '' Quel salaire pour un premier emploi d'un jeune diplômé ?'', sur www.bonaberi.com.)
(C'est pareil ici dans le même secteur. Ils gagnent une tonne de fric, même en étant débutant. Le secteur de l'énergie rapporte beaucoup d'argent.)

Ces procédés de qualification et d'intensification sont très nombreux en camfranglais : ainsi, on relève aussi l'emploi très fréquent et emblématique de l'adverbe à valeur intensive *mal*. Il est souvent l'objet d'un renforcement sémantique, par répétition ou grâce à l'emploi d'un autre adverbe ou d'un adjectif avec une valeur sémantique proche, comme *mauvais, mo*, ''bon, bien'', ou *nyanga* :

« sinon moi mêm je fia [crains] que lorsk je vais back [renter] o bled, le langage là aura déja évolué **mal mauvais**. » (Par Mannolap, le 19 octobre 2004, 09:58, sur www.grioo.com.)
(Sinon moi je crains qu'à mon retour au pays, la langue aura déjà beaucoup évolué.)

« je sens k mon macabo [38] vous gratte la gorge **mal mauvais** » (Par Italien, le 10 octobre 2010, 1:24, sujet '' C'est quoi votre côté masculin/féminin ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Je sens que mon macabo vous gratte bien la gorge.)

« si oui un conseil oooh, fais de bon remplacement à la menopause:lol: hein sinon la defaite te guete **mal mal mal** » (Par Italien, le 2 octobre 2010, 6:08, sujet '' C'est quoi votre

[37] Mot de l'argot américain, qui signifie ''homme, mec, type''. Connotation affectueuse.
[38] *Macabo, makabo*, n. m. : ''variété de tarot'', cf. IFA (1988 : 223), le tarot étant une ''plante de la famille des ombellifères, cultivée pour son tubercule comestible'', cf. IFA (1988 : 361).

côté masculin/féminin ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Si oui un conseil oooh, fais de bons remplacements à la ménopause lol hein, sinon la défaite te guette à coup sûr.)

L'adverbe *mal* peut aussi avoir une valeur laudative par antiphrase, comme dans ces exemples, tirés du *blog du prési !*, où les internautes commentent en termes élogieux le dictionnaire en ligne créé par le blogueur :

« Salut je viens de découvrir ton blog il est **moo mal**! » (Par mishka, le 6 février 2009, 17:32, sur *etounou.free.fr*.)
(Salut je viens de découvrir ton blog, il est super !)

« Gars, c **nyanga mal** » (Par Natosh, le 14 octobre 2007, 14 :49, sur *etounou.free.fr*.)
(Gars, c'est génial !)

L'averbe *mal*, lorsqu'il est séparé du reste de la phrase par une virgule, peut aussi fonctionner comme une expression exclamative avec la valeur d'un intensificateur. Dans ce cas, il porte sur l'ensemble de l'énoncé :

« Je know [connais] kelkes cops [copains] camers ici avec ki je speak [parle] le camfram [camfranglais], et ca tcha [claque], **mal**! Popo [39], c'est une langue nianga [stylée]… » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 22:23, sur www.grioo.com.)
(Je connais quelques amis camerounais ici avec qui je parle le camfranglais, et ça claque ! C'est vraiment une langue qui a du style…)

« et ca me touch [touche] trop kand je meet [vois] les ivoiriens, les whites [Blancs], les maliens ki veulent ya [comprendre] ki nous imitent… Ca me chou [montre] ke le tok-la [parler] a le ntong [succès], **mal**!! » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 22:23, sur www.grioo.com.)
(Et ça me touche trop quand je vois les Ivoiriens, les Blancs, les Maliens qui veulent nous comprendre et qui nous imitent… Ca me prouve que ce parler a vraiment la cote !!)

Des adjectifs d'origine pidgin comme *trong* [40] (de l'anglais *strong*), ou *chap* (de l'anglais *sharp* [41]), ont aussi une valeur intensive et laudative :

« C'est **trong** le way [idée] de forum. » (Par Kans, le 17 octobre 2008, 19:13, sur *etounou.free.fr*.)
(C'est une super idée, le forum.)

---

[39] Interjection.
[40] On remarque la dissolution du groupe consonantique caractéristique du pidgin-english (cf. Féral 1989).
[41] On remarque la chute du *-r-* interconsonantique caractéristique du pidgin-english (cf. Féral 1989)

« salut frangin, c'est trop **chap** le wé [dictionnaire] k tu nous a do [fait] gars. » (Par guyzo_lapiche, le 22 août 2008, 19:09, sur *etounou.free.fr*.)
(Salut frangin, c'est trop top le dico que tu nous as fait gars.)

C'est aussi le cas de l'adjectif *frais*, fréquent et emblématique des pratiques langagières des jeunes Camerounais (cf. Nzesse 2009), qui signifie ''beau, élégant, classe''. Sa valeur laudative peut être renforcée par une particule intensive comme *mal* :

« Quand tu dis que tu veux t'habiller sans pour autant te faire remarquer pour apres dire que si tu dois te faire remarquer c'est pour que les gens disent que tu es **frais mal**. Toi meme tu ne vois pas une certaine contradiction dans tes propos? Et pourquoi crois tu que les gens ne te trouveront pas frais si tu es vetu de ton boubou? Donc pour toi la fraicheur se trouve seulement dans le style occidental? Quand tu mets les boubous au pays, ne te trouves-tu pas **frais ?** » (Par Foxyforever, le 20 novembre 2009, 7:19, sujet '' Porter le boubou en Mbeng'', sur www.bonaberi.com.)
(Quand tu dis que tu veux t'habiller sans pour autant te faire remarquer pour après dire que si tu dois te faire remarquer c'est pour que les gens disent que tu es très élégant. Toi même tu ne vois pas une certaine contradiction dans tes propos ? Et pourquoi crois-tu que les gens ne te trouveront pas élégant si tu es vêtu de ton boubou ? Donc pour toi l'élégance se trouve seulement dans le style occidental ? Quand tu mets les boubous au pays, ne te trouves-tu pas élégant **?**)

Du sens secondaire de cet adjectif est dérivé le sens métaphorique du substantif *fraîcheur*, qui désigne l'élégance de celui qui est « frais ». On a relevé une occurrence dans le corpus du terme employé au pluriel :

« Je me sentirai trop bizarre de waka [marcher] en route avec le boubou, et qu'on me confonde à un malien. Noho ! Surtout qu'on kno [connaît] mes **fraicheurs** ici dehors et que mon style inspire plus d'un. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 20 novembre 2009, 6:55, sujet '' Porter le boubou en Mbeng'', sur www.bonaberi.com.)
(Je me sentirais trop bizarre de me promener avec le boubou, et d'être confondu avec un Malien. Non ! Surtout qu'on connaît mon style ici dehors et qu'il inspire plus d'un.)

Ici, le lexème *fraîcheurs* au pluriel peut renvoyer de façon concrète aux habitudes ou aux tenues vestimentaires de l'internaute, qui défend son choix d'adopter le style vestimentaire occidental et son refus de porter en France, où il vit, des tenues traditionnelles, quelles que soient les circonstances. Le mot *fraîcheurs* serait alors un synonyme de *style*.

Parmi les lexèmes à valeur laudative, on relève l'emploi par antiphrase des verbes *kill*, *''tuer''* et *bolè*, ''finir''. Ainsi, pour dire que l'on est impressionné par quelqu'un ou par quelque chose, on peut utiliser l'un de ces verbes, comme dans ces exemples :

« bienvenue donc à tous les talkeurs [locuteurs] du francam [francamanglais]. si vous êtes déjà go [allés] sur le site de camfoot.com, il y avait un djo [type] là bas qui animait une rubrique call [appellée] shaba. Le gars me **tuait** seulement. lui il mériterait le titre de teacher [professeur] de francam. » (Par mannolap, le 19 octobre 2004, 16:43, sur www.grioo.com.)
(Bienvenue donc à tous les locuteurs du francamanglais. Si vous êtes déjà allés sur le site de camfoot.com, il y avait un type là-bas qui animait une rubrique appelée ''shaba''. Le gars m'impressionnait trop. Lui il mériterait le titre de professeur de francamanglais.)

« Salut molla!
très belle initiative. Ton dico est moo [bon] la kana [le genre] qui n´est plus bon, lol. Je suis die [mort] de lap [rire], wèkèèè, les camers [camerounais], vous allez me **kill** [tuer] un day [jour] un day kwai! Toujours entrain de think [penser] et de rethink [penser encore]. » (Par lhommedukwat, le 20 décembre 2009, 00:21, sur *etounou.free.fr*.)
(Salut gars ! Très belle initiative. Ton dico est super bon, lol. Je suis mort de rire, wèkèèè, les Camerounais, vous allez vraiment me tuer un jour hein ! Toujours en train de penser et de penser encore.)

« gars tu as ELEVE LE MENTAL a un LEVEL qui me **bolè** A CHIER. » (Par Massati, le 17 avril 2008, 03:27, sur *etounou.free.fr*.)
(Gars, tu as mis la barre haut, à un niveau qui m'achève grave.)

Dans le deuxième exemple, le syntagme prépositionnel *à chier* a la valeur d'un renforçateur du sème d'intensité contenu dans le verbe, sans la connotation vulgaire que le verbe a en français standard.

On trouve aussi de nombreuses occurrences des locutions verbales : *kill de lap*, *tuer de rire* ou *tuer de lap*, où le verbe *tuer* est également employé par antiphrase dans un sens hyperbolique. Ces expressions sont synonymes et équivalentes à la locution verbale familière *faire mourir de rire* en français courant.

La tendance à l'exagération et à l'amplification par l'emploi de nombreux procédés intensificateurs est donc un procédé expressif caractéristique du discours en camfranglais, mais aussi plus généralement du français parlé au Cameroun (Farenkia, dans Feussi *et alii* 2011 : 58).

Les locuteurs du camfranglais ont aussi inventé un « signe générique » (Frei 1993 : 140) : le lexème *way*. Le recours à des « signes génériques » répond au besoin d'économie : « Le signe générique – appelé aussi signe passe-partout ou signe à tout faire, par exemple *homme, chose, faire*, etc. – est un signe interchangeable d'une signification particulière à l'autre à l'intérieur d'une catégorie grammaticale donnée » (Frei 1993 : 140). Ainsi, le lexème *way* (ou *wé*) répond à cette définition. En effet, ce mot emprunté à l'anglais a subi une extension sémantique, comme c'est le cas d'autres mots tels que *chose*, *machin*, *truc*, en français ordinaire. Parce qu'il comporte peu de sèmes, il a une extension très large, et peut donc référer à une très grande variété de référents. Ce mot signifie d'abord ''manière, façon'', et plus précisément, selon le contexte, ''manière de parler ou de

se comporter''. Son acception correspond alors à celle du terme d'origine dans le premier cas, et s'en rapproche dans le second cas :

« j ai find le **way** [façon] le + simple de traduire ses mots en tchatant en ligne: camfranglais.byethost17.c… » (Par master du camfranglais, le 3 janvier 2011, 20:12, sur *etounou.free.fr.*)
(J'ai trouvé la façon la plus simple de traduire ses mots en discutant en ligne : camfranglais.byethost17.c…)

« un autre **way** [truc] qui me pach [étonne] sur les whites, la facon dont ils traitent leurs animaux de compagnie, parfois avec plus de respect que les etres humains, jusqu'a habiller, et ca dort dans leur lit, ca va au salon de coiffure… » (Par Elle, le 18 novembre 2011, 5:02, sujet '' En Mbeng la politesse est un défaut !'', sur www.bonaberi.com.)
(un autre truc qui m'étonne sur les Blancs, c'est la façon dont ils traitent leurs animaux de compagnie, parfois avec plus de respect que les êtres humains, jusqu'à les habiller; et ça dort dans leur lit, ça va au salon de coiffure…)

« J'enjoy [apprécie] un peu, lol c'est le gars d'autrui moi je ne suis pas dans les **ways** [comportements] la … » (Par L'Integree, le 16 mai 2008, 8:23, sujet ''Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres, sur www.bonaberi.com)
(J'apprécie un peu, lol c'est le gars d'autrui moi je ne me comporte pas comme ça…)

« Ha ça c'est vrai hein, les **ways** [trucs] qu'on me mop [embrasse] à tout bout de champ ou qu'on take [prend] ma main pour marcher comme si gtais [j'étais] muna [enfant] là je ne suis pas moi dedans. » (Par Nji, le 29 septembre 2010, 2:34, sujet ''C'est quoi votre côté masculin/féminin ?'', sur www.bonaberi.com)
(Ha ça c'est vrai hein, les trucs du genre on m'embrasse à tout bout de champ ou on me prend la main pour marcher comme si j'étais un gamin là, je ne suis pas moi dedans.)

Mais, souvent, le lexème a un sens général et très vague : il est alors synonyme de « *chose, truc, machin* » (Frei 1993 : 140), et sert à désigner n'importe quel objet matériel ou non matériel auquel le locuteur veut faire référence sans recourir à un mot précis. Ainsi, sur *le blog du Prési*, le lexème *way* ou *wé* est utilisé à de nombreuses reprises par les internautes, pour désigner des référents différents. Dans de nombreux cas, le lexème désigne le dictionnaire du « parler camerounais » qui se trouve sur le blog, comme dans ces exemples :

« Mince, le **wé** ci me tchà grav seulement…châpeau à l'initiateur..idée très louable!!! » (Par Mbout, le 21 décembre 2009, 08:54, sur *etounou.free.fr.*)
(Mince, ce truc m'épate grave… Chapeau à l'initiateur… Idée très louable !!!)

« gar ton **wé** si [- ci] ma [m'a] tellement bolè [fini] que je n'ai pa ya mo [aimé beaucoup] de go [partir] alors que mè do [frais] de connexion étaient déja finish [dépensés]. » (Par massati, le 17 avril 2008, 03:27, sur *etounou.free.fr.*)

(Gars ton truc m'a tellement achevé que je n'ai pas voulu partir alors que j'avais dépensé tous mes frais de connexion.)

« magnang ton **wei** ci est trop mo [bien], ca fait de from [depuis longtemps] ke g n'ai pas ya [entendu] tout les mots la, ca ma gui [donné] du coup le ntong [mal du pays ?] » (Par man_no_run, le 23 avril 2008, 15:56, sur *etounou.free.fr*.)
(Magnang, ton truc est trop bien, ça fait longtemps que je n'ai pas entendu tous ces mots, du coup ça m'a donné le mal du pays.)

En général, lorsqu'il est employé pour faire référence à un élément précis du contexte, *way* peut avoir de multiples référents possibles :

- façon de parler, langage :

« si les polices des whites veulent vous hold [attraper], ils n'ont meme pas besoin de came ici pour ya [comprendre] vos **ways**. » (Par Kans, le 15 juillet 2009, 14:11, sur *etounou.free.fr.)*
(Si les polices des Blancs veulent vous attraper, ils n'ont même pas besoin de venir ici pour comprendre votre langage.)

« Au delà cet aspect faussement sécuritaire, il faut aussi ya [comprendre] que si vous mimbaez [pensez] que c'est en cachant votre **way** [parler] que ca va grandit [sic], allô! Ca va die [mourir] seul! » (Par Kans, le 15 juillet 2009, 14:11, sur *etounou.free.fr*.)
(Au-delà de cet aspect faussement sécuritaire, il faut aussi comprendre que si vous pensez que c'est en cachant votre parler que ca va grandir, allô ! Ca va mourir tout seul !)

- idée :

« C'est trong le **way** de forum. Popo, je dois avouer que ce serait un gros work [travail]. Je prefère te dire de voir du coté Cameroon-Info.net, un site dont j'écume les pages assez souvent aussi. » (Par Kans, le 17 octobre 2008, 19:13, sur *etounou.free.fr*.)
(C'est super cette idée de forum. Popo, je dois avouer que ce serait un gros boulot. Je préfère te dire de voir du côté de Cameroon-Info.net, un site dont j'écume les pages assez souvent aussi.)

- texte, définition, récit :

« Sinon, pour Francis, et all les createurs, si vous voulez write un **way**, je peux publier, ca fait quoi a qui ? » (Par Kans, le 21 mai 2008, 20:19, sur *etounou.free.fr*.)
(Sinon, pour Francis, et pour tous les créateurs, si vous voulez écrire un texte, je peux le publier, ça dérange qui ?)

Way est parfois employé au début d'un récit sur *bonabéri.com* comme cataphore pour désigner les nouvelles qui vont être relatées ou le récit qui va suivre, avec une valeur déictique, dans le but d'interpeller le destinataire. Dans ce cas, le

mot est un synonyme du substantif masculin pluriel *divers*, très courant en camfranglais dans notre corpus :

« les amis yayez [écoutez] moi les **ways**. nessa depuis 2 semaine il ya une mbindoche la que je tempete sur internet… » (Par silazor, le 10 janvier 2012, 12:21, sujet ‘‘ Elle refuse alors que son way gratte’’, sur www.bonaberi.com.)
(Les amis, écoutez cette histoire : n'est-ce pas depuis deux semaines il y a une fille que je drague à mort sur Internet…)

« Yaé le **wé**. Quand j'ai biguin [commencé] à work [travailler] là où je suis là, néssa le moto [type] avait remarqué que j'aimais les ngas [filles]. » (Par Elan d'Anjou De PimPim, le 23 décembre 2011, 5:32, sujet ‘‘ Yaé alors comment je me suis niang moi-même !’’, sur www.bonaberi.com.)
(Ecoutez ça. Quand j'ai commencé à travailler là où je suis, n'est-ce pas le type avait remarqué que j'aimais les nanas.)

Wés peut aussi fonctionner comme une cataphore à valeur générique avant une énumération :

« Je lui ai tell [dit] que noho, que je ne bok [porte] pas moi les **wés** de boubous, pagnes ou gandoura ici en mbeng [France]. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, Le 20 novembre 2009, 6:55, sujet ‘‘ Porter le boubou en Mbeng’’, sur www.bonaberi.com.)
(Je lui ai dit que non, moi je ne porte pas les trucs du genre boubous, pagnes ou gandoura ici en France.)

Le lexème *way/wé* peut aussi avoir pour référent une définition, un mot ou une expression, et désigner les contributions des internautes qui participent à l'élaboration du dictionnaire :

« Je viens de bolè [finir] la liste des news [nouvelles] insertions de ce mois d'avril avec tous les ways [mots] que vous m'avez bring [apportés] ci-dessus.Vous pouvez déjà les lire ICI. Si vous ne meetez [voyez] pas un de vos **ways** [mots], c'est que, soit il est déjà dans le dico, soit j'ai considéré que ce n'était pas spécifique au camfranglais (I get power, you go do how?!), soit je n'ai pas très bien compris la définition (some time I di paplé mbindi; brookam for me!), soit euh… wèèè! j'ai oublié. » (Par Kans, le 28 avril 2010, 1:23, sur *etounou.free.fr*.)
(Je viens de finir la liste des nouvelles insertions de ce mois d'avril avec tous les mots que vous m'avez apportés ci-dessus. Vous pouvez déjà les lire ICI. Si vous ne voyez pas un de vos mots, c'est que, soit il est déjà dans le dico, soit j'ai considéré que ce n'était pas spécifique au camfranglais (I get power, you go do how ?!), soit je n'ai pas très bien compris la définition (some time I di paplé mbindi; brookam for me!), soit euh… wèèè! j'ai oublié.)

Dans certains cas, le lexème *way* est employé en guise d'euphémisme pour désigner le sexe masculin ou féminin :

« Mince, je ne savais pas que ton **way** était aussi gros, on va s'y mettre à plusieurs pour te satisfaire alors. Prépares juste la vaseline hein, parce qu'on risque de te lep [laisser] sur les rotules lorsqu'on aura bien rempli ton pneu Michelin. » (Par Nji, le 29 septembre 2010, 4:18, sujet '' C'est quoi votre côté féminin/masculin ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Mince, je ne savais pas que ton pénis était aussi gros, on va s'y mettre à plusieurs pour te satisfaire alors. Prépare juste la vaseline hein, parce qu'on risque de te laisser sur les rotules lorsqu'on aura bien rempli ton pneu Michelin.)

« les filles j'attend surtout vos commentaires: comment ton **way** te gratte mais tu repousses un gars qui veut te délivrer du grattage ? » (Par Silazor, le 10 janvier 2012, 12:21, sujet '' Elle refuse alors que son way gratte'', sur www.bonaberi.com.)
(Les filles, j'attends surtout vos commentaires : comment ton vagin te gratte, mais tu repousses un gars qui veut te délivrer du grattage ?)

Mais bien souvent, le sens du lexème reste vague même en contexte, ou équivaut à ''truc, machin, chose'' :

« ca ce sont les vrè **wé**! ya souvent les pepan [blancs] ici qui me ask [demandent] si je spik [parle] le camerounais! je leur tell [dis] que non oo c'est le bassa, ménan ménan la je vais seulement les envoyé lookot [jeter un coup d'œil à] le **wé** ci! » (Par matike nal, le 10 janvier 2010, 18:25, sur *etounou.free.fr*.)
(ca ce sont les vraies choses ! Y a souvent des blancs ici qui me demandent si je parle le camerounais ! Je leur disais que non, c'est le bassa, maintenant là je vais seulement les envoyer jeter un coup d'œil à ce dico !)

« J'ai alors répliqué en tellant [disant] que de toutefaçons vous même vous knowé [savez] que je ne komot [sors] pas avec mes collègues, et c'est comme ca que le **wé** s'est arrété. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 23 décembre 2011, 5:32, sujet '' Yaé alors comment je me suis niang moi-même !'', sur www.bonaberi.com.)
(J'ai alors répliqué en disant que de toutes façons, vous-mêmes vous savez que je ne sors pas avec mes collègues; et c'est comme ca que l'affaire s'est terminée.)

Enfin, pour introduire une explication de façon expressive, les scripteurs ont parfois recours à l'expression lexicalisée *le way c'est que* qui joue le rôle d'un présentatif à valeur emphatique et thématisante :

« Les gens talk [disent] que le camfranglais n'est pas mo [bien]. Bon, c'est un peu vrai mais **le way c'est que** il faut quand meme ya [comprendre] que ca gui [donne] au camer [Camerounais] un peu de style non? » (Par PrincesseDi, le 24 juin 2007, 23:51, sur *etounou.free.fr*.)
(Les gens disent que le camfranglais n'est pas bien. Bon, c'est un peu vrai mais le truc c'est qu'il faut quand même comprendre que ca donne au Camerounais un peu de style non ?)

« Bon **le wé c'est que** je ne kno pas. La choa me mo, porpoh la choa me mo, mais comme j'ai tell par le passé que noho je ne komot pas avec les collègues et tout, c'est comme ca que je me trouve aujourd'hui ligoté par ma propre parole. » (Par Elan D'Anjou De

PimPim, le 23 décembre 2011, 5:32, sujet ‘‘ Yaé alors comment je me suis niang moi-même !’’, sur www.bonaberi.com.)
(Bon, le truc c’est que je ne sais pas. La fille m’aime bien, porpoh [42] la fille m’aime bien, mais comme j’ai dit par le passé que non je ne sors pas avec les collègues et tout, c’est comme ca que je me trouve aujourd’hui ligoté par ma propre parole.)

« Et en plus **le wé c’est que** mes collègues kno [savent] que je suis en couple… »
(Par Elan D’Anjou De PimPim, le 23 décembre 2011, 5:32, sujet ‘‘ Yaé alors comment je me suis niang moi-même !’’, sur www.bonaberi.com.)
(Et en plus le truc c’est que mes collègues savent que je suis en couple…)

3.4. Emprunts à l’anglais/pidgin et aux autres langues

L’emprunt ou « relexification exogène » (Calvet 1999 : 45) est le procédé néologique le plus productif en camfranglais. L’usage d’un lexique non français inséré dans une phrase française constitue un remaniement formel, un travail sur le signifiant à fonction démarcative puisqu’il introduit une rupture formelle explicite avec le français standard. Au-delà de la fonction ludique de l’emprunt, les lexèmes étrangers deviennent donc dans le discours en camfranglais des « marques pragmatiquement signifiantes » investies d’une fonction sémiotique (Simo Souop 2011a : 133) : ils sont le signe d’un regard réflexif des scripteurs sur leur code et reposent sur la « compétence plurilingue et pluriculturelle » (Simo Souop 2011a :133) des camfranglophones. Nous emploierons pour désigner les « camfranglismes » exogènes la notion d’emprunt, compris comme le « processus consistant à créer de nouvelles unités lexicales en imitant tant bien que mal un modèle extérieur » (Thibault 2009 : 11). L’emprunt est ainsi intégré et adapté phonétiquement, syntaxiquement et/ou morphologiquement à la langue réceptrice.

Deuxième langue officielle du Cameroun, l’anglais fournit un nombre important de lexèmes au camfranglais. Le pidgin-english, l’un des grands véhiculaires urbains, est aussi une langue d’emprunt importante. Etant donné la très forte continuité lexicale entre l’anglais et le pidgin-english, il est souvent difficile de déterminer si un terme provient directement de l’anglais ou s’il a transité par le pidgin. Dans notre corpus, le recours fréquent à l’anglais par les scripteurs est influencé, en plus de son statut officiel au Cameroun, par le support de communication : le médium que constitue Internet, où l’usage de l’anglais, langue de la mondialisation et des échanges internationaux, est dominant. Parmi les éléments anglais/pidgin récurrents qui sont appropriés au sein de la matrice du français et qui répondent au critère de fréquence, on trouve d’abord des emprunts bien établis de plusieurs types :

[42] Interjection.

- des lexèmes tels que des substantifs, des verbes et des adjectifs, et en grande majorité des verbes, qui représentent la catégorie d'emprunts la plus fréquente : *go*, v.intr. ''aller''; *know,* v. tr. ''savoir''; *do*, v. tr. ''faire'', utilisé aussi comme factitif (exemple : « tu me **do** [fais] trop lap [rire] ») ; *lock*, v. tr. ''fermer'' ; *ask*, v. tr. ''demander'' ; *speak* (*spik*), v. intr. ''parler'' ; *cook*, v.tr. ou intr. ''cuisiner'' ; *enjoy*, v. intr. ''s'amuser, faire la fête'' ; *enjoy*, v.tr. ''profiter de quelque chose'' ; *kill*, v. tr. ou intr. ''tuer'' ; *call*, v. tr. ''appeler'' ; *tell*, v. tr. ou intr. ''dire, raconter'' ; *win*, v. intr. ''gagner'', etc. Au niveau des substantifs, l'un des plus fréquents et des plus emblématiques du discours en camfranglais est le lexème générique *way,* équivalent du mot *chose* en français standard. On trouve aussi de nombreux mots qui relèvent plus spécifiquement du vocabulaire d'Internet, comme le verbe *google*, utilisé à deux reprises par un internaute, avec une construction transitive directe, pour signifier ''chercher sur Google''.
- des emprunts plus atypiques comme des adverbes ou des syntagmes adverbiaux à valeur temporelle, spatiale ou logique, qui sont bien dispersés dans le corpus, ou encore des conjonctions et des particules discursives : *now, right now, today, so* (« **So** je me casse »), *well* en début d'énoncé, *anyway*, ou d'autres plus rares comme *nowday, then*, *finally* (« **finally** tu ve seulement hambock [déranger] ou bien ? » : « En fin de compte tu veux juste nous déranger ou quoi ? », par Italien, le 19 avril 2011, 1h55, sujet ''Pardon on veut un tube cet été !!!'', www.bonaberi.com) ; ou encore, *or* et *and* comme conjonctions de coordination. On a relevé aussi l'emploi du syntagme *never ever* pour exprimer l'aspect avec insistance, d'autant plus que dans l'exemple qui suit le syntagme adverbial est en redondance avec l'adverbe français *jamais* et a donc surtout une fonction expressive : « Fo pas use [employer] les mots dont tu ne saisi pas le sens hein!! Brig n'a jms été, mais alors **never ever** été polie et sweet! Bien au contraire !! » : « Faut pas employer des mots dont tu ne saisis pas le sens hein !! Brig n'a jamais été, mais jamais jamais polie et gentille ! Bien au contraire !! ». Par Queen B, le 17 mai 2008, 12h46, sujet ''Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com). Une autre locution adverbiale ou prépositionnelle récurrente dans notre corpus est le syntagme prépositionnel *de from*, qui alterne avec *depuis from*, tous deux formés à partir de la préposition anglaise *from* et d'une préposition française. En emploi absolu, il fonctionne comme un adverbe de temps et signifie ''depuis, depuis longtemps, cela fait longtemps que'', mais lorsqu'il est suivi d'un complément circonstanciel de temps exprimant la durée, il fonctionne comme une préposition et signifie ''depuis'' (exemple : « **Depuis from** j'ai un peu siba [je suis un peu redescendu] et chaque fois en mimbayant [réfléchissant à] toutes vos contributions auxquelles il fallait répondre et les re-édition à do [faire], ca me cassait. » : « Depuis je suis un

peu redescendu sur terre (?) et à chaque fois que je réfléchissais à toutes vos contributions auxquelles il fallait répondre et aux rééditions à faire, ça me cassait. ». Par Kans, le 17 octobre 2008, 19h13, sur ''Le blog du Prési'', *etounou.free.fr*). Ce phénomène est un autre indice du niveau très élevé de l'influence de l'anglais sur le camfranglais, car comme l'indique Thibault à propos du chiac, « [d]ans des circonstances normales, les langues du monde ne s'empruntent guère de particules discursives » (Thibault 2011 : 6)

- quelques formes en *wh-ever*, en particulier *whatever* :

« Eh bien je ne vis pas dans ma matrix [monde] je me dois d'accomoder ceux qui sont autour de moi. Ensuite vous appelez ca comme vous voulez (complexe oh, **whatever** oh, or quoi oh) ma part quoi sur ca [qu'est-ce que ça peut me faire] ? »
(Par l'integree, le 13 juillet 2011, 7h50, sujet '' Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com)
(Eh bien je ne vis pas dans mon monde, je me dois de satisfaire ceux qui sont autour de moi. Ensuite vous appelez ça comme vous voulez (complexe oh, ou ce que vous voulez oh), qu'est-ce que ça peut me faire ?)

- des pronoms interrogatifs ou des locutions interrogatives comme *what*, *how* (ou *hao*) souvent associé au complémenteur français *que.* Ce syntagme interrogatif hybride, très fréquent, signifie de manière elliptique « Comment se fait-il que ? » et peut marquer l'étonnement ou la surprise au début d'un énoncé déclaratif, mettant ainsi en place une représentation subjective ou un appel direct à l'interlocuteur, comme dans l'exemple suivant :

« **How que** tu parles bien comme ça ma soeur. En clair il y a des gars qui attendent seulement Cendrillon, et la belle aux bois dormants. » (Par l'Integree, le 1er novembre 2011, 1h54, sujet '' Pkoi les ngas bahat de tcha [prendre] le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com)
(Comment ça se fait que tu parles bien comme ça ma sœur ?! En clair il y a des gars qui attendent Cendrillon, et la belle aux bois dormants.)

- des adjectifs indéfinis, comme *all,* assez fréquent (dans la locution *all le mote* en particulier, qui signifie ''tout le monde''), et des possessifs (*my*).

On trouve, enfin, de nombreux emprunts isolés qui constituent des hapax, et qui témoignent de la créativité langagière des scripteurs, comme dans cet énoncé :

« Massah, Mississipi etait **on fire** [43]. J'ai rencontre de nouvelles personnes et je sens que nos relations seront pas mal. A part le bams [bamiléké] la qui ne comprend pas que je suis **off market**. Je lui ai dit a haute et intelligible voix que je ne suis plus moi entrain de chercher,

[43] Les caractères gras dans cette citation et les suivantes sont de nous.

est ce qu'il veut ya [comprendre]. » (Par Foxyforever, le 14 mai 2008, 4h53, sujet '' Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Ca alors, Mississipi etait en feu. J'ai rencontré de nouvelles personnes et je sens que nos relations ne seront pas mal. A part le bamiléké-là qui ne comprend pas que je suis casée. Je lui ai dit à haute et intelligible voix que je ne suis plus en train de chercher un homme, est-ce qu'il va finir par comprendre ou non ?)

On relève la locution prépositionnelle *on fire* dans la phrase « Mississsipi était on fire ». Cette locution empruntée à l'anglais possède ici un sens métaphorique et réfère au caractère particulièrement animé et vivant du lieu. On relève aussi la locution *off market*, qui a également une valeur métaphorique, et renvoie de façon plaisante au fait que la locutrice est désormais en dehors du « marché » amoureux, c'est-à-dire qu'elle n'est plus célibataire et n'est donc pas réceptive à la séduction du « bams ».

L'emprunt de lexèmes ou de locutions à l'anglais/au pidgin semble donc illimité dans les pratiques. Ainsi, s'il existe un stock lexical de lexèmes anglais/du pidgin disponibles en camfranglais qui sont bien dispersés et récurrents, n'importe quel lexème anglais/pidgin peut s'insérer dans une phrase camfranglaise. L'emprunt relève alors d'un choix discursif ou stylistique de la part du scripteur, et se fait en fonction de ses besoins expressifs et communicatifs :

« c'est trop de complications, tu dois changer ton **name** sur tous tes documents, **social security, driver's license**, si tu **work** au boulot tu dois changer aussi, et les gens doivent commencer a t'appeler differemment, ta signature doit changer, et meme les mots de passe, les emails, bref pour ceux qui vont en details ». (Par Elle, le 31 octobre 2011, 3h30, sujet '' Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com.)
(C'est trop de complications, tu dois changer ton nom sur tous tes documents, sécurité sociale, permis… Si tu bosses au boulot tu dois le changer aussi, et les gens doivent commencer à t'appeler différemment ; ta signature doit changer, et même les mots de passe, les emails, bref pour ceux qui vont en détails.)

« nouvelle journee de boulot il fo ke je borleh (finir) d'implementer le module la **today**. sinons j'aurai un retard dans mon **schedule**. » (Par TheNeo, le 14 mai 2008, 10h37, sujet '' Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Nouvelle journée de boulot : il faut que je finisse de mettre en place ce module aujourd'hui, sinon j'aurai un retard dans mon planning.)

Alors que les lexèmes *name*, *work* et *today* répondent au critère de fréquence, *social security*, *driver's license*, et *schedule* apparaissent comme des emprunts isolés et spontanés.

Au-delà du niveau lexématique, on relève également l'insertion fréquente, au sein d'un énoncé ou à sa périphérie, d'expressions syntagmatiques à valeur modalisante ou qui visent à clarifier la relation intersubjective, comme :

I beg (ou *a beg*, *abeg*, du pidgin), ‘‘je t’en prie, s’il te plaît’’ :

« **a beg** mbom contactes moi pour bindi [petite] toli [histoire] parce que le way [truc] peut faire comme ca, ca devient ndim [costaud] et je cale au carrefour de l’histoire. » (S’il te plaît gars, contacte-moi pour la petite histoire, parce que ça peut devenir du lourd, et je cale au carrefour de l’histoire.)

I swear, ‘‘je le jure’’ :

« Missteeq si tu cherches encore bien sur Béri [bonaberi] tu vas trouver ne pars pas loin chercher ce qui se trouve à coté. Donne seulement ton profil, poste ta foto pr que les gars jugent ton potentiel optique et je te garantie que ta boite privée va se remplir **i swear**. » (Par Bifaga, le 19 décembre 2009, 04h18, sur www.etounou.free.fr.)
(Missteeq, si tu cherches encore bien sur Béri tu vas trouver, ne pars pas loin pour chercher ce qui se trouve à côté. Donne seulement ton profil, poste ta photo pour que les gars jugent ton potentiel optique et je te garantis que ta boîte privée va se remplir, je te le jure.)

I mean, ‘‘je veux dire’’ :

« le pb avec les berinautes (surtt les nouvo) c’est que ils prennent tout je dis bien TOUT au premier degre. c’est a dire tu dis mm un way [truc] en lapant [riant] il pense ke tu l’insultes. tu ne mets pas le smiley il dit ke tu l’as insulte, tu mets mm le smiley il trouve ke c du sarcasme. tu ne dis rien ils trouvent ke tu prends partie et tu es daccord kon l’insulte, si tu dis alors qqchose c ke tu as choisi ton camp. **I mean**, si il ne fo mm plus alors rire une koch [insulte] ou parler ds un sujet then ca ne sert a rien d’en ouvrir, beta [il vaut mieux que] tt le monde go [aille] ds le sopaso se parler a lui mm. coe ca le camp de chacun viendra repondre » (Par Magne, le 26 décembre 2011, 12h26, sujet ‘‘ Qulles sont les limites du Zouazouatage ?’’, sur www.bonaberi.com.)
(Le problème avec les bérinautes (surtout les nouveaux), c’est qu’ils prennent tout, je dis bien TOUT au premier degré, c’est-à-dire que si tu dis même un truc en riant, il pense que tu l’insultes. Si tu ne mets pas le smiley, il dit que tu l’as insulté ; si tu mets même le smiley, il trouve que c’est du sarcasme. Tu ne dis rien, ils trouvent que tu prends parti et que tu es d’accord pour qu’on l’insulte ; si tu dis alors quelque chose, c’est que tu as choisi ton camp. Je veux dire, s’il ne faut même plus rire d’une insulte ou parler dans un sujet, alors ça ne sert à rien d’en ouvrir un, il vaut mieux que tout le monde aille dans le SOPASO se parler à lui-même, comme ça le camp de chacun viendra répondre.)

Ces insertions posent problème pour la définition de notre objet : s’agit-il d’un emprunt ou d’un cas d’alternance codique intra-phrastique [44] ? Critiquant la distinction de Poplack *et alii* entre « mot unique intégré » et « séquence conservant syntaxe et morphologie anglaises » pour distinguer l’emprunt de l’alternance codique, Flikeid (Flikeid 1989, citée par Perrot 1998 : 222) met au premier plan le

[44] Définie par Poplack (Poplack 2004) comme : « the combination of languages within the confines of a single sentence, constituent or even word ».

critère de fréquence, et distingue « les séquences qu'on retrouve sous la même forme à plusieurs reprises et celles qui sont uniques » ; parmi ces dernières, les séquences qui n'apparaissent qu'une seule fois, elle distingue entre « celles qu'il serait peu probable de retrouver de nouveau sous la même forme et celles qui pourraient potentiellement se reproduire ». On pourrait aussi ajouter deux autres critères fondamentaux : les adaptations phonétiques et morphologiques ou syntaxiques, la distinction entre alternance codique et emprunt dépendant en premier lieu de la façon dont le mot est intégré ou non dans les structures phonétiques et morphologiques de la langue d'accueil. Ici, l'intégration syntaxique est réalisée dans la mesure où les syntagmes verbaux relevés occupent une position syntaxique que pourraient occuper des syntagmes verbaux équivalents en français. On retrouve dans notre corpus des séquences qui correspondent à la première distinction de Flikeid : d'une part, des séquences récurrentes qui sont intégrées au vernaculaire, et d'autre part, des séquences uniques, qui apparaissent au cours d'une interaction.

Les phénomènes présentés jusqu'ici sont caractéristiques du discours en camfranglais en ce qu'il s'agit soit d'emprunts récurrents et prévisibles, bien intégrés, soit d'emprunts isolés qui apparaissent au sein d'un énoncé et contribuent à donner une identité camfranglaise au discours. Les emprunts en camfranglais, s'agissant des emprunts à l'anglais/pidgin, ne se limitent donc pas à un stock lexical fini, mais n'ont de limite que les ressources linguistiques et la créativité des scripteurs. Ces emprunts isolés, très nombreux, témoignent de la dynamique du discours en camfranglais, et d'un processus d'appropriation de mots ou d'expressions anglais/pidgins courants.

Un autre phénomène remarquable dans notre corpus par sa fréquence est l'alternance codique. Si tous les scripteurs n'ont pas recours à l'alternance codique camfranglais/anglais, certains, comme Magne, y recourent fréquemment. En voici quelques exemples :

« Mais je wanda sur vous [vous m'étonnez] hein… Est ce que j'ai jete mon Nnam Ngon parce qu'ils faisaient leurs choses la? J'aurais compris vos discours la si j'avais jete ma nourriture. J'ai bien mange ma nourriture hein **don't worry** j'adore le Nnam Ngon et le bobolo. » (Par l'integree, le 13 juillet 2011, 7h58, sujet '' Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Mais vous m'étonnez hein… Est ce que j'ai jeté mon Nnam Ngon parce qu'ils faisaient leurs choses-là ? J'aurais compris vos discours si j'avais jeté ma nourriture. J'ai bien mangé ma nourriture hein, ne vous en faîtes pas, j'adore le Nnam Ngon et le bobolo.)

« J'ai passe une tres belle soiree hier avec ces 2 charmantes personnes…Le deejay la m'a fatigue quoi… Je wandayais sur [j'étais étonné par] ses enchainements quand meme, mais bon, **at least we had fun** et c'est le plus important… » (Par l'integree, le 19 mai 2008, 1h13, sujet ''Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(J'ai passé une très belle soirée hier avec ces deux charmantes personnes…Le deejay m'a

fatigué quoi… J'étais étonné par ses enchaînements quand même, mais bon… Au moins on s'est bien amusé et c'est le plus important…)

« Ifunanya, c'est toi ki m'a tuee de rire dans tt le discours ci cad hein ? ke faire genre hein? waaaaa c mbeng [la France] ma mere **on va do how**? » (Par Magne, le 13 juillet 2011, 11h16, sujet '' Vous goez au school/boulot avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Ifunanya, c'est toi qui m'a tuée de rire dans tout ce discours hein ? Que faire genre hein ? Waaaaa c'est la France ma mère, on va faire comment ?)

« Nji alors ki parle de condom sur le nez pr bloker l'odeur du bobolo **damn that was genius** sans compter Hibiscus ki lap [rit] de part et d'autre de l'integration. »
(Par Magne, le 13 juillet 2011, 11h16, sujet '' Vous goez au school/boulot avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Et Nji alors qui parle de capote sur le nez pour bloquer l'odeur du bobolo ? Mince c'était génial, sans compter Hibiscus qui se moque de part et d'autre de l'intégration.)

« L'odeur du bobolo derange parce que le bobolo n'est pas un mets d'ici et donc les gens d'ici ne sont pas habitues a cette odeur la. Et comme c'est moi qui suis chez eux, et que la majorite des personnes avec qui j'etais (moi y compris je trouve que le bobolo sent extrement mauvais, ca ne m empeche pas de le manger) ne supportent pas l'odeur. Eh bien je ne vis pas dans ma matrix je me dois d'accomoder ceux qui sont autour de moi. Ensuite vous appelez ca comme vous voulez (complexe oh, **whatever** oh, or quoi oh) ma part quoi sur ca? **No more Bobolo at work**. » (Par l'integree, le 13 juillet 2011, 7h50, sujet '' Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(L'odeur du bobolo dérange parce que le bobolo n'est pas un mets d'ici et donc les gens d'ici ne sont pas habitués à cette odeur. Et comme c'est moi qui suis chez eux, et que la majorité des personnes avec qui j'étais (moi y compris, je trouve que le bobolo sent extrêment mauvais, ça ne m'empêche pas de le manger) ne supportent pas l'odeur, eh bien je ne vis pas dans mon monde, je me dois de satisfaire ceux qui sont autour de moi. Ensuite, vous appelez ça comme vous voulez (complexe oh, ou ce que vous voulez oh), qu'est-ce que ça peut me faire ? Plus de bobolo au travail.)

« **I mean, do you people realize that, when they spray febreeze and stuff in the air or open windows when you eat, they make you look like you're eating shit? Com'on are you people really eating shit?** Ceux qui disent qu'ils suivent la civilisation la (ou c'est l'integration oh) je ris seulement. A mon avis c'est etre tres hautain que de denigrer ce que l'autre mange, et ca na rien de civil pour moi. Pour moi etre civilise inclu savoir accepter les differences des autres. Mais bon, on reussira tjrs a faire croire a becp qu'ils sont des moins que rien. » (Par Ifunaya, le 13 juillet 2011, 5h04, sujet '' Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(« Je veux dire, est-ce que vous vous rendez compte que, quand ils vaporisent du febreeze et d'autres trucs ou qu'ils ouvrent les fenêtres quand vous mangez, ils vous donnent l'impression que vous mangez de la merde ? Allez, est-ce que vous mangez vraiment de la merde ? Ceux qui disent qu'ils suivent la civilisation-là (ou c'est l'intégration oh), ça me fait bien rire. A mon avis, c'est être très hautain que de dénigrer ce que l'autre mange, et ça n'a rien de civil

pour moi. Pour moi être civilisé inclut de savoir accepter les différences des autres. Mais bon, on réussira toujours à faire croire à beaucoup qu'ils sont des moins que rien.)

« @ ceux qui aiment bien quoter [citer] les autres la lol, on a parle d'integration et non d'assimilation. Ne venez pas nous sortir les ways [histoires] de complexe monte et descendu la. D;ailleurs meme si vous dites, **who cares ?** » (Par l'integree, le 12 juillet 2011, 3h48, sujet ''Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(A ceux qui aiment bien citer les autres lol, on a parlé d'intégration et non d'assimilation. Ne venez pas nous sortir les histoires de complexe monté et descendu là. D'ailleurs même si vous le dites, on s'en fout !)

« Oui mais qu'est ce qui explique le fait que les ngas [filles] ne veulent pas (plus) tcha [prendre] le name [nom] de leur djo [mari]? Ton dibo [type] canadien là a par example run [changé] son name parce que ca ne le mohait [dérangeait] pas. Pour Hilary je ne know [sais] pas. **One thing for sure** on là call [appelle] que Madame Clinton non ? » (Par Mbindaman, le 31 octobre 2011, 1h53, sujet '' Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Oui mais qu'est ce qui explique le fait que les filles ne veulent pas (plus) prendre le nom de leur mari ? Ton type canadien a par exemple changé son nom parce que ça ne le dérangeait pas. Pour Hilary je ne sais pas. Une chose est sûre, on l'appelle Madame Clinton non ?)

L'alternance codique, qu'elle soit intra-phrastique ou inter-phrastique, a plusieurs fonctions ici : elle sert notamment à la reprise ou à la reformulation d'une idée exprimée d'abord en français ; elle peut viser à l'expressivité, en particulier lorsque les séquences en anglais ont une fonction émotive, lorsqu'il s'agit par exemple d'exclamations, de questions ou d'assertions à valeur exclamative, comme *on va do how ?*, pour ''on va faire comment ?'', interrogation idiomatique en français du Cameroun ; elle peut aussi avoir une fonction phatique, et vise alors à interpeller le destinataire. Bien souvent, ces alternances codiques n'ont pas de fonction pragmatique clairement repérable, si ce n'est une fonction emblématique. Elles permettent alors d'afficher une compétence en anglais typique de locuteurs cultivés qui maîtrisent la variété acrolectale de cette langue qu'ils utilisent dans leur vie quotidienne et vraisemblablement dans des milieux formels comme le lieu de travail : en effet, de nombreux scripteurs déclarent vivre dans un pays anglophone (souvent les Etats-Unis), à l'instar de Magne, et utiliseraient donc l'anglais au quotidien. Cette alternance entre le camfranglais et l'anglais, caractéristique des scripteurs bilingues dans notre corpus, n'est pourtant pas typique chez les locuteurs du camfranglais : ainsi, C. de Féral a plutôt relevé l'alternance camfranglais/pidgin chez la plupart des locuteurs (Féral 2006 : 259 et 2004 : 590). En effet, ''de nombreux locuteurs de camfranglais parlent couramment et quotidiennement le pidgin alors qu'ils n'ont qu'une connaissance très approximative de l'anglais'', mais ''l'utilisation comme source d'emprunts de l'anglais, co-langue officielle du Cameroun et langue internationale, est un élément de prestige'' même chez des locuteurs qui ne maîtrisent pas cette langue (Féral 2004 : 590). On a donc dans notre

corpus un continuum qui va de l'insertion de quelques lexèmes anglais à l'insertion de locutions ou de phrases entières, puis, à l'autre extrémité du pôle, à l'alternance camfranglais/anglais qui est constitutive du discours en camfranglais chez certains locuteurs. L'alternance est alors le marqueur d'un plurilinguisme réel ou construit, revendiqué et exhibé : l'usage de l'anglais permet d'afficher une compétence spécifique et une pratique quotidienne de cette langue, mais peut aussi constituer, en particulier pour des locuteurs qui ne maîtrisent pas cette langue ou ne l'emploient pas dans leur vie quotidienne mais qui y sont exposés fréquemment grâce aux médias et à l'école et en ont au moins une connaissance passive, un mode de présentation de soi comme jeune et moderne.

Les termes empruntés au pidgin [45] et aux autres langues africaines sont essentiellement des verbes et des substantifs, et dans une moindre mesure, des interjections et des adverbes. On peut considérer les lexèmes suivants comme des marqueurs du camfranglais, du fait de leur récurrence : *bahat,* (pidgin > angl. *bad heart*, ''mauvais coeur'') v. tr. ''refuser'' ; *bèlè* (pidgin > angl. *belly*, ''ventre''), n.m. ou f. ''enfant'' ; *avoir le bèlè*, *être bèlè*, loc. verb. ''être enceinte'' ; *betta*, adv. ''mieux'' ; *p(o)ut le bèlè*, loc. verb. ''accoucher, faire un enfant'' (s'emploie avec un agent féminin ou masculin) ; *bolè* (var. graphique : *boley*), v.tr. ou intr. ''finir, prendre fin'' ; *bougna*, n.f. ''voiture'' ; *born* (pidgin > angl. *born*, part. passé du verbe *bear*, ''porter ; donner naissance à''), v. intr., ''accoucher ; naître'', ou v. tr., ''mettre au monde'' ; send, v. tr. ''envoyer'' ; jump, v. intr. ''sauter'' *choa*, n.f. ''fille, petite amie'' ; *combi*, n.m. ''ami''; *dangoua* (var. graphique *dangwa*), v. intr. ''marcher'' ; *djo*, n.m. ''garçon, type, petit ami'' ; *djoum*, v. tr. ''monter (dans un moyen de transport), entrer''; *dos*, n.m., pl. ''argent'' ; *falla* (pidgin > angl. *follow*, ''suivre''), v. intr. ''chercher'' ; *flop* (var. graphique *flopp*), adv. ''beaucoup'' ; *go*, n.f. ''fille'' ; *hambock*, v.tr. ''déranger, importuner'' ; *jong*, n.f. ''boisson''; *jong*, v.tr. ''boire'' *; lap*, v. tr. ou intr. ''rire'' ; *lep* (pidgin > angl. *leave*), v. tr. ''laisser'' ; *(m)bindi*, n. m. ou f. ''petit frère, petite soeur, fille, petite amie'' ; *mbindi* (var. graphiques *bindi, bidi*), adj. ''petit, jeune'' ; *mbindi*, adv. ''peu, un peu'' ; *mbok*, n.f. ''prostituée'' ; *mboutoukou* (var. graphique *mbout*), adj., n.m., ''idiot'' ; *mo*, adj. ''bon'' ; *mo*, adv. ''bien'' ; *mo*, v. intr. ''plaire à'' ; *muna*, n.m.''enfant'' ; *nga*, n.f. ''fille'' ; *nyanga*, n.m., ''élégance, beauté''; *nyanga*, adj. ''élégant, beau''; *poum*, v. intr. ''fuir'' ; *toli* (pidgin > angl. *told*, du verbe tell, ''dire, raconter''), v. tr. ou intr., ''dire, parler'' ; *toli*, n.m., ''parole, discours, histoire, récit, (façon de) parler'' ; *tchop*, n.f. ''nourriture'' ; *tchop*, v. tr. ''manger'' ; *waka* (pidgin > angl. *walk*, ''marcher''), v. intr. ''marcher'' ; *ya* (var. graphique : *hia*, pidgin > angl. *hear*, ''entendre, écouter''), v.tr. ''comprendre, entendre, aimer'' ; *ya mo*, loc.verb. ''aimer beaucoup''.

[45] Nous avons recensé ici quelques termes récurrents dont la graphie phonétisante, distincte de celle de l'anglais, nous indique qu'ils ont été empruntés au pidgin.

Les mots empruntés aux autres langues africaines sont en nombre limité par rapport aux lexèmes anglais/pidgin, malgré la grande fréquence de certains qui sont bien dispersés dans le corpus. L'anglais/le pidgin est donc de très loin la langue d'emprunt la plus représentée. En camfranglais, les emprunts à l'anglais/au pidgin se caractérisent à la fois par leur très grande fréquence, mais aussi par leur diversité du point de vue du type de lexèmes empruntés : en plus de substantifs, le camfranglais emprunte à l'anglais/au pidgin de très nombreux verbes, ainsi que des adverbes, des prépositions, des conjonctions et des particules discursives, voire des expressions syntagmatiques entières. La sélectivité catégorielle des emprunts étant un critère important pour la typologisation d'une variété de langue, on peut déduire de ces catégories d'emprunts que le discours en camfranglais dans notre corpus présente une imbrication assez forte entre l'anglais/le pidgin et la matrice française : étant donné qu'« [e]n général, l'immense majorité des emprunts dans les langues du monde sont des substantifs » (Thibault 2011 : 43-44), l'existence de nombreux verbes anglais/pidgin est un indice remarquable de l'imbrication entre camfranglais et anglais/pidgin, de même que les emprunts de lexèmes plus atypiques comme des conjonctions, des adverbes et des particules discursives, ou encore de syntagmes entiers. Cette imbrication entre les trois langues est comparable, dans des proportions moins importantes toutefois, à ce que l'on observe dans le chiac de Moncton : en effet, cette variété de français parlé au Canada, qui présente un fort degré de stabilisation, emprunte à l'anglais de nombreux verbes, des substantifs, mais aussi des adverbes, des conjonctions, des particules discursives, des prépositions et des postpositions, ou encore des adjectifs ordinaux, voire des expressions syntagmatiques de natures diverses (Perrot 1998 : 221-222).

Les locuteurs de camfranglais ont donc recours à l'ensemble des procédés néologiques du français, quoique dans des proportions différentes. Ainsi, le discours en camfranglais se caractérise par un lexique varié, qui permet d'enrichir le français courant tout en marquant une rupture formelle et/ou sémantique avec ce dernier, et de gagner en expressivité. La grande diversité des emprunts et des néologismes témoigne de la grande créativité des locuteurs, qui exploitent librement leurs ressources langagières d'une interaction à l'autre, en fonction de leurs besoins communicatifs. Pratique discursive propice à la créativité langagière, caractérisée par sa grande hétérogénéité, malgré la régularité des processus néologiques, le camfranglais peut alors être envisagé comme un « répertoire non fini de formes », un « espace non fini de recomposition et de transformation linguistique continu » (Nicolaï 2001a) : ensemble ouvert et fluide de ressources langagières disponibles pour les acteurs, il est soumis à une réélaboration et à une reconfiguration constante de ses formes et de leurs usages, selon la dynamique du « feuilletage », qui permet de « construire/reconnaître/utiliser/nommer la multiplicité non finie des usages et des variétés disponibles dans le répertoire et d'appréhender leur superposition sans pour autant leur attribuer une homogénéité structurelle *a priori* » (Nicolaï 2001b : 421-422). Le camfranglais ne se réduit donc pas à un ensemble fini de ressources

énumérables et listables *a priori*, que les locuteurs n'auraient qu'à actualiser en discours, en fonction du contexte : il fait partie d'un vaste répertoire ouvert et flexible, qui se construit aussi au cours de l'interaction, en fonction des intentions discursives des locuteurs. La créativité et l'adaptabilité du locuteur au cours de chaque interaction sont au cœur des pratiques langagières en camfranglais – et, plus généralement, de toute pratique langagière [46]. Ainsi, des emprunts spontanés tels que ceux décrits précédemment, ou encore des combinaisons de formes produites ponctuellement en discours, comme *avoir le jackson five sur la tête* (''avoir beaucoup de cheveux''), *komotance* ou *kiépance* [47], font tout autant partie de ce répertoire ouvert, non fini et hétérogène, que des formes bien établies et récurrentes comme *kièp* ou *komot*.

Si le travail sur le signifiant est d'abord visible à travers le jeu sur le lexique, la graphie a également un statut particulier dans notre corpus. L'étude des procédés de néographie en discours nous permettra donc de mieux en cerner les fonctions et de rendre compte des choix opérés par les locuteurs pour écrire les lexèmes camfranglais.

4. La graphie : jeu, transgression et variation

4.1. Graphie phonologisante, étymologisante ou francisante [48]

L'instabilité graphique est l'une des caractéristiques saillantes de notre corpus. Elle résulte de plusieurs facteurs : d'une part, de la nature orale du camfranglais, souvent décrit pour cette raison comme un « parler » ou une « parlure », et de l'absence de normes graphiques qui en découle ; d'autre part, de la nature du médium de communication. En effet, dans un contexte de relâchement de la pression normative, Internet est le lieu de pratiques graphiques distinctives investies d'une forte valeur symbolique et sémiotique. Les néographies répondent

[46] Cf. Gadet 2010 pour une réflexion similaire à partir de l'analyse critique des notions de *style* et de *variation*, qui rappelle notamment que la fluctuation langagière est un constituant fondamental de l'usage du langage.

[47] Ces néologismes apparaissent une seule fois dans notre corpus, dans une intervention de l'internaute Elan d'Anjou de PimPim : « Et en plus le wé [truc] c'est que mes collègues kno [savent] que je suis en couple, donc si j'engage une procédure de komotance ou de kièpance avec ma collègue là, les autres risquent lui siffler que easy [doucement] faut fia [se méfier de] le mbom [gars] là car il a déja une choa [copine]. » : « Et en plus le truc c'est que mes collègues savent que je suis en couple, donc si j'essaye de sortir ou de coucher avec ma collègue, les autres risquent de lui siffler : ''Doucement, il faut se méfier de ce type-là car il a déjà une copine''. » *Komotance*, ''fait de sortir avec quelqu'un'', est un néologisme formé à partir du verbe pidgin *komot* > anglais *come out*, ''sortir'' ; le substantif *kiepance*, ''fait d'avoir des relations sexuelles avec quelqu'un'' est dérivé du verbe *kièp*, ''avoir des relations sexuelles (avec quelqu'un)''.

[48] Nous reprenons ici la terminologie proposée par Féral 2006 : 214.

aussi au besoin d'économie. En analysant les difficultés de transcription du camfranglais par les chercheurs, C. de Féral décrit l'instabilité graphique des choix opérés par les transcripteurs, en l'absence de principes de transcription établis : « soit [on transcrit] selon l''orthographe anglaise (graphie étymologisante) soit on écrit ce qu''on entend (graphie phonologisante), en s''inspirant parfois de l''orthographe du français (graphie francisante). S'ajoutent à cela des transcriptions dont il est difficile de savoir à quels principes elles obéissent et que j'appellerai ''indécises''. » (Féral 2007 : 213). D'autre part, Feussi a déjà relevé dans une étude antérieure la fluidité des pratiques graphiques des Camerounais dans des textos, des tchats et des courriels : « A certains moments, on a l'impression d'avoir affaire au français standard. Parfois, cette graphie fait penser à celle de l'anglais et à d''autres moments, à celle d'aucune autre langue. » (Feussi 2007 : 71).

Ainsi, la graphie des lexèmes camfranglais se caractérise par une forte variation. Les mots camfranglais, lorsqu'il s'agit d'emprunts directs à l'anglais/pidgin, respectent souvent la graphie étymologique de l'anglais. Toutefois, nous avons relevé de nombreuses variantes graphiques d'un même lexème, dont voici quelques exemples : *spik/speak*, ''parler'', *hambock/hambok*, ''déranger'', *way/wé/wai*, ''manière, façon'', *kil/kill*, ''tuer'', *tell/tel*, ''dire'', *dy/daille*, ''mourir'', *kèm/came/cam*, ''venir'', *begin/biguin*, ''commencer'', *wake up/wekup*, ''se réveiller'', *know/kno/no*, ''savoir'', *school/skul*, ''école'', *mbengue/bengue*, ''L'Europe : la France'', *cosh/kosh/coch*, ''insulter'', *I/a*, ''je'', *gui/give/guip*, ''donner'', *meet/mit*, ''voir'', *reach/rich*, ''arriver'', *dou/do*, ''faire'', *put/pout*, ''mettre'', *show/shou*, ''montrer'', *ya/hia*, ''entendre ; comprendre'', *lech/lesh*, ''village''.

Parmi ces variantes, on peut distinguer d'une part celles qui consistent en la suppression d'un graphème consonantique initial, final ou intermédiaire : *kil, tel*, *hambok*. Cette suppression permet une simplification des groupes consonantiques des mots anglais par souci de rapidité et de brièveté, en faisant correspondre un seul phonème à un seul graphème, ce qui permet de supprimer les marques graphiques redondantes et peu fonctionnelles. Aussi, le graphème < l > suffit à transcrire le son [l], et le graphème < k > suffit à transcrire le son [k]. Dans certains cas, il y a substitution aléatoire d'un graphème à un autre pour transcrire le même phonème : ainsi, *cosh* [49] s'écrit aussi *kosh*, ou *coch*, tout comme *lesch* [50] peut s'écrire *lech*.

On distingue également des cas où une voyelle ou un groupe vocalique à l'intérieur d'un lexème anglais est transcrit par un graphème différent de celui du mot anglais, en particulier lorsque le graphème d'origine est complexe : ainsi les digrammes < ea > ou < ee > sont remplacés par le graphème simple < i > dans *spik, mit, rich*. Ces confusions graphiques indiqueraient que les locuteurs de

[49] ''Insulter, attaquer''. Ce mot est probablement un emprunt au pidgin.
[50] ''Village''. Ce mot est obtenu par aphérèse et modification de la voyelle et de la consonne finales.

camfranglais ignorent la distinction phonologique fondamentale en anglais entre /i:/ (voyelle longue et tendue) et /I/ (voyelle brève et relâchée), et prononceraient ces deux phonèmes de la même façon que le son [i] en français, en francisant donc la prononciation de ces mots empruntés, ou alors retranscriraient la prononciation de ces mots en pidgin.

Dans de nombreux cas, les variations graphiques témoignent d'un choix d'adopter une graphie étymologisante (celle de l'anglais) ou une graphie phonologisante qui retranscrit la prononciation du pidgin ou de l'anglais parlé au Cameroun. Ces deux langues, en effet, ont tendance à réduire à l'oral les diphtongues anglaises en monophtongues (Ntsobé *et alii* 2008 : 67) : ainsi, *way* s'écrit aussi très souvent *wé*, *came* s'écrit *kèm*, avec une ouverture de la voyelle, *wake up* s'écrit *wekup* ou *wékup*, avec une fusion graphique de la particule au radical verbal.

Le choix de transcrire la prononciation du pidgin ou l'influence des correspondances entre graphie et prononciation en français sur la scripturalisation des mots camfranglais issus de l'anglais/pidgin explique aussi les graphies en < ou > au lieu du graphème < o > ou < u > pour transcrire le son [u] dans les mots *pout* (de l'anglais *put*) ou *dou* (de l'anglais *do*). Ce phénomène explique aussi le choix du digramme < gu > pour transcrire le son [g] dans *biguin* (de l'anglais *begin*), *gui* ou *guip* (de l'anglais *give*).

Voici, pour finir, un exemple de la façon dont ces choix graphiques peuvent se combiner en discours:

« Ca'adire vraiment les amis, l'amour est beau. J'étais en train de **reya**[51] [réécouter] certains sons qui m'ont rappelé de ces souvenirs, wèèè j'ai seument envie de **cry** [pleurer] **djo** : les anciens succès mon frère ! L'époque où on **writait** [écrivait] les lettres d'amour aux ngas [filles] quand on était au lycée. Wouooooo A Dutty Yeah ! Non ca c'était les vrais amours, pas les machin d'aujourd'hui ci où on salue les **ngas** seulement avec le klaxon de la voiture sinon elle ne te **louk** [regarde] même pas **massa**. Wouo ! Que tu **goais** [allais] à ndjoka comme ca à l'époque et on te branche sur un tour d'honneur avec une nga, **ca'adire** tu **chèk** [danses] jusqu'à tu **nang** [dormes] sur l'épaule de la choa [fille]. Héééééééé A Dutty Yeah ! Le bon vieux temps…

Wouoooo cabernet d'anjou joueu mooohooo, la **mignoncité**, l'amour des gens qui m'aiment ooooh !!! élan avec élène oohooo, la mignoncité ! Moi j'aimais le tour d'honneur jusqu'àààààà. Il y'avait certains **mougou** [types] du kwatt que quand on devait passer au tour d'honneur eux ils fuyaient. Ceux là n'avaient pas encore compris qu'en matière de nga, celui qui dort c'est celui qui est mort. Moi j'aimais le tour d'honneur maaaaaal. Parfois même je **goais** [allais] **falla** [chercher] l'amitié avec le **deejay** à l'avance pour que quand viendra le tour d'honneur, qu'il me mette avec la nga que je comptais **tra** [draguer] au cours de la soirée. Je me rappelle encore le **deejay** avec son micro et sa feuille en main sur laquelle il avait marqué le **name** [nom] de ceux qui allaient **dou** [faire] le tour d'honneur. On appelait seument Stéphanie et…Elan ! La salle criait seument wouuuuuuuuuuuuuuuuuuu !!!

[51] Les caractères gras sont de nous.

Wèèèèèè mon frère, les slow de l'époque étaient tellement **mo** [bons] que parfois quand on mettait ca à la bringue, même si la **nga** [fille] était laide comment hein, mon ami tu pouvais tomber amoureux d'elle le temps de la chanson mon frère. Néssa (n'est-ce pas) qu'on dit que l'amour rend aveugle ? Donc dès que la musique **bolèhait** [finissait], c'est là où tu retrouvais la vue. Mbindi Céline Dion ou Withney Houston tendancé ! A mof ! Le genre que tu **chèk** [danses] jusqu'à tu fermes les yeux **djo**. Et à l'époque là dès que c'était le tour d'honneur on éteignait les lumières pour rendre encore le **wé** (truc) genre langoureux et tout, héééééé Elan ! Elan tu fais quoi en **Mbeng** [France] mon frère » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 20 novembre 2011, 7:47, sujet '' Wèèèè Quand l'amour existait encore hé !'', sur www.bonaberi.com.)

Parmi les emprunts à l'anglais/pidgin ou à d'autres langues, on relève : *reya,* ''réécouter'', qui est plus exactement un néologisme formé à partir du verbe pidgin *ya*[52] (de l'anglais *hear*, ''entendre'', avec adjonction du préfixe français *re-* qui indique la répétition du procès dénoté par le verbe) ; *cry*, ''pleurer'' *; djo ; writait*, de l'anglais *write*, ''écrire'' *; ngas; louk*, de l'anglais *look*, ''regarder'' *; massa*, mot pidgin, de l'anglais *master*, ''maître''*; chèk*, de l'anglais *shake*, v.tr. ''secouer'' (mais ce verbe est intransitif en camfranglais et signifie *danser*, par métonymie) ; *nang ; choa; mougou ; goais ; falla, deejay ; name ; nga ; tra ; dou ; mo ; nga ; bolèhait ; Mbeng.*

Les mots empruntés à d'autres langues que l'anglais sont orthographiés de la même façon que chez les autres scripteurs. Le verbe pidgin *ya* est bien dispersé dans notre corpus sous cette forme graphique. Si la plupart des lexèmes anglais/pidgin sont écrits selon l'orthographe anglaise, *louk* (pour *look*) et *chèk* (de l'anglais *shake*) constituent des variantes phonologisantes (pidginisantes ou francisantes) : le son [u] du camfranglais est graphié à l'aide du digramme < ou >, tandis que dans le verbe *chèk,* la diphtongue anglaise devient une monophtongue, le son [ʃ] est transcrit selon la graphie du français, et le graphème < e > du mot anglais, qui ne correspond à rien ni dans la prononciation du mot anglais/pidgin ni dans celle du mot camfranglais qui en est issu, est supprimé.

Si la tendance générale est donc de respecter l'orthographe étymologique des emprunts, la diversité des graphies adoptées, en particulier pour les mots anglais, est un indice de l'instabilité phonique du camfranglais et de l'absence de grammatisation de cette variété orale. Lorsqu'elle ne respecte pas l'orthographe étymologique des emprunts à l'anglais, la graphie du camfranglais transcrit la prononciation des mots en pidgin ou respecte les correspondances entre la graphie et la prononciation du français. Les choix graphiques témoignent donc de l'adaptation phonologique des lexèmes étrangers.

---

[52] Notons la chute du [h] initial, courante dans les verbes du pidgin-english, et la prononciation vocalique du *-r* final, héritage probable de la prononciation britannique (en Amérique, le *-r* final est prononcé comme une consonne).

4.2. Ecarts graphiques

On distingue, parmi les écarts graphiques par rapport à l'orthographe standard, deux types de phénomènes : les phénomènes strictement graphiques, qui sont dus à la volonté de gagner du temps en écrivant sur un clavier, et les phénomènes phonético-graphiques, qui reflètent la prononciation réelle des mots dans l'usage oral spontané.

Parmi les phénomènes strictement limités à la graphie, on relève tout d'abord l'usage fréquent des syllabogrammes : < c > pour *c'est* ou < g > pour *je* ou *j'ai*, < t > pour *te*, < v > pour *veux* ou *veut*. Cet usage n'est bien sûr pas systématique et un même scripteur peut par exemple utiliser les formes *c* et *c'est* en parallèle. Les scripteurs ont aussi souvent recours à des fusions graphiques qui permettent de supprimer l'espace entre les mots d'un même syntagme et de gagner de la place et du temps : *kanje* pour *quand je*, *labas* pour *là-bas*. On relève aussi de très nombreux cas de syncope et d'apocope graphiques, qui concernent principalement, pour les cas les plus récurrents, des noms et des adverbes courants, et plus rarement des verbes et des prépositions : *avt* pour *avant*, *qd* pour *quand*, *av* ou *ac* pour *avec*, *mm* pour *même*, *st* pour *sont*, *dde* pour *demande*, *pb* pour *problème*, *pq* pour *parce que* ou *pourquoi ; didon* pour *didonc*, *dde* pour *demande*, *ss* pour *suis* (du verbe *être*), *pdt* pour *pendant*, *ve* pour *veux* ou *veut*, *pe* pour *peux* ou *peut*, *dja* pour *déjà*, *coe* pour *comme*, *vrt* pour *vraiment*, *tt* pour *tout*, *cad* pour *c'est-à-dire*, *stp* pour *s'il te plaît*, *slt* pour *seulement*, *plz* pour *please* (où le *-z-* transcrit la prononciation du *s* dans le mot anglais). Le digramme *qu-* est souvent réduit au graphème simple < q > : *q'on*, *jusq'à*, *fantastiq*, ou au graphème < k > dans les adjectifs et les pronoms interrogatifs ou indéfinis : *kan, kelkun, koi* ou *kwa, ki, ke, kon, keske, pkoi.* Ce phénomène se conjugue généralement à une syncope graphique pour les mots complexes : *qu'est-ce que* s'écrit ainsi *keske, quelqu'un* s'écrit *kelkun*. Les abréviations consistent aussi à supprimer des graphèmes à la fin des mots, en particulier les lettres muettes (consonnes et *e* muet) : *final* pour *finale*, *je te jur* pour *je te jure*, *je sui* pour *je suis*, *tro* pour *trop.* On relève enfin la réduction du trigramme *-eau* et du digramme *-au* en *-o* : *chapo* pour *chapeau*, *nouvo* pour *nouveau*, *bo* pour *beau*, *cho* pour *chaud*, *piole* pour *piaule*.

Les fusions, syncopes graphiques et autres formes d'abréviations permettent donc de répondre au besoin de brièveté et d'expressivité. Ces procédés sont identiques à ceux que l'on trouve par exemple dans la prise de notes ou dans les SMS des Français. Ils permettent dans certains cas de supprimer les graphèmes de l'écrit standard qui apparaissent, dans le contexte de l'écrit médiatisé, comme des marques redondantes : c'est le cas des lettres muettes, mais aussi des terminaisons verbales complexes *-eux* et *-eut* dans *peux, peut, veux* ou *veut*, qui peuvent être simplifiées en un graphème unique à fonction phonologisante < e >. A ces variantes graphiques s'ajoute la notation aléatoire des signes diacritiques : ainsi, le *là* démonstratif postposé à un substantif est très souvent écrit sans accent.

Parmi les phénomènes phonético-graphiques, on relève des fusions graphiques qui témoignent de « la ‘‘fragilité’’ relative de certains segments dans la chaîne verbale » (Pierozak 2003 : 134) : *chui* pour *je suis*, qui témoigne de la chute du *e* à l'oral et de l'assimilation réciproque des consonnes ; *y a* (ou *ya*), qui témoigne de la chute du *-l* final du pronom et de la prononciation [i] pour *il* (bien attestée en français parlé, en particulier devant consonne) qui en résulte ; *wiken* pour *week-end*, qui indique la chute de la consonne finale en français parlé. Les graphies *conssa* pour *comme ça*, *seument* pour *seulement*, *mainan(t)* pour *maintenant*, indiquent la chute du *e* interne à l'oral et l'assimilation réciproque des consonnes ou la chute de l'une d'entre elles (le *-l* de *seulement* et le *-t* sonore de *maintenant*). On relève aussi l'emploi très fréquent des graphies *esse* ou *esseu*, pour *est-ce que*, ou encore *nessa* pour *n'est-ce pas. Nessa* est d'ailleurs répertorié comme lexie dans le « dictionnaire du parler camerounais » sur *Le blog du Prési*, ce qui indiquerait que cette graphie est la transcription d'un usage oral courant au Cameroun.

Enfin, de nombreux lexèmes subissent des étoffements graphiques, qui relèvent cette fois d'un fonctionnement énonciatif. Il s'agit de la réduplication d'une voyelle, d'une syllabe ou d'une consonne à la fin ou à l'intérieur d'un mot, qui constitue un procédé expressif de mise en relief et un marqueur d'intensité. Ces allongements, en particulier les allongements vocaliques, qui concernent surtout les substantifs, les interjections, et les adverbes *mal* et *jusqu'à* qui expriment un très haut degré d'intensité, constituent la trace graphique d'un durème, c'est-à-dire d'une durée vocalique à valeur distinctive, empruntée aux langues africaines en contact avec le français au Cameroun. Ce sont les marques de l'irruption au niveau graphique du suprasegmental, de l'oralité dans l'écrit. En particulier, lorsqu'il s'agit de l'adverbe *jusqu'à* ou *mal*, l'allongement de la voyelle finale sert à souligner la valeur d'intensité forte de ce mot, et correspond aussi à la transcription de l'accentuation habituelle du lexème à l'oral, l'adverbe étant souvent prononcé avec l'accentuation et l'allongement du *a* (IFA 1988 : 249) :

« Tu parles bien **juskaaaaaaaaaaaa** [vraiment], ma femme est deja en danger »
(Par Binam, le 20 avril 2011, 2:11, sujet ‘‘ Pardon on veut un tube cet été !!!’’, sur ww.bonaberi.com.)
(Tu parles vraiment bien, ma femme est déjà en danger.)

« **Wouoooo** cabernet d'anjou joueu **mooohooo**, la mignoncité [53], l'amour des gens qui m'aiment **ooooh** !!! élan avec élène **oohooo**, la mignoncité ! Moi j'aimais le tour d'honneur **jusqu'àààààà**. […] Moi j'aimais le tour d'honneur **maaaaaal**. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 20 novembre 2011, 7:47, sujet ‘‘ Wèèèè Quand l'amour existait encore hé !’’, sur www.bonaberi.com.)

[53] Nom dérivé de l'adjectif *mignon*.

(Wouoooo cabernet d'anjou mooohooo, la beauté, l'amour des gens qui m'aiment ooooh !!! Elan avec Hélène oohooo, la beauté ! Moi j'adooooorais le tour d'honneur. […] Moi j'aimais trooooop le tour d'honneur. »

« Mais que m'arrive t il depuis avt hier!!!! 21h et je dors déjà! Et a 2h je suis debout!! **Minnnnce**! Sans oublier ce cauchemard que g fait cette nuit!! Hum ! » (Par Queen B, le 16 mai 2008, 4:09, sujet '' Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Mais que m'arrive t-il depuis avant-hier !!!! 21h et je dors déjà ! Et à 2 h je suis debout !! Minnnnce ! Sans oublier ce cauchemard que j'ai fait cette nuit !! Hum !)

« **Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaath**!!! Je vais me venger!!! Là là là c deux semaines de jachère [célibat] subie qui vont sortir!!! D'ailleurs ou st mm mes smileys? »
(Par Queen B, le 13 mai 2008, 12:14, sujet '' Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaath !!! Je vais me venger!!! Là là là ce sont deux semaines de célibat subi qui vont sortir !!! D'ailleurs où sont même mes smileys ?)

« Qui m'a envoyé? **yaaahhhh heyyyy**…je suis go faire koi la-bas? » (Par Yagga, le 13 mai 2008, 5:13, sujet '' Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Qui m'a envoyé ? Yaaahhhh heyyyy… Je suis parti faire quoi là-bas !)

« **weeehhh** mafo esse tu kno [sais] ke tu m'a manque enfin kanje lis tes lamentations
je sens que ta vie a donne. Je souhaite seument ke sa continue **ooohhh »** (Par TheNeo, le 14 mai 2008, 10 :37, sujet '' Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(weeehhh mafo [54], est-ce que tu sais que tu m'as manqué ? Enfin quand je lis tes lamentations, je sens que ta vie a donné (?). Je souhaite seulement que ça continue ooohhh !)

Les variations graphiques témoignent donc d'une tentative d'adaptation de l'orthographe du français standard à des fins discursives et expressives et/ou par souci d'économie, grâce à l'adoption d'une graphie phonologisante et de formes abrégées conventionnelles qui rappellent la prise de notes ou le style « texto ». Les phénomènes phonético-graphiques, en particulier, témoignent du souci de transcrire des caractéristiques propres au discours oral dans l'écrit. Le discours en camfranglais écrit fonctionne donc, dans une certaine mesure, comme une production orale : c'est le contexte qui règle l'interaction et qui permet de faciliter le processus d'interprétation. En effet, le syllabogramme *v*, par exemple, isolé de tout contexte, est difficilement interprétable car il ouvre un champ trop large de significations possibles, et seul le cotexte immédiat permet de sélectionner une signification ; par ailleurs, la simplification graphique a parfois pour résultat la

[54] Interjection.

création de signifiants ambigus, comme *pe* ou *pq*, dont le sens ne peut être sélectionné qu'en contexte. Mais l'usage d'une graphie non standard est fonction des choix discursifs du scripteur et de ses buts dans l'interaction : ainsi, certains scripteurs ont plus souvent recours que d'autres à des formes graphiques non standard, et un même scripteur peut utiliser ces graphies non standard de façon aléatoire au cours d'une même conversation, ou encore varier la fréquence d'emploi de ces variantes graphiques en fonction du contexte, et des destinataires. En effet, on remarque qu'en général, les formes graphiques traditionnelles restent plus fréquentes que les formes non traditionnelles. Ce constat est à corréler avec la nature du canal de communication : alors que pour le tchat, médium de communication synchrone où l'écriture est « sous stress », la contrainte temporelle et spatiale est très forte, elle l'est beaucoup moins pour le forum ou pour le blog, médiums de communication asynchrones. « Dans l'IRC [55], la rapidité de communication apparaît primordiale parce que la communication se déroule en temps réel et que, de plus, plusieurs internautes peuvent envoyer des messages en même temps. Nous pouvons supposer qu'en employant des formes abrégées et des syllabogrammes, l''internaute gagne du temps et facilite une communication rapide sans que le message soit incompréhensible. La communication dans les forums n'est pas, pour reprendre la terminologie de Pierozak, en « situation synchrone ». De fait, il se peut qu'un destinateur prenne le temps de composer son message, évitant les formes (intentionnellement) non traditionnelles » (Compernolle 2007 : 67). C'est aussi le cas dans notre corpus, pour le forum comme pour le blog.

Les variations graphiques apparaissent donc comme une ressource sociostylistique disponible dans le discours en camfranglais comme en français dans l'écrit ordinaire, en relation avec le public visé et le contexte de communication informel. L'emploi de variantes non traditionnelles peut ainsi varier considérablement d'un scripteur à l'autre : ainsi, sur *bonabéri.com*, alors qu'Elan d'Anjou de PimPim, qui est pourtant l'un des scripteurs qui affiche la plus grande compétence linguistique en camfranglais, utilise les formes graphiques non traditionnelles dans des proportions moindres, d'autres comme Magne y recourent fréquemment et ont une graphie plus éloignée de la graphie standard que la plupart des scripteurs. On peut aussi remarquer l'utilisation aléatoire des formes non traditionnelles au cours d'une même conversation chez un même scripteur. Ainsi, dans cette intervention d'un internaute : « Pignon explique pour les nouveaux. C est koi le tube de l ete, en quoi consistait il l annee derniere » (Par PrettyWoman, le 18 avril 2011, 11:18, sujet ''Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com), le lexème *quoi* est orthographié tantôt de façon non conventionnelle, tantôt selon l'orthographe standard.

Cette divergence au sein des pratiques témoigne de conceptions opposées de la pratique écrite du camfranglais : pour certains scripteurs, la graphie du

[55] Internet Relay Chat.

camfranglais est en continuité avec l'orthographe du français standard écrit ; pour d'autres, il y aurait continuité avec un français écrit moins normé, qui épouserait une graphie instable. Ce commentaire puriste d'un internaute sur *Le blog du Prési !*, qui répond à l'intervention d'un autre internaute pour critiquer l'emploi du « style sms » dans son discours écrit en camfranglais, est révélatrice de cette divergence des représentations quant aux usages graphiques à adopter [56] :

> « oui mais mbom [gars], faut pas faire les mélanges. Si tu begin [commences] a put [mettre] le style sms là dedans, c'est que tu es en train de go [aller] en brousse. Au moins pour ce qui est des termes purement français qu'on emploie, il faut write [écrire] ça correctement. » (Par hotus, le 22 février 2008, 10:44, sur *etounou.free.fr*.)
>
> (Oui mais gars, il ne faut pas faire de mélange. Si tu commences à mettre le style sms là-dedans, c'est que tu es en train d'aller en brousse. Au moins pour les termes purement français qu'on emploie, il faut écrire ça correctement.)

Le « style sms » est ici stigmatisé et présenté comme un style inapproprié en ce qu'il déforme l'orthographe des lexèmes du français. Le scripteur indique par cette remarque que le discours écrit en camfranglais doit présenter un certain degré de correction linguistique.

Si la graphie non standard, au-delà de sa fonction économique, pourrait donc être vue comme le marqueur d'une pratique endogroupale en situation informelle, qui permet une certaine liberté en fonction des besoins communicatifs et des choix discursifs des scripteurs, l'instabilité et la fluidité des pratiques nous suggère l'idée d'un continuum des pratiques graphiques du camfranglais, au sein duquel le scripteur varie d'un pôle à l'autre en fonction du contexte, de ses objectifs au sein de l'interaction, mais aussi en fonction de l'image qu'il veut donner de lui-même et de sa compétence linguistique en français et en camfranglais.

5. Morphosyntaxe

La rupture formelle avec le français ordinaire qui se manifeste dans le discours en camfranglais au niveau de la morphologie lexicale se retrouve aussi au niveau morphosyntaxique dans sa variété orale telle qu'elle a été décrite jusqu'à présent (Simo-Souop 2009 et 2011a et b, Ntsobé *et alii* 2008). L'étude morphosyntaxique nous permettra donc d'une part de cerner les processus d'hybridation

[56] Voici l'intervention qui a suscité cette réponse : « les gar, les go, all le moto [tous ceux] ki ne ya [comprennent] pa mo [bien] le camfranglais C sa part de pébé [problème] laba. Nou coi? [qu'est-ce que ça peut nous faire ?] Tu speak ta choz ça grate le dos de kelk1 ? tu reach arrives] a mbeng [France] mem le french ou le english ke tua boch [étudié] o skoul [école] les gar la put [mettent] encor l'argo sur ça. Juska tuè obligé de boch mem les bétiz!! nou som ché nou, on speak [parle] ce kon veu. Tous dans le "motion" ». On remarque la grande fréquence d'abréviations et de graphies non standard.

morphosyntaxique à l'oeuvre dans le camfranglais écrit, et d'autre part, de rendre compte des modes d'appropriation au sein de la langue réceptrice des mots empruntés.

La tendance générale est à la régularisation de la flexion des verbes empruntés à d'autres langues, ce qui aboutit à une transparence formelle des morphèmes permettant de satisfaire les besoins communicatifs immédiats des interlocuteurs au moindre coût, selon le principe d'économie.

5.1. Flexion nominale

La régularisation de la flexion nominale se manifeste par le caractère aléatoire de la marque du pluriel, d'une part, et par l'absence de morphème de genre adjoint au nom, d'autre part, pour les emprunts. Considérons les exemples suivants :

« Wèèèèèè mon frère, les slow de l'époque étaient tellement **mo**[57] que parfois quand on mettait ca à la bringue, même si la **nga** était laide comment hein, mon ami tu pouvais tomber amoureux d'elle le temps de la chanson mon frère. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 20 novembre 2011, 7:47, sujet '' Wèèèè Quand l'amour existait encore hé !'', sur www.bonaberi.com.)
(Wèèèèèè mon frère, les slow de l'époque étaient tellement bons que parfois quand on mettait ça pendant la fête, même si la nana était laide comment hein, mon ami tu pouvais tomber amoureux d'elle le temps de la chanson mon frère.)

« Mon ami les **ngas** [filles] au pays sont sauvagement belles, elles sont même plus **mo** [belles] que les **dakis** [(filles) noires] de mbeng. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 2 juillet 2011, 8:03, sujet ''Wouooo Ga fou OOOOh !!!'', sur www.bonaberi.com.)
(Mon ami les nanas au pays sont sauvagement belles, elles sont même plus belles que les filles noires de France.)

« JE ne sais pas si c'est moi qui la maintient éveillé ou pas…Ce sont mes neveux et mon petit frère. Prépares les **munas** [enfants] de ton entourage pour eux stp. » (Par Nji, le 16 mai 2008, 8 :59, sujet '' Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Je ne sais pas si c'est moi qui la maintient éveillée ou pas…Ce sont mes neveux et mon petit frère. Prépare les enfants de ton entourage pour eux s'il te plaît.)

« Je know [connais] kelkes **cops camers** [amis camerounais] ici avec ki je speak [parle] le camfram [camfranglais], et ca tcha, mal! Popo[58], c'est une langue **nianga** [qui a du style]… » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 23:12, sur www.grioo.com.)
(Je connais quelques amis camerounais ici avec qui je parle le camfranglais, et c'est génial ! C'est vraiment une langue qui a du style !…)

---

[57] Les caractères gras dans cette citation et les suivantes sont de nous.
[58] Interjection.

« les affaire de nom là ou autre des **mekat** [Blancs] là ce n'est pas pour nous (**djo camer**) » (Par Tatchape, le 31 octobre 2011, 6:46, sujet ''Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Les affaires de noms ou autres des Blancs-là, ce n'est pas pour nous (gars camerounais).)

« vous laissez les chauds gars **camers** pour aller les aimer les biaffras [Blancs] hein? » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 19 mai 2008, 9:56, sujet '' Le sujet où on parle à soi même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Vous laissez les gars camerounais pour aller les aimer les Blancs hein ?)

« En ce qui concerne les gars qui cherchent les **ngas** avec la bougna [voiture], pourquoi tu wanda [es étonné] ? » (Par sassy, le 12 mai 2011, 12:08, sujet '' Les ngas qui ont la bougna…'', sur www.bonaberi.com.)
(En ce qui concerne les gars qui cherchent des nanas qui ont une voiture, pourquoi ça t'étonnes ?)

« J'ai remarqué que ici en mbeng, les **ngas daki** [filles noires] ne kno [connaissent] et ne tchop [mangent] que le poulet, du coup si tu veux lui faire plaisir, elle s'attend à ce que tu l'invites au **wés** [endroits] comme mac do, KFC. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, 2 :40, sujet '' Faut-il traiter la nga daki comme la nga camer ?'', sur www.bonaberi.com.)
(J'ai remarqué qu'ici en France, les filles noires ne connaissent et mangent que le poulet, du coup si tu veux lui faire plaisir, elle s'attend à ce que tu l'invites aux endroits comme Macdo, KFC.)

« si la boite ds laquelle je work n'a pas de resto, je mange dehors en variant avec des **way** [repas] comme le kebab, etc… » (Par petitbandit, le 11 juillet 2011, 8 :29, sujet '' Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Si la boîte dans laquelle je travaille n'a pas de restaurant, je mange dehors en variant avec des repas comme le kebab, etc…)

« Donc vraiment voilà autant de **wés** [choses] qui font que gars, on nous accuse à tort de dévaloriser les **dakis** [noires] au profit des **whatt** [blanches]. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, 2:40, sujet '' Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Donc vraiment voilà autant de choses qui font que gars, on nous accuse à tort de dévaloriser les noires au profit des blanches.)

« Ces gars là disent que quand la **nga** est **bèlè** [enceinte], elle sera moins tentée de chou le feu au gars (du genre faire sa bordelle [prostituée]), puisque avec ses enfants, très peu de **djos** vont être prêts à la tcha [prendre]. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 1er décembre 2009, 12 :18, sujet ''Komot avec une nga qui a un mouna'', sur www.bonaberi.com.)
(Ces gars-là disent que quand la fille est enceinte, elle sera moins tentée de montrer le feu au gars (du genre faire sa prostituée), puisqu'avec ses enfants, très peu de gars vont être prêts à la prendre.)

« Bon comme la course à 2015 a begin comme la course à l'espace, j'espère que

vous pensez aussi aux **name** [noms] que vous allez porter dans vos mariages. Donc j'aimerais un peu vous demander les **djos** et les **ngas** comment vous allez vous call [appeler] » (Par Mbindaman, le 31 octobre 2011, 1 :00, sujet ‘‘ Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?’’, sur www.bonaberi.com.)
(Bon comme la course à 2015 a commençé comme la course à l'espace, j'espère que vous pensez aussi aux noms que vous allez porter lors de vos mariages. Donc j'aimerais un peu vous demander les garçons et les filles comment vous allez vous appeler.)

« Je ask [demande] ca parce que hier j'étais en train de spik [parler] avec un **djo** qui me téllait [disait] qu'il a remarqué que nous les **djos camer** on ne valorise pas assez nos **réssés** [soeurs] comme on valorise les **whatt** avec lesquels on komot. Il trouve que quand on est avec la **whatt** on se surpasse, mais quand on est avec la **daki** on fait le service minimum. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, 2:40, sujet ‘‘ Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?’’, sur www.bonaberi.com.)
(Je demande ça parce qu'hier j'étais en train de parler avec un gars qui me disait qu'il a remarqué que nous les gars camerounais on ne valorise pas assez nos soeurs comme on valorise les blanches avec lesquels onsort. Il trouve que quand on est avec la blanche on se surpasse, mais quand on est avec la noire on fait le service minimum.)

« Il y'avait certains **mougou** [types] du kwatt [quartier] que quand on devait passer au tour d'honneur eux ils fuyaient. » (Par Elan d'Anjou De PimPim, le 20 novembre 2011, 7:47, sujet ‘‘Wèèèè Quand l'amour existait encore hé !’’, sur www.bonaberi.com)
(Il y avait certains types du quartier qui fuyaient quand on devait passer au tour d'honneur.)

Dans ces exemples, comme dans l'ensemble du corpus, on remarque que dans la grande majorité des cas, les substantifs au pluriel portent la marque *-s* caractéristique de la plupart des substantifs français lorsqu'ils sont au pluriel, et sont donc adaptés morphologiquement au système du français (« les ngas », « les dakis », « les munas », « les cops », « les djos », « les réssés », « les mounas », « les wés », « les ngas camers »), même si cette marque n'est pas systématiquement écrite (« certains mougou », « les nga », « les whatt », « les mekat », « les name », « les way ») ; dans ce dernier cas, le pluriel des substantifs empruntés est simplement exprimé par le morphème de pluriel inscrit dans le déterminant français : il y a donc suppression des redondances grammaticales. Il en est de même pour l'adjectif : souvent, dans un syntagme nominal, lorsque le déterminant et le nom portent déjà la marque du pluriel, l'adjectif épithète ne possède aucun morphème de pluriel (« les ngas daki », « les ngas camer »). La non redondance de la marque du pluriel s'observe aussi parfois lorsque l'adjectif est en position d'attribut du sujet (« les slow de l'époque étaient tellement **mo** » ; « Mon ami les **ngas** au pays sont sauvagement belles, elles sont même plus **mo** que les **dakis** de mbeng. »). En cela, le discours en camfranglais écrit se distingue du discours en camfranglais oral analysé par Simo-Souop (2011a : 124) qui remarquait dans son corpus de camfranglais oral que les substantifs ne portaient aucune marque morphophonologique du pluriel, et concluait que : « le problème des accords ne se

pose véritablement pas pour le camfranglais du moment où c'est une variété orale » (Simo-Souop 2011a : 124). Le camfranglais écrit forme donc le pluriel des substantifs et des adjectifs empruntés en imitant la formation régulière du pluriel des substantifs et des adjectifs en français, c'est-à-dire par simple adjonction du morphème *-s* à la base nominale du singulier. Ainsi, les lexèmes empruntés à l'anglais et qui ont un pluriel irrégulier comme *man* font leur pluriel comme les autres substantifs, en *mans* (ou *man*, sans marque du pluriel) : la forme *men* n'est pas importée en camfranglais, ni la marque du pluriel *dem* en pidgin, si l'on considère que le lexème est emprunté au pidgin.

Le discours en camfranglais à l'écrit diffère donc du discours oral dans le marquage du pluriel des substantifs, de même que le français écrit diffère du français oral de ce point de vue : en règle générale, si l'on excepte les formes de pluriel en [o], les marques du pluriel (*-s*, *-x*) relèvent en français de la morphologie de l'écrit et non de l'oral ; il s'agit de marques graphiques qui n'ont aucune réalité phonologique, sauf dans le cas de la liaison entre le déterminant au pluriel et un substantif à initiale vocalique. Etant donné que l'on est en présence d'un corpus écrit non normatif, qui intègre de nombreux traits caractéristiques de l'oralité, on aurait pu s'attendre à ce que la marque du pluriel pour les substantifs soit beaucoup moins fréquente, comme l'a relevé Isabelle Pierozak pour le français tchaté (Pierozak 2003), alors que la tendance générale est au marquage du pluriel, même si ce n'est pas systématique. Ce phénomène s'explique sans doute par la nature du canal, le forum ou le blog, où la pression liée aux contraintes temporelle et spatiale est beaucoup moins forte que dans le tchat, ce qui tend à rapprocher cet écrit, par certains aspects, de l'écrit normé; toutefois, l'absence de pression normative laisse une marge de liberté au scripteur, qui peut choisir de marquer ou non le pluriel d'un substantif sans faire pour autant une « faute » d'orthographe dans le cas où il ne l'écrit pas. Cette marge de liberté explique le marquage aléatoire du pluriel chez un même scripteur au sein d'un même paragraphe, comme dans cet exemple :

> « Je sais que les **ngas** camer n'ont pas besoin de compliment et qu'on vienne encore dire comment elles sont. Je vais même aller à contre-courant de certains **djos** du forum qui passent leur temps à dénigrer les **nga darki** et surtout les **ngas camer. »** (Par Nji, le 6 juin 2011, 6:05, sujet ''Ngas camer, je vous ya mo, vous yayez non ?'', sur www.bonaberi.com.)
> (Je sais que les Camerounaises n'ont pas besoin de compliment ni qu'on vienne encore dire comment elles sont. Je vais même aller à contre-courant de certains types du forum qui passent leur temps à dénigrer les noires et surtout les Camerounaises.)

En ce qui concerne la distinction du genre masculin ou féminin pour les substantifs, elle correspond dans l'ensemble à la distribution en vigueur en français courant (Simo-Souop 2011a : 124, Féral 2010a : 60-61). Qu'il s'agisse de termes empruntés à l'anglais, au pidgin ou aux autres langues camerounaises, qui, pour la plupart, ne connaissent pas la notion de genre, le genre est marqué par l'article et par l'accord avec l'adjectif lorsqu'il y en a un et qu'il s'agit d'un adjectif français. Pour

les référents humains, la répartition du genre correspond à une distinction sexuée (Simo-Souop 2011a : 124, Féral 2010b : 17): ainsi, *nga* et *choa*, qui signifient ''fille, petite amie'', sont féminins (« la choa me ya mo »), tout comme leur synonyme *mbindi*, tandis que *djo* et *pater* sont masculins (« Et la mbindi yayait que le djo est un popo dur, parce qu'il ne fia pas le pater, surtout quand c'etait le genre baron de araruna »). Dans les cas où le mot désigne un référent non animé, le genre est en général le même que celui du lexème français correspondant (*bougna*, n.f., ''voiture''; *nyama*, n.f., ''nourriture'', syn. : *tchop ; jong*, n.f., ''boisson''), avec toutefois une exception notable : le mot *school* (var. graphique : *skul*), ''école'', qui est toujours au masculin dans notre corpus (« Esse vous goez au boulot ou au school avec la nuruture? »).

Les adjectifs, en revanche, lorsqu'ils sont empruntés à d'autres langues, ne s'accordent jamais en genre avec le substantif qu'ils qualifient. C'est le cas des adjectifs *mo*, ''bon, beau'', et *bindi* (var. graphiques : *mbindi, bidi*), ''petit, jeune'' et *nyanga* (var. graphique : *nianga*), ''élégant, beau, classe, qui a du style'', qui restent invariables quel que soit le genre du substantif qu'ils déterminent :

« les gars je think [réfléchis] et il ya une idée qui comot [vient] dans ma **bindi** [petite] tête. » (Par mannolap, le 21 octobre 2004, 15 :35, sur www.grioo.com.)
(Les gars, je réfléchis et il ya une idée qui me vient dans ma petite tête.)

« Comme tu y vas! "carrefour de l'histoire"?! Easy [doucement] bro [frère], c'est seulement un **bindi** [petit] blog sans prétention… » (Par Kans, le samedi 19 décembre 2009, 04 :23, réponse à Bifaga, sur *etounou.free.fr.)*
(Comme tu y vas ! "Carrefour de l'histoire" ?! Doucement mon frère, c'est seulement un petit blog sans prétention…)

« pour moi ce petit elan est trop **mbindi** dans sa **mbindi** tete et sa **mbindi** reflexion. » (Par girokonto, le 22 novembre 2009, 10 :53, sujet ''Porter le boubou en Mbeng'', sur www.bonaberi.com.)
(Pour moi ce petit Elan est trop petit dans sa petite tête et sa petite réflexion.)

« Mon gars ton topo [sujet] est trop **mo**. j'ai trop lap [ri] ce matin au boulot. » (Par bella, le 30 juin 2009, 07 :48, sur *etounou.free.fr*.)
(Mon gars, ton sujet est trop cool. J'ai trop ri ce matin au boulot.)

« popo, c'est une **mo** initiative ke vous engagez la: Ce ki est **mo**,c'est par exemple kand on djoum [monte] dans le metro ou le bus et k'on veut falla [trouver] une go [fille] ou cosh [vanner] un white [Blanc] ki ndem [sort], comme on est bam's [bamiléké], beti ou doul [douala], on ne peut pas tok [parler] nos patois, on ndjoum djoum [parle] donc le francanglais. » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 22 :23, sur www.grioo.com.)
(Ca alors, c'est une super initiative que vous engagez là : ce qui est bien, c'est par exemple quand on monte dans le métro ou le bus et qu'on veut choper une fille ou vanner un Blanc qui sort, comme on est bamiléké, béti ou douala, on ne peut pas parler nos patois, on parle donc le francanglais.)

« Mon ami les ngas [filles] au pays sont sauvagement belles, elles sont même plus **mo** que les dakis [noires] de mbeng [France]. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 02 juillet 2011, 8:03, sujet ''Wouooo Ga fou OOOOh!!!'', sur www.bonaberi.com.)
(Mon ami les filles au pays sont sauvagement belles, elles sont même plus belles que les noires de France.)

« Je know kelkes cops camers ici avec ki je speak le camfram, et ca tcha, mal! popo, c'est une langue **nianga**… » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 22 :23, sur www.grioo.com.)
(Je connais quelques amis camerounais ici avec avec qui je parle le camfranglais, et c'est génial ! C'est une langue qui a du style…)

« notre tchat la est telman **nyanga** que meme les whites en gardent des souvenirs quand ils kittent notre ko [quartier]. » (Par kamer, le 20 octobre 2004, 20 :34, sur www.grioo.com.)
(Notre parler-là est tellement stylé que même les Blancs en gardent des souvenirs quand ils quittent notre quartier.)

Ainsi, la marque de genre est portée par l'article qui détermine le substantif, ou par un pronom personnel sujet. Parfois, il n'est pas du tout marqué, comme dans la dernière phrase ci-dessus : ici, on déduit du contexte que le lexème *tchat* a pour référent le camfranglais, mais le genre du substantif, qui est un hyperonyme et peut signifier ''langue'', ''parler'', ''façon de parler'', n'est pas stabilisé. L'opposition masculin/féminin pour le modèle de base de l'accord de l'adjectif en français, qui repose sur l'alternance entre base + suffixe zéro et et base + *-e* (exemple : *noir/noire)*, n'existe donc pas en camfranglais pour les lexèmes étrangers. La neutralisation du genre des adjectifs étrangers permet une économie des marques grammaticales, et correspond à une tendance du français oral, où les deux tiers des adjectifs ne marquent pas l'opposition des genres, tandis que plus de la moitié la marquent à l'écrit (Riegel *et alii* 1994 : 359).

Le camfranglais respecte donc en général le principe de l'actualisation du substantif du français ordinaire pour les termes empruntés. Quant à l'adjectif, il ne connaît que l'accord en nombre, qui est lui-même aléatoire : en effet, si le pluriel des substantifs est souvent marqué, les adjectifs portent rarement la marque du pluriel. La tendance est à l'économie des marques grammaticales, et en cela le discours en camfranglais écrit adopte une caractéristique propre au français parlé, à l'instar du français tchaté: ''En français tchaté, il y a, de manière générale et comparé au FS [59], moins de marques, en raison des variations orthographiques, qui témoigne de l'inutilité de la redondance habituelle de l'écrit standard, et de l'utilité a contrario du contexte […]. Cette prise en compte essentielle du contexte rappelle ce qui se passe pour le français parlé à l'égard également de l'écrit standard. » (Pierozak 2005 : 112).

[59] Abréviation de l'auteur pour « français standard ».

Cette tendance à l'invariabilité des substantifs et des adjectifs étrangers en camfranglais s'observe également, dans une certaine mesure, pour les verbes.

5.2. Flexion verbale

Le paradigme verbal en camfranglais pour les emprunts se caractérise par la régularisation de la flexion. Ainsi, au présent, le camfranglais emploie la même forme pour les personnes 1, 2, 3 et 6 : il s'agit de la base verbale simple, sans désinence de personne.

« Moi je **wanda** [60] [demande avec étonnement] que mon frère tu veux seulement que j'aille à "mains"? » (Par afromixte, le 12 mai 2011, 12:05, sujet ''Les ngas qui ont la bougna'', sur www.bonaberi.com.)
(Moi je demande avec étonnement : « Mon frère, tu veux que j'aille à "mains" ?)

« En ce qui concerne les gars qui cherchent les ngas avec la bougna [voiture], pourquoi tu **wanda** [es étonné]? » (Par sassy, le le 12 mai 2011, 03:55, sujet ''Les ngas qui ont la bougna'', sur www.bonaberi.com.)
(En ce qui concerne les gars qui cherchent les filles qui ont une voiture, pourquoi ça t'étonne?)

« ESSE c'est eux qui te **buy** [achètent] l'essence » (Par afromixte, le 13 mai 2011, 5 :02, sujet ''Les ngas qui ont la bougna'', sur www.bonaberi.com.)
(Est-ce que c'est eux qui t'achètent l'essence ?)

« J'ai remarqué que ici en mbeng, les ngas daki ne **kno** [connaissent] et ne **tchop** [mangent] que le poulet » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, 2:40, sujet '' Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(J'ai remarqué qu'ici enFrance, les noires ne connaissent et ne mangent que le poulet.)

« Ensuite la nga me **tell** [dit] que dans leur famille, il y a que les filles, donc si elle se marie avec le djo [garçon], elle va garder le name [nom] de son pater [père] pour que ca ne **boley** [finisse] pas » (Par Mbindaman, le 31 octobre 2011, 1:00, sujet ''Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Ensuite la fille me dit que dans leur famille, il n'y a que des filles, donc si elle se marie avec le gars, elle va garder le nom de son père pour que ça ne se termine pas.)

« Réssé [sœur], c'est les ngas comme vous comme ca là qu'on **falla** [cherche] pour nos réfrés [frères] » (Par afromixte, le 12 mai 2011, 7:21, sujet ''Les ngas qui ont la bougna'', sur www.bonaberi.com.)
(Ma sœur, ce sont les filles comme vous là qu'on cherche pour nos frères.)

---

[60] Les caractères gras dans toutes ces citations et les suivantes sont de nous.

« Et vous les ngas (pour celles qui conduisent hein) est-ce que vous avez remarqué que depuis que vous avez la bougna [voiture] les djo vous **look** [regardent] différemment? » (Par afromixte, le 12 mai 2011, 12:05, sujet ''Les ngas qui ont la bougna'', sur www.bonaberi.com.)
(Et vous les filles (pour celles qui conduisent hein), est-ce que vous avez remarqué que depuis que vous avez une voiture les hommes vous regardent différemment ?)

On trouve parfois pour la personne 6 la désinence du pluriel *-ent :*

« Mais je meet [vois] combien c'est mo [bon] de fann [trouver] des djos qui **speakent** [parlent] le camfram [camfranglais] surtout avec la fierté de garder ce tok [parler] a un haut level [niveau]… » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 22:23, sur www.grio.com.)
(Mais je vois combien c'est bon de trouver des garçons qui parlent le camfranglais, et surtout, qui ont la fierté de garder ce parler à un haut niveau…)

Pour former la personne 5 au présent de l'indicatif ou à l'impératif présent, il faut adjoindre à la base verbale la désinence *-ez* ou *-é*, qui en est la transcription phonétisante :

« **Yaé** le wé, j'ai one combi [ami] là, didonc un djo super sympa quoi. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 15 mars 2011, 11:42, sujet ''Il est trop kwatt !!!'', sur www.bonaberi.com.)
(Ecoutez cette histoire : j'ai un ami, dis donc un type super sympa quoi.)

« Et vous même vous **knowé** [savez] que je ne toli [parle] jamais dans le walou [vide], je me suis expliqué. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, sujet ''Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Et vous-même vous savez que je ne parle jamais dans le vide, je me suis expliqué.)

« Au lieu de tell [dire] de from [depuis le début] que vous voulez seulement spik [parler] de kombo [sexe] sans que les mbindji [filles] ne ya [comprennent], vous voulez d'abord do [faire] comme si vous **yayez** [comprenez] mo [bien] le camfranglais la magie seulement. » (Par Kamiche, le 21 octobre 2004, 02:21, sur www.grioo.com.)
(Au lieu de dire dès le début que vous voulez seulement parler de sexe sans que les filles ne vous comprennent, vous voulez d'abord faire comme si vous comprenez bien le camfranglais, j'hallucine !)

Il n'y a pas d'occurrence de la personne 4 au présent de l'indicatif ou à l'impératif pour les verbes camfranglais ; à la place, on a relevé de nombreuses occurrences de la forme disloquée *nous on*, ce qui est conforme à la tendance générale en français parlé au Cameroun et ailleurs (Simo-Souop 2011a : 125) :

« Je ask ca parce que hier j'étais en train de spik [parler] avec un djo qui me téllait [disait] qu'il a remarqué que **nous les djos camer on ne valorise pas assez nos réssés**

[soeurs] comme on valorise les whatt avec lesquels on komot [sort]. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, 2 :40, sujet ''Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Je demande ça parce qu'hier, j'étais en train de parler avec un gars qui me disait qu'il avait remarqué que nous les hommes camerounais, on ne valorise pas autant nos soeurs que les blanches avec lesquelles on sort.)

La conjugaison des verbes empruntés en camfranglais, au présent de l'indicatif, semble donc imiter le modèle de conjugaison des verbes du premier groupe en français parlé. En effet, cette régularisation de la flexion verbale s'observe aussi en français parlé pour les verbes du premier groupe, qui constitue le type de base le plus important en français (neuf verbes sur dix d'après Guiraud 1965) : la forme verbale au présent distingue en français cinq personnes à l'écrit (*-e, -es, -ons, -ez, -ent*) et seulement trois personnes à l'oral ([ʒ], [e] et une désinence zéro pour les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel).

Cette régularisation flexionnelle s'observe aussi au passé composé. En effet, pour conjuguer ce temps, le camfranglais emploie la base verbale du verbe emprunté à la place du participe passé français, avec l'auxiliaire français *être* ou *avoir*. La répartition des auxiliaires est la même qu'en français standard. C'est donc l'auxiliaire seul qui porte les marques de temps et de personne du verbe :

« J'ai moi seulement **wanda** que mon ami c'est même quel raisonnement ? » (Par afromixte, le 12 mai 2011, 12 :05, sujet ''Les ngas qui ont la bougna…'', sur www.bonaberi.com.)
(Moi-même je me suis demandé : « Mon ami, c'est quel raisonnement ça ?)

« J'ai meme deja eu a **bring** [apporter] le couscous sauce gombo a l'hosto. Un jour j'ai **bring** les legumes frits avec le manioc en tubercule. » (Par foxyforever, le 11 juillet 2011, 4 :21, sujet '' Vous goez au school/boulot avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(J'ai même déjà eu à apporter du couscous sauce gombo à l'hôpital. Un jour, j'ai apporté des légumes frits avec du manioc en tubercule.)

« Mais Sassy, tu dis "tes enfants", tu as encore **born** [accouché] quand non? Tu ne lap [rigoles] pas hein » (Par afromixte, le 12 mai 2011, 7 :19, sujet ''Les ngas qui ont la bougna…'', sur www.bonaberi.com.)
(Mais Sassy, tu dis "tes enfants", tu as encore accouché quand dis donc ? Tu ne rigoles pas hein.)

« Pareil en Janvier dernier, je suis **go** [allé] au concert de Sean Paul à Paris avec ma choa » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, sujet ''Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Pareil en janvier dernier, je suis allé au concert de Sean Paul à Paris avec ma petite amie.)

« La nga, tellement c'est un milieu inhabituel pour elle, se met à commander les wés [choses] qu'elle n'a jamais **tchop** [mangées]. Et le wé c'est qu'au final elle n'a même pas

bolè [fini] son assiette, mais j'ai du régler pour deux. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, sujet ''Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(« La nana, tellement c'est un milieu inhabituel pour elle, se met à commander les choses qu'elle n'a jamais mangées. Et le truc c'est qu'au final elle n'a même pas fini son assiette, mais j'ai du régler pour deux.)

En substituant au participe passé français une base verbale invariable, le camfranglais neutralise la variation morphologique complexe du participe passé. L'accord du participe est inexistant là où il se ferait en français : ainsi, dans la phrase « les wés [choses] qu'elle n'a jamais **tchop** [mangées] », la base verbale *tchop* se substitue au participe passé français *mangées*.

La base verbale permet aussi de conjuguer le futur. On a relevé quelques rares occurrences du futur synthétique pour les verbes empruntés, mais la forme de très loin la plus usitée est le futur périphrastique, ce qui correspond à la tendance observée en français du Cameroun et ailleurs à l'utilisation des formes analytiques simples au lieu des formes synthétiques, plus complexes (Manessy 1997 : 56-57). Dans la forme analytique du futur des verbes empruntés en camfranglais, l'infinitif français est remplacé par une base verbale simple, dépourvue de morphème verbal du français. Les emprunts ne sont donc pas intégrés morphologiquement à la langue réceptrice dans ce cas :

« Si tu as une nga daki [copine noire] comme ca qui ne kno [connaît] rien d'autre et ne veut tchop [manger] rien d'autre que la tchop [nourriture] africaine, tu dou [fais] hao [comment] ? Au mieux, tu vas la **bring** [amener] au tourne-dos à Chateaurouge, là où on niang [vend] les tchop [plats] du pays, et les gens sont serrés serrés dans une salle sans climatisation comme s'ils étaient dans l'opep. (L'opep c'est les cars du pays qui surchargent jusqu'à les gens sont serrés serrés comme quoi là). Mais quand tu vas **bring** [amener] ta whatt [blanche] aux champs Elysées, on va **mimba** [penser] que tu ne valorise que la whatt, pourtant si tu bring aussi la daki [noire] aux champs Élysée, elle va surprendre son estomac au 1er verre de cabernet d'anjou. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, sujet ''Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Si tu as une copine noire comme ça qui ne connaît rien d'autre et ne veut manger rien d'autre que la nourriture africaine, tu fais comment ? Au mieux, tu l'amèneras au Tourne-dos à Chateaurouge, là où on vend les plats du pays, et les gens sont serrés serrés dans une salle sans climatisation comme s'ils étaient dans l'opep. (L'opep c'est les cars du pays qui sont tellement surchargés que les gens sont serrés serrés comme quoi là). Mais quand tu amèneras ta blanche aux Champs-Elysées, on pensera que tu ne valorises que la blanche ; pourtant si tu amènes aussi la noire aux Champs-Élysées, elle va surprendre son estomac au premier verre de Cabernet d'Anjou.)

« Va dire à une nga daki que tu l'invites au Musée du Louvre, elle va te **ask** [demander] que aka je go [vais] faire quoi là-bas. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, sujet ''Faut-il traiter la nga daki comme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Va dire à une fille noire que tu l'invites au Musée du Louvre, elle te demandera : « Mais je vais faire quoi là-bas ? »)

On remarque d'ailleurs une certaine instabilité du futur périphrastique en camfranglais, l'auxiliaire *aller* étant tantôt en français, tantôt en camfranglais sous la forme invariable *go*.

La base verbale en camfranglais est donc souvent invariable pour les verbes empruntés, quel que soit le temps du verbe, ce qui lui permet d'être plurifonctionnelle : elle peut être l'équivalent du verbe conjugué au présent de l'indicatif, du participe passé, ou de l'infinitif comme dans le cas du futur périphrastique ou dans une complétive à l'infinitif (ex. : « dans ma fac aussi on demande de ne pas **bring** la tchop de l'extérieur mais ma part quoi dedans [qu'est-ce que ça peut me faire] ?? »). La neutralisation de la variation des bases verbales est un autre indice de sa fonctionnalisation. Elle répond au besoin d'économie des marques grammaticales et au souci de transparence formelle, car elle permet de conserver la visibilité du lexème. Cette simplification de la flexion verbale permet de contourner les contraintes normatives liées à la conjugaison des verbes français. Toutefois, s'il s'agit d'un trait caractéristique du camfranglais, en ce qu'il le distingue au sein du système du français ordinaire du Cameroun en introduisant une rupture formelle avec ce dernier au niveau de la morphologie verbale, on ne saurait y voir une « innovation fonctionnelle » de cette langue (Simo-Souop 2011a : 127), car ce trait se retrouve dans bien d'autres variétés, notamment dans le nouchi de Côte d'Ivoire (Ahua 2008 : 140-142) et dans le parler des jeunes de l'Hexagone[61].

La simplification externe que l'on observe au présent, au passé composé et au futur périphrastique, ne concerne pas l'imparfait en camfranglais. Au contraire, la conjugaison de l'imparfait donne lieu à des emprunts intégrés, qui consistent en l'adjonction à la base verbale empruntée des désinences de l'imparfait des verbes français :

---

[61] Ainsi, Fattier (Bertucci et Delas (dir.) 2004 : 14) remarque que les emprunts de la langue des jeunes au romani, qui ne semblent concerner que des verbes, comme *chourav(e), marav(e), ou bédav(e),* constituent « des cas de simplification de la structure de la langue réceptrice (modification de la morphologie verbale avec suppression de la flexion et introduction d'une nouvelle classe de V) », et que ce type de simplification a été observée à propos d'autres vernaculaires français et à propos des créoles à base française. Cette simplification, en vérité, ne concerne pas seulement les verbes empruntés au romani, mais aussi les formes verlanisées de verbes français. De même, Seguin et Teillard (1996 : 219-220) parlent d'une « simplification » de la morphologie des verbes : « Ainsi certains verbes comme *bédave, marave, oide*… n'ont-ils qu'une seule forme : j'vais t'marave, j'lai marave, j'te marave ». La consultation des exemples donnés dans des définitions de verbes empruntés au romani et de verbes français verlanisés dans Goudaillier (2001) ou Seguin et Teillard (1996) nous permet de constater qu'une même base verbale peut avoir la position syntagmatique d'un verbe conjugué au présent de l'indicatif, d'un participe passé ou d'un infinitif, comme par exemple le verbe *liav* ''prendre, voler'' : « il s'sont faits liav par les *schmits »*, « j'ai liav une *meuf* dans mes escaliers », « On liav' ce qu'on n'a pas » (Goudaillier 2001 : 188), ou le verbe *pécho* ''attraper, voler, draguer (une fille), frapper'' : « Tu sais quoi, ils l'ont pécho, les *keufs*... », « le bahut, la fac, c'est bon que pour se faire des *meufs*. Il y en a plein et tu peux toujours pécho… » (Goudaillier 2001 : 217).

« yaaaaaaaaaaa cocotte, tu ne **knowais** [savais] pas que moi j'ai born [accouché de] 2 mounas [enfants] depuis ? » (Par sassy, le 13 mai 2011, 6 :22, sujet '' Les ngas qui ont la bougna'', sur www.bonaberi.com.)
(yaaaaaaaaaaa cocotte, tu ne savais pas que j'avais accouché de deux enfants depuis?)

« Ce qui m'a vex [vexé] ce n'est pas tant le fait qu'elle n'ait pas bolè [fini] son plat, mais plus le fait qu'elle soit restée sur sa faim parce qu'elle a commandé un wé [plat] qu'elle ne **knowait** [connaissait] pas, juste parce que c'est cher. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 mars 2012, 9 :36, sujet '' Faut-il traiter la nga dakicomme la whatt ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Ce qui m'a vexé, ce n'est pas tant le fait qu'elle n'ait pas fini son plat, mais plus le fait qu'elle soit restée sur sa faim parce qu'elle a commandé un plat qu'elle ne connaissait pas, juste parce que c'était cher.)

« je te dis! le pb c'est que les gens forget [oublient] souvent que avant d'avoir la bougna eux-mêmes **wakaaient** [marchaient] aussi, on dirait que dès q quelqu'un a la bougna il ne peut meme plus go buy [aller acheter] le pain à pieds » (Par afromixte, le 12 mai 2011, 7 :19, sujet ''Les ngas qui ont la bougna…'', sur www.bonaberi.com.)
(Je te dis ! Le problème, c'est que les gens oublient souvent qu'avant d'avoir une voiture, eux-mêmes marchaient aussi ! On dirait que dès que quelqu'un a une voiture il ne peut même plus aller acheter du pain à pieds.)

« Moi j'ai mme bring [apporté] le couscous sauce gombo que j'ai rechauffé au microondes. Il faut aussi dire que la salle où on **tchopait** [cuisinait] souvent sentait la bonne nuruture [nourriture] pendant deux bonnes heures. » (Par Nji, le 11 juillet 2011, 2 :02, sujet ''Vous goez au boulot/scholol avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Moi, j'ai même apporté du couscous sauce gombo que j'ai réchauffé au micro-ondes. Il faut aussi dire que la salle où l'on cuisinait souvent sentait la bonne nourriture pendant deux bonnes heures.)

Ce phénomène d'hybridation se retrouve dans la formation du participe présent et du gérondif, qui consiste en l'adjonction à la base verbale du morphème *-ant* :

« Et généralement les gars disent faire ca pour cimenter leur place, car d'après eux, **en bèlèant** [mettant enceinte] la nga dès son arrivée, on réduit considérablement le risque de se la faire piquer par un autre. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 1er décembre 2009, 12 :18, sujet ''Komot avec une nga qui a un mouna'', sur www.bonaberi.com.)
(Et généralement, les gars disent faire ça pour cimenter leur place, car d'après eux, een mettant enceinte la fille dès son arrivée, on réduit considérablement le risque de se la faire piquer par un autre.)

L'analyse du discours en camfranglais au niveau de la micro-syntaxe a permis de rendre compte de la forte intégration morphologique et syntaxique des verbes d'origine étrangère, quelle que soit la langue source : tandis que les formes verbales françaises, et particulièrement les auxiliaires d'aspect ou de modalité, qui

sont toujours issus du français, se conjuguent selon le système de la langue réceptrice, les verbes d'origine étrangère sont adaptés à la morphologie verbale du français ou subissent des restructurations morphosyntaxiques, qui aboutissent à une simplification de la morphologie verbale au présent de l'indicatif et au passé composé. Ce phénomène constitue une innovation par rapport aux variétés de français ordinaire parlées en France et au Cameroun, mais aussi par rapport aux langues sources d'emprunts. Dans ce cas, la morphologie verbale ne coïncide exactement ni avec celle du français, ni avec celle de la langue d'emprunt, ce qui distingue ce mélange de l'alternance codique intra-phrastique. Ainsi, les verbes anglais n'ont plus qu'une unique base verbale qui correspond généralement à la forme du présent simple (malgré quelques exceptions comme le verbe *to come*, ''venir, arriver'', dont le camfranglais a adopté la forme du prétérit *came*, souvent écrite *kèm*) à laquelle sont ajoutés des morphèmes de temps ou de personne issus du français, et perdent leur flexion : le *-s* final à la troisième personne du singulier du présent disparaît, ainsi que la différenciation morphologique des bases du prétérit, du présent et du participe passé qui concerne les verbes irréguliers, ou le morphème *-ed* qui permet de former le prétérit et le participe passé des verbes réguliers.

L'adaptation morphologique des verbes étrangers, de même que la régularité des modes d'intégration des substantifs et des adjectifs étrangers en français, indiquent que l'on est bien en présence d'un code à part entière, d'un sous-système qui présente un certain degré de stabilisation et qui fonctionne selon des règles précises, à l'instar de ce qu'on a pu observer dans d'autres codes mixtes, comme le chiac de Moncton (Perrot 1998 : 220 ; Thibault 2011 : 58) : par-delà la variation individuelle et collective, les modes d'appropriation et d'adaptation dans la langue réceptrice des éléments d'origine étrangère sont réguliers et prévisibles.

Si les modes d'appropriation des éléments étrangers en français sont en grande partie déterminés par les règles qui régissent le fonctionnement de cette langue, on observe au niveau syntaxique des phénomènes récurrents qui constituent des cas de non adaptation à ces règles.

5.3. Restructurations syntactico-sémantiques

Certains verbes étrangers ont une construction qui ne coïncide ni avec celle qu'ils ont dans la langue d'origine, ni avec celle du verbe équivalent en français standard. Ainsi, le verbe *lap*, ''rire, se moquer de'', emprunté au pidgin > anglais *laugh*, se construit avec un complément d'objet direct lorsqu'il signifie ''se moquer de'', alors qu'en anglais comme en français, le verbe *laugh* ou *rire* construit son complément d'objet avec une préposition (*laugh at* et *rire de*) :

« Noho, c'est juste que moi souvent j'aime **te lap** [62], et les occasions ne manquent pas. » (Par Nji, le 11 juillet 2011, 5 :47, sujet ''Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Noon, c'est juste que moi j'aime souvent me moquer de toi, et les occasions ne manquent pas.)

« non Nji c ke moi mm jaime **me lap** sans compter ceux ki coe toi aiment **me lap** waddle et my friend en premier. » (Par Magne, le 11 juillet 2011, 6 :11, sujet ''Vous goez au boulot/school avec la nuruture'', sur www.bonaberi.com.)
(Non Nji, c'est que j'aime me moquer de moi-même, sans compter ceux qui comme toi aiment se moquer de moi, Waddle et mon ami en premier.)

Le verbe *vexer*, v. trans., ''blesser quelqu'un'', peut aussi être employé sans complément et signifie alors ''se fâcher, s'énerver'', comme le verbe *vex* en pidgin ; en français standard, ce sens du verbe n'est possible qu'en emploi pronominal (*se vexer) :*

« how bao, fo pas **vex** [te fâcher]. toi même tu think [penses] qu'au mboa [pays], les gars speak [parlent] de koi, si c pas les mimbos [alcools] ou le foot, c'est la combo [sexe] et les gos [filles]. »
(Allons gars, faut pas te fâcher. Toi-même tu penses qu'au pays, les gars parlent de quoi, si c'est pas de l'alcool ou du foot, c'est du sexe et des filles qu'ils parlent !)

Certains lexèmes empruntés subissent un changement de position syntagmatique et de sens : ainsi, *back*, particule adverbiale empruntée à l'anglais, postposée à un nombre restreint de verbes, qui exprime le retour à un lieu ou à un état antérieur, fait l'objet d'une restructuration syntaxique et sémantique en camfranglais, en devenant un verbe intransitif signifiant ''rentrer, retourner, revenir'', susceptible d'être adapté morphologiquement au français :

« mince le topsi banana la etait bon hein? esperons ke je vais allumer un bon ndole avt de **reback** [retourner] o school. » (Par Magne, le 16 mai 2008, 7:06, sujet ''Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Mince, le Top [63] à la banane était bon hein ? Espérons que je vais allumer un bon ndole[64] avant de retourner à l'école.)

« il y'a un way qui m'a fait lap aujourdui, nessa tout à l'heure je suis moi entrain de **back** [rentrer] de mes wakas [balades], je croise un gars (le combi [ami] de mon beau frère), qui me demande pourquoi j'aime toujours aller à pieds. » (Par afromixte, le 12 mai 2011, 12 :05, sujet ''Les ngas qui ont la bougna'', sur www.bonaberi.com.)

---

[62] Les caractères gras dans cette citation et les suivantes sont de nous.
[63] Sorte de soda, très prisé des jeunes Camerounais.
[64] *Ndolé*, n. m., du douala : ''Plat composé de feuilles de vernonia écrasées, puis cuites avec viande, poisson et divers condiments'' (IFA 1988 : 259).

(il y a un truc qui m'a fait rire aujourdui, n'est-ce pas tout à l'heure j'étais en train de rentrer de ma promenade, quand je croise un gars (l'ami de mon beau-frère) qui me demande pourquoi j'aime toujours me déplacer à pieds.)

On a enfin relevé des cas de restructuration et de non adaptation à la syntaxe du français pour les lexies suivantes : *easy*, de l'anglais, qui signifie ''facile'', *better* ou *betta*, de l'anglais ou du pidgin-english, qui signifient ''mieux'', et l'adjectif français *mieux :*

« Comme tu y vas ! Au ''carrefour de l'histoire'' ! **Easy** bro, ce n'est qu'un bindi [petit] blog sans prétention. » (Par Kans, en réponse à Bifaga, le 19 décembre 2009, 04:23, sur *etounou.free.fr.*)
(Comme tu y vas ! Au ''carrefour de l'histoire'' ! Doucement mon frère, ce n'est qu'un petit blog sans prétention.

« Et en plus le wé [truc] c'est que mes collègues kno [savent] que je suis en couple, donc si j'engage une procédure de komotance ou de kièpance [65] avec ma collègue là, les autres risquent lui siffler que **easy** faut fia [craindre] le mbom [type] là car il a déja une choa [petite amie]. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 23 décembre 2011, 5:23, sujet ''Yaé alors comment je me suis niang moi-même !'', sur www.bonaberi.com.)
(Et en plus le truc c'est que mes collègues savent que je suis en couple, donc si je me mets à sortir ou à coucher avec ma collègue, les autres risquent de lui siffler : « Doucement, il faut te méfier de ce type-là car il a déjà une copine.)

Ainsi placé en début de proposition, l'adjectif a un sens adverbial qu'il possède en anglais dans les locutions *take it easy* ou *to go on easy on* ou *with*, ''y aller doucement avec'', où il modifie le verbe contenu dans la proposition. En camfranglais, il ne constitue pas le propos de la phrase dans laquelle il est inséré, mais fonctionne syntaxiquement de manière indépendante comme l'équivalent de la phrase *take it easy*, grâce à l'ellipse du reste de la proposition, et il est synonyme de l'adverbe français *doucement*.

Les lexies *mieux*, *better* ou *bet(t)a,* qui sont des synonymes, peuvent occuper la même position syntaxique que la lexie *easy* en début de phrase ou de proposition. Mais contrairement à *easy,* ces adverbes servent à caractériser le contenu de la phrase : ils fonctionnent comme des prédicats de phrase à valeur modalisante, qui précisent l'évaluation méliorative que le locuteur assigne au contenu propositionnel du reste de la phrase. Ainsi, ils peuvent être paraphrasés par les locutions *il est mieux que* ou *it is better that,* dont ils constituent le noyau prédicatif :

---

[65] Ces deux néologismes, *komotance* et *kiépance*, sont visiblement de l'internaute ; nous ne les avons rencontrés nulle part ailleurs dans le corpus. Ils sont respectivement dérivés des verbes *komot*, ''sortir (ici, avec quelqu'un)'', et *kièp*, ''avoir des rapports sexuels''.

« **mieux** les nga mettent leurs name fille X car tout ce qu'il ya là viens des hommes » (Par Tatchape, le 31 octobre 2011, 7:07, sujet ''Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Il vaut mieux que les filles mettent leurs noms fille X car tout ce qu'il y a là vient des hommes.)

« **Mieux** tu bouges aux states si c'est vraiment le salaire des experts comptables la bas. J'ai un pote qui est expert comptable ici. la vie que le djo la mene me depasse et il ne travaille pas tous les jours, mais il se fait exagerement des dos [sous]. » (Par foxyforever, le 03 décembre 2010, 8 :19, sujet ''Quel salaire pour un 1er emploi d'un jeune diplômé ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Il vaut mieux que tu bouges aux Etats-Unis si c'est vraiment le salaire des experts comptables là-bas. J'ai un pote qui est expert comptable ici. La vie que ce gars mène me dépasse, et il ne travaille pas tous les jours, mais il se fait une tonne de fric.)

« well ce ke tu dis est vrai qd mm dc **mieux** je laisse? tsiummm apres LSK ki m'as refuse now [maintenant] Zangalewa aussi. finalement je fais mm alors koi ici ? » (Par Magne, le 27 août 2010, 3 :20, sujet ''Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com.)
(Eh bien ce que tu dis est vrai quand même, donc il vaut mieux que je laisse tomber? Tsiummm après LSK qui m'a refusée, maintenant c'est au tour de Zangalewa. Finalement je fais quoi ici, hein ?)

« **Mieux** tu laisses, mama. Tu peux encore trop insister et briser un mariage sans savoir hein. Peut-être que le djo est comme ça entrain de lutter la tentation. » (Par DiDDy, le 27 août 2010, 3 :22, sujet ''Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com.)
(Il vaut mieux que tu laisses, mama. Tu peux encore trop insister et briser un mariage sans savoir hein. Peut-être que le gars est en train de lutter contre la tentation.)

« Massah, Mississipi etait on fire. J'ai rencontre de nouvelles personnes et je sens que nos relations seront pas mal. A part le bams la qui ne comprend pas que je suis off market. Je lui ai dit a haute et intelligible voix que je ne suis plus moi entrain de chercher, est ce qu'il veut ya. **Better** je le laisse la il me buy ma voiture et apres je trace. » (Par foxyforever, le 14 mai 2008, 4:53, sujet ''Le sujet où on parle à soi-même (SOPASO) et aux autres'', sur www.bonaberi.com.)
(Ca alors, Mississipi était en feu. J'ai rencontré de nouvelles personnes et je sens que nos relations ne seront pas mal. A part le bams-là qui ne comprend pas que je suis hors course. Je lui ai dit à haute et intelligible voix que je ne suis plus en train de chercher [un homme], est-ce qu'il va finir par comprendre ? Je ferais mieux de le planter là, il m'achète ma voiture et après je m'enfuis à toute vitesse.)

« le dehors est devenu dure [sic]. **Better** tu as toi 4 a 10 proies parmi lesquelles tu peux faire ton choix final. Je suis gourmande. Miam! » (Par foxyforever, le 20 avril 2011, 6 :12, sujet ''Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com.)
(C'est dur la vie maintenant. Il vaut mieux que tu aies quatre à dix proies parmi lesquelles tu pourras faire ton choix final. Je suis gourmande. Miam !)

« Moi même quand je comot manger dehors je suis tjrs insatisfait, soit par le prix, soit par la qualité de la bouffe dis donc. **Béta** je cook et je bring moi mme ds mon bol. » (Par Nji, le 11 juillet 2011, 3:47, sujet ‘‘Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?’’, sur www.bonaberi.com.)
(Moi aussi quand je sors manger dehors je suis toujours insatisfait, soit par le prix, soit par la qualité de la bouffe dis donc. Je ferais mieux de cuisiner et d’apporter ma nourriture moi-même dans mon bol.)

En plus de la diversité des emprunts que nous avons décrits précédemment, la diversité de leur mode d’insertion dans la langue réceptrice (adaptation, non adaptation ou restructuration) indique donc que l’on est bien en présence d’un code mixte qui présente un certain degré de stabilisation, avec une réelle interpénétration des langues en présence en certains points de la langue réceptrice. Si certains modes d’adaptation constituent des innovations, d’autres consistent dans la régularisation de tendances observées dans le français parlé commun, mais aussi dans d’autres variétés de français vernaculaires. Les procédés néologiques précédemment décrits ainsi que les phénomènes d’hybridation morphosyntaxique permettent donc de produire en discours des formes saillantes, qui marquent une rupture symbolique avec le français ordinaire camerounais et le français hexagonal. Toutefois, le discours en camfranglais n’est pas un simple jeu sur le lexique : il s’agit avant tout d’une pratique sociale endogroupale à fonction identitaire et cohésive, et le jeu avec le code permet de cimenter ou de renforcer la cohésion du groupe, mais aussi d’exprimer des positionnements interactionnels variés, qu’ils soient intersubjectifs, idéologiques ou identitaires

6. Le camfranglais en interaction : analyse sémantique et pragmatique

Le discours en camfranglais dans notre corpus permet aux scripteurs de verbaliser leur expérience et de dire leur monde sur la base d’un savoir partagé. Il a plusieurs fonctions discursives : il sert à la mise en récit d’une expérience personnelle, au débat argumenté et à la discussion sur des sujets divers de la vie quotidienne (les relations entre hommes et femmes, les expériences interculturelles, le foot), au commentaire, à l’échange d’informations, mais aussi au jeu de connivence avec ses pairs. Sur *grioo.com*, *etounou.free.fr* (*Le blog du prési*) et dans une certaine mesure sur c*ameroon-info.net*, le discours en camfranglais a une fonction sémiotique et réflexive essentielle : il sert d’abord à mettre en scène le code, à l’exhiber. Mais il sert aussi au récit d’expériences et au débat argumenté. Sur le forum de *bonabéri.com*, le camfranglais est employé essentiellement dans les rubriques « Hommes et femmes », qui regroupe des discussions sur les rapports entre les sexes, et « Divers », qui regroupe des discussions abordant tous types de sujets liés à la vie quotidienne des locuteurs. La verbalisation de l’expérience individuelle et collective partagée ou susceptible d’être partagée par les pairs rend

dans ce cas naturel l'usage du camfranglais. A travers le récit, la discussion ou le débat, les événements racontés ou les informations transmises peuvent être catégorisés en vue d'une construction ou d'une transmission de représentations sociales du monde (cf. Trimaille 2003 : 258). Aussi, des thèmes en lien avec l'expérience et l'environnement social des scripteurs sont abordés, et l'on a pu notamment relever des items thématiques récurrents sur le forum de *bonabéri.com*, en rapport avec l'expérience de l'immigration dans un pays occidental : la langue, l'alimentation, les stéréotypes énoncés à travers l'analyse des différences culturelles entre les Occidentaux et les Camerounais, les malentendus interculturels, l'attachement au territoire, les pratiques locales, les *realia*. Dans les discussions de ce forum, les internautes expriment leur vécu diasporique relatif à deux lieux souvent posés comme antithétiques : le pays hôte (souvent la France, mais aussi les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie) et le Cameroun.

Ainsi, on retrouve dans notre corpus des mots qui relèvent de ces différents champs lexicaux : le champ lexical de la nourriture et de la boisson est représenté par des verbes, des hyperonymes (*jong* v.tr. ''boire'' ; *jong* n.f.'' boisson'' ; *tchop* v.tr. ''manger'' ; *tchop* n.f. ''nourriture'' ; *damé* n.f. ''nourriture'' ; *cook* v.tr. ou intr. ''cuisiner'' ; *cook* n.f. ''cuisine'') et des hyponymes qui désignent des plats spécifiques typiques du Cameroun, comme : *pépé-soupe*, *ndolé*, *bobolo*, *sauce gombo*. On trouve également quelques lexies qui relèvent du champ lexical de l'argent, comme *kolo* n.m. ''mille'', *dos* n.m., pl. ''argent'', *njoh* adj. ''gratuit''. Mais les mots les plus fréquents sont, d'une part, ceux qui servent à désigner ses pairs et d'autres catégories de personnes, et d'autre part, ceux qui relèvent du champ lexical du sexe.

6.1. Les mots pour désigner ses pairs et les autres : sociotypes, ethnotypes et marquage identitaire

Le discours en camfranglais témoigne d'une dynamique interactionnelle qui amène les scripteurs à structurer en discours les rapports entre les membres de l'endogroupe et les membres d'exogroupes, entre « nous » et « eux », mais aussi à l'intérieur du groupe des pairs, par le recours à des variantes lexicales porteuses de valorisation ou de dévalorisation de l'autre, et par d'autres qui marquent une connivence endogroupale. Ainsi, les scripteurs ont recours à de nombreux ontonymes qui peuvent fonctionner soit comme des appellatifs ou des vocatifs à fonction phatique pour marquer la connivence endogroupale, soit comme des substantifs à fonction référentielle, comme : *gars* ou *mbom*, très souvent en début de phrase, pour interpeller un destinataire particulier (sens singulier) ou n'importe quel destinataire, ou encore l'ensemble des destinataires (sens générique, valeur de singulier collectif). On trouve aussi le syntagme nominal *mon frère*. Enfin, le syntagme *all le mote, all le moto* ou *le mote* fait référence à l'ensemble des destinataires en les désignant comme les membres d'une même communauté. Il est

souvent employé par certains locuteurs au début d'un récit ou d'une intervention pour interpeller l'ensemble des destinataires, et fonctionne comme une *captatio benevolentiae*.

Ainsi, on retrouve certains de ces lexèmes dans le récit d'Elan d'Anjou de PimPim qui ouvre la discussion « Wééé quand l'amour existait encore !!!!! » (sur www.bonaberi.com), associés à d'autres marqueurs discursifs :

> « Ca'adire [c'est-à-dire] vraiment les amis, l'amour est beau. J'étais en train de reya [réécouter] certains sons qui m'ont rappelé de ces souvenirs, wèèè j'ai seument [seulement] envie de cry [pleurer] djo [gars] : les anciens succès mon frère ! L'époque où on writait [écrivait] les lettres d'amour aux ngas [filles] quand on était au lycée. Wouooooo A Dutty Yeah ! Non ca c'était les vrais amours, pas les machin d'aujourd'hui ci où on salue les ngas [filles] seulement avec le klaxon de la voiture sinon elle ne te louk [regarde] même pas massa. Wouo ! Que tu goais [allais] à ndjoka comme ca à l'époque et on te branche sur un tour d'honneur avec une nga [fille], ca'adire [c'est-à-dire] tu chèk [danses] jusqu'à [jusqu'à ce que] tu nang [dormes] sur l'épaule de la choa [fille]. Hééééééé A Dutty Yeah ! Le bon vieux temps… […] Wèèèèèè mon frère, les slow de l'époque étaient tellement mo [bons] que parfois quand on mettait ca à la bringue, même si la nga [fille] était laide comment hein, mon ami tu pouvais tomber amoureux d'elle le temps de la chanson mon frère. Néssa qu'on dit que l'amour rend aveugle ? Donc dès que la musique bolèhait [finissait], c'est là où tu retrouvais la vue. Mbindi [un peu de] Céline Dion ou Withney Houston tendancé [stylé] ! A mof ! Le genre que tu chèk [danses] jusqu'à [jusqu'à ce que] tu fermes les yeux djo [gars]. Et à l'époque là dès que c'était le tour d'honneur on éteignait les lumières pour rendre encore le wé [truc] genre langoureux et tout, hééééééé Elan ! Elan tu fais quoi en Mbeng [France] mon frère, Wèèèèèèèè […] ! »

L'usage des appellatifs à fonction conative *les amis*, *djo* et *mon frère*, qui apparaissent à plusieurs reprises, associé à l'emploi du pronom *tu* qui remplit la même fonction, fait émerger un espace discursif de familiarité et de connivence, qui permet au locuteur de faire appel à l'identification du destinataire et de l'inciter à partager sa nostalgie. Le locuteur construit à travers son récit un espace-temps bipolaire, au sein duquel le présent, c'est-à-dire la vie en « Mbeng », en France, est opposé au passé, la vie au Cameroun ou le « bon vieux temps » décrit comme un âge d'or des relations amoureuses. L'usage en co-occurrence de nombreuses interjections, dont la fonction expressive est soulignée avec emphase par l'exagération de l'allongement vocalique, permet de renforcer l'expression hyperbolique de la tristesse et de la nostalgie du locuteur, qui exprime son regret de l'époque où il vivait au Cameroun et connaissait des amours faciles. Leur répétition permet de scander le récit et de marteler la complainte du locuteur.

D'autres ontonymes, dont la valeur axiologique est souvent neutre ou méliorative selon le contexte discursif, sont employés pour désigner les membres de la communauté ou n'importe quel individu membre d'un exogroupe : *combi*, *copo*, *cota, friend*, qui sont des synonymes et signifient ''ami, pote'' ; *gars* ; *djo* ; *mola* ; *chaud,* adjectif substantivé, ou *chaud gars*, syntagme nominal avec épithète de

nature à valeur méliorative ou neutre selon le contexte ; *nga, choa, chaude, petite*, lexies synonymes qui signifient ''fille, femme, petite amie'' ; *frère, réfré* ou *bro*, lexies à connotation affective et méliorative employées pour désigner un ''frère'' (dans le sens qu'il a en français du Cameroun).

Le recours à des lexies, adjectifs ou substantifs, à valeur péjorative, permet de désigner un autre auquel est reproché une forme de bêtise ou un comportement jugé non conforme. Ces lexies fonctionnent comme des catégorisations sociotypiques : *mbout* (ou *mboutoukou*) pour désigner une personne stupide ; *mbok* et *bordelle*, pour désigner une fille aux moeurs légères ; *blédard*, *villaps*, *villageois*, *nanga boko*, synonymes pour désigner une personne qui adopte de façon inappropriée le comportement et le langage de son pays d'origine lorsqu'il se trouve à l'étranger, comme ici :

> « Mon frère, imaginez l'odeur du bobolo dans le bureau didonc ! Mon frère, je sais être **villageois** [66], **nanga boko** [67] [voyou] et tout, mais mon ami je préfère l'être sur beri [Bonabéri]. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 11 juillet 2011, 9:35, sujet '' Vous goez au boulot/school avec la nuruture ?'', sur www.bonaberi.com.)
> (Mon frère, imaginez l'odeur du bobolo [68] dans le bureau hein ?! Mon frère, je sais être villageois, voyou et tout, mais mon ami je préfère l'être sur Bonabéri.)

Les ethnonymes permettent de différencier d'une part les membres de l'endogroupe des membres d'exogroupes ethniques, mais aussi de distinguer les membres de l'endogroupe qui vivent ailleurs qu'au Cameroun : ainsi, le mot *mbenguiste* désigne selon le contexte celui qui vit en « Mbeng » [69], c'est-à-dire en France, dans un autre pays européen ou dans tout autre pays étranger ; le mot *statois* (n. m., sg. ou pl., fém. *statoise*), celui qui vit aux Etats-Unis, ou (au pluriel) les Américains eux-mêmes ; le mot *niou niou* désigne un Camerounais nouvellement arrivé dans un pays occidental ; le Blanc est désigné par le lexème *white*, *mekat* ou *biblos ;* le mot *bams* ou *bami* désigne un bamiléké ; le mot *camer* (var. graphique : *kmer*, *kamer*) réfère à un/e Camerounais/e ; la lexie *black* désigne une personne de couleur noire, qu'elle soit membre ou non de l'endogroupe.

Le récit d'expériences liées à l'immigration, à l'(in)adaptation aux codes culturels du pays d'accueil et aux différences entre la culture camerounaise et celles de différents pays occidentaux, est l'occasion de construire des catégorisations porteuses de représentations sociales ou idéologiques, dont certaines prennent la

---

[66] Les caractères gras dans cette citation et les suivantes sont de nous.

[67] Voici la définition de ce terme d'après le dictionnaire du « Parler camerounais » sur *etounou.free.fr :* « 1. Enfant de la rue. La définition originale même du terme, tel qu'emprunté à la langue. 2. Personne peu recommandable, filou. 3. Vaurien. »

[68] Plat camerounais.

[69] Le mot *Mbeng* vient du douala *Mbengue* et désigne l'Europe. Par restriction sémantique, il peut désigner la France, et par extension sémantique, selon le contexte, tout autre pays européen que la France, et même tout autre pays occidental.

forme de sociotypes. La représentation de l'information sociale sur l'autre, qu'il soit membre ou non du groupe, participe du processus de marquage des identités et des appartenances en discours : elle sert à porter des jugements et à transmettre des leçons de morale afin de se positionner socialement et vis-à-vis d'autrui, comme dans les échanges verbaux de groupes de jeunes en France (Conein et Gadet 1998 : 119-120, Trimaille 2003 : 258).

Certains comportements des membres de l'endogroupe sont alors stigmatisés en ce qu'ils montrent une inadaptation aux codes culturels du « white » ou du « mekat » en « Mbeng ». Ainsi, au lieu d'être considéré comme une attitude valorisante, un gage d'authenticité et de fidélité à sa culture d'origine, le fait d'être trop « kwatt » ou « villaps » [70], c'est-à-dire, d'adopter un comportement et un langage propres aux codes socioculturels du pays d'origine, peut être jugé comme une attitude déplacée et inappropriée, signe d'une incapacité du sujet à s'adapter à la culture d'un pays occidental, comme en témoigne ce récit d'Elan D'Anjou De PimPim (cf. sujet ''Il est trop kwatt !!'', le 15 mars 2011, 11:42, sur www.bonaberi.com) :

« Yaé le wé [écoutez cette histoire], j'ai one combi [ami] là, didonc un djo [gars] super sympa quoi. Ca ne fait pas très longtemps qu'il est kèm [venu] du kho [pays].

Néssa [n'est-ce pas] que le djo me makam [voit] consto avec des ngas [filles] différentes. Le gars est impressioné, et donc un day il kèm me gnait [voir] et il me ask que ce gars c'est hao ? Gars présente moi même mbindi [petites] ngas non ? hao que tu gères et ton pote est en jachère [célibataire]. Après il me ask est ce que ma nga n'a même pas une cousine ou une pote pour lui dou [faire] les affaires.

J'ai donc dis en moi que gars Elan c'est ton combi [ami], dou [fais] quelque chose pour lui. Comme j'ai donc le réseau chez les antillaises, j'ai essayé de lui dou one branchement. J'avais tout arrangé hein, le djo [type] devait seument kèm [venir] se présenter, et surtout, se comporter. Sauf que voilà alors le nantemeukoum [imbécile] qui go [va] **faire le blédard** [71] devant la choa [fille]. Je précise au passage que le djo [type] est bams [bamiléké].

En fait c'est pas que le gars a dou [fait] quelque chose de mal hein, mais didonc **il fait trop kwatt**. Il a trop les expressions du pays didonc. Par exemple quand il s'exclame c'est toujours les wés [trucs] du genre :"héhéééééééé, la nga [fille] ci héééééé". Ou alors il te komot [sort] le genre d'exclamation qu'on ne ya que au létch [village] là, du style : yiéééééé hé, wouooomboooo !" Bref **le gars s'exclame trop en patois**, et j'ai l'impression que c'est déja calé [ancré] en lui. Or ca c'est pas bon devant les ngas [filles].

---

[70] Ce néologisme est formé à partir du substantif *village* par apocope et resuffixation parasitaire à valeur expressive. Le mot *kwatt* signifie ''quartier''. On note l'emploi adjectival de ces substantifs qui fonctionnent comme des épithètes de nature.

[71] Les caractères gras dans l'ensemble de cette citation sont de nous. Nous avons souligné ainsi les passages pertinents pour notre analyse.

J'avoue que moi même je suis très kwatt, d'ailleurs tout le monde ici le sait ne serait ce qu'en me lisant, et même ceux qui m'ont déja entendu au fone [téléphone] ou en vrai peuvent confirmer. Mais mon ami moi je kno [sais] où et avec qui je spik [parle] comme ca, et très souvent c'est juste pour faire mon show. Mais mon ami devant les ngas je fais style, et au besoin je whitise. Or mon combi là noho, il spik nèt comme au pays. Aucun whitisage ! Même quand il spik avec les whatt il ne whitise rien !

Néssa voilà ca que après sa 1ère conversation au fone [téléphone] avec l'antillaise, la nga kèm [vient] me voir et elle me ask [demande] que "Elan c'est encore quel gars comme ca que tu es parti me chercher ? Il crie au téléphone, et il me sort des expressions et quand je lui demande ce que ca signifie, il me dit que ca n'a pas de signification et que c'est juste une exclamation". ET c'est comme ca que l'antillaise m'a tell [dit] que elle ne veut pas elle le genre de blédard là.

Bon, j'ai donc décidé de présenter alors une camer [Camerounaise] à mon joueur en me disant que ca irait mieux. Récemment donc, on s'est retrouvé pour dou [faire] [un] mbindi [petit] skwatt [squatt] chez la nga [fille] qui nous avait invité à tchop [manger] les bèms [?]. Massa arrivé là-bas, le gars recommence avec ses "yiéééé héééé, wouohooooo ho!". Et en plus au lieu de call [appeler] la nga par son prénom, il l'appelle que "ma mère". Du style "merci ma mère", ou alors il l'appelles [sic] que "mami". Je lui ai pourtant déja tell [dit] que wèèè mbom [gars] **ca c'est les appellations du pays didonc**, ici on n'appelle pas une nga avec les mami mami. Ca te disqualifie. Mais èsseu [est-ce que] le djo ya [comprend]. Même à moi quand il spik [parle], il tell [dit] toujours les wés [trucs] comme "Oui mon père". J'ai déja parlé fatigué [trop parlé] sur ses "mon père, et ses "ma mère" là, le djo ne ya [comprend] rien. »

Le locuteur utilise de nombreuses locutions ou lexies péjoratives pour décrire le comportement stigmatisé de son ami, que nous avons soulignées en gras : *faire trop kwatt*, *faire le blédard*, *trop s'exclamer en patois*. L'usage de l'adverbe *trop* indique que le comportement est critiqué pour son caractère excessif, et que l'art de s'exprimer réside dans la juste mesure. La lexie *patois* n'a ici aucun sens péjoratif *a priori* mais désigne la langue vernaculaire, qui est jugée inappropriée ici, de même que le syntagme *appellations du pays* est porteur d'une catégorisation dépréciative en ce qu'il désigne les façons de parler de son ami en les opposant implicitement aux codes communicationnels qui sont en vigueur en France. Quant au lexème *blédard*, il a lui aussi une connotation fortement péjorative marquée par l'adjonction au substantif *bled* du suffixe péjorant *-ard*. Le « whitisage » ou le fait de « whitiser », néologismes qui désignent le fait ou l'action de parler comme un Blanc, est alors perçu, lorsque les circonstances l'exigent, comme une attitude valorisante et un signe d'adaptation et de maîtrise des codes culturels. En critiquant le comportement de son ami, le locuteur affirme aussi sa maîtrise de la variation diaphasique, c'est-à-dire sa capacité à « être kwatt » (c'est-à-dire à parler et à écrire en camfranglais ou en « patois ») ou dans d'autres circonstances, à adopter le style du « whitisage », en fonction de son locuteur, du contexte et de la situation d'énonciation ; capacité d'adaptation que résume ainsi un autre locuteur, Tatchape,

en employant la métaphore du « caméléon » : « un bon modéliste est aussi un bon caméleon ». Au sociotype du gars « trop kwatt », du « blédard » ou du « villaps », qui fait figure de repoussoir, s'oppose donc celui, idéal, du « modéliste caméléon », celui qui sait « vivre le modèle », c'est-à-dire vivre selon le modèle du pays d'accueil, et s'y conformer au mieux, tout en s'adaptant aux circonstances.

Le choix stylistique du camfranglais a ici une double fonction pragmatique : il permet au locuteur d'exprimer son positionnement idéologique en faveur du « whitisage » et de sanctionner du même coup celui qui ne dispose pas, contrairement à lui, de la compétence socioculturelle et sociolinguistique nécessaire; il permet aussi au locuteur de « faire son show », c'est-à-dire de démontrer et d'affirmer à la fois, à travers sa *performance* linguistique, sa maîtrise du camfranglais et, indirectement, sa maîtrise du français standard, qui est visible dans d'autres conversations du forum auxquelles il participe. Ainsi, le locuteur affirme sa position de domination symbolique au sein du groupe des pairs par sa compétence sociolinguistique complète, et se distingue des membres du groupe qui ne disposent pas de cette compétence. Le positionnement idéologique du locuteur tel qu'il s'exprime dans ce récit est à mettre en relation avec d'autres discours qui décrivent ses pratiques socioculturelles ''conformistes'' telles que l'habillement (le locuteur refuse de porter le boubou en France) ou la nourriture (le locuteur refuse d'apporter la nourriture de son pays sur son lieu de travail en France). Le discours en camfranglais ici (et en règle générale chez ce locuteur qui témoigne, à travers ses discours, d'une très grande compétence en camfranglais) n'indexe donc pas simplement l'appartenance au groupe des pairs, mais permet d'abord de se distinguer à l'intérieur de ce groupe.

Le socioethnotype du « white » ou du « mekat », qui apparaît ici en filigrane, a une valeur axiologique ambivalente : tantôt il peut être, comme ici, un modèle positif à suivre, et le « whitisage », une pratique valorisée ; tantôt, il peut faire figure de repoussoir, représenter l'autre auquel on refuse de s'identifier et dont on se différencie, parce qu'il n'appartient pas à la communauté des pairs. La mise en valeur des différences de comportement ou de langage entre le « mekat » et le « camer » s'inscrit alors dans une dynamique identitaire en ce qu'elle permet de marquer la frontière entre les communautés et de définir l'identité du groupe. Ainsi, dans le récit d'Elan d'Anjou de PimPim qui ouvre la discussion intitulée « En mbeng la politesse est un défaut ! » (le 17 novembre 2011, 1:47, sur www.bonaberi.com), et qui relate l'expérience du locuteur en France en matière de relations humaines et de politesse, l'opposition géographique et symbolique entre un « ici », qui renvoie au pays d'accueil, et un « là-bas », qui renvoie au pays d'origine posé comme référence valorisée, permet de marquer une distance par rapport à l' « Autre » et à sa culture:

« Yaé [écoutez] le wé [histoire], l'autre day [jour] j'étais dans les waka [je marchais] avec un combi [pote] camer [camerounais] là, on goait jong [allait boire] un

Cabernet d'Anjou. Je précise que le mola [type] est kèm [venu] ici ca fait quoi, 3 mois comme ca hein, donc c'est un niou niou [nouveau]. Néssa [n'est-ce pas] voilà le métro qui kèm [arrive], on djoum [monte] et le mola [type] dit bonjour aux gens. Je lui ai seument [seulement] tell [dit] que mon ami tu es fou ou tu veux qu'on te prenne pour un paplé [débile] ? Qui t'a dit qu'on dit bonjour ici ? Pardon mets déja dans ta tête que en mbeng [France] la politesse est un défaut, surtout à Paris. Donc quand tu djoum [monte] dans les transports, que se [ce] soit le tram, le bus ou le train, falla [trouve] toi ta place et sat [assieds] toi dans le latcho [wagon ?] sans calculer personne. Même si quelqu'un s'écroule devant toi, dou [fais] comme si tu n'as pas vu, ou alors change carrément de place. Ici c'est comme ca qu'on fonctionne. Ce n'est pas comme au pays que quand tu djoum [monte] dans le takèch [taxi] tu salote [salues] all le mote [tout le monde] jusqu'à [ce que] tu leur racontes ta life [vie] et tu demandes pour eux, non mon ami ! Ici en mbeng [France], si tu djoum [montes] dans le bus et [que] tu salote [salues] les gens, les plus gentils vont te louk [regarder] bizarrement en se demandant dans leur tête que "mais putaing c'est qui ce fou, ils nous parlent pourquoi lui ? On se connait po [pas] ! »

(Ecoutez cette histoire : l'autre jour je marchais avec un ami camerounais, on allait boire un Cabernet d'Anjou. Je précise que le type est venu ici, ça fait quoi, trois mois comme ça hein, donc il est tout nouveau. N'est-ce pas voilà le métro qui arrive, on monte et le type dit bonjour aux gens. Je lui ai seulement dit : « Mon ami, tu es fou ou tu veux qu'on te prenne pour un débile ? Qui t'a dit qu'on dit bonjour ici ? Ecoute, mets-toi déjà dans la tête qu'en France, la politesse est un défaut, surtout à Paris. Donc, quand tu montes dans les transports, que ce soit le tram, le bus ou le train, trouve-toi ta place et assied-toi dans le wagon (?) sans calculer personne. Même si quelqu'un s'écroule devant toi, fais comme si tu n'avais pas vu, ou alors change carrément de place. Ici c'est comme ça qu'on fonctionne. Ce n'est pas comme au pays où, quand tu montes dans le taxi, tu salues tout le monde et tu vas même jusqu'à leur raconter ta vie et leur demander comment ils vont, non mon ami ! Ici en France, si tu montes dans le bus et que tu salues les gens, les plus gentils vont te regarder bizarrement en se demandant dans leur tête : "Mais putain, c'est qui ce fou, ils nous parlent pourquoi lui ? On se connait pas ! »)

Le discours en camfranglais dans ce récit, qui débute par un impératif à fonction conative dans une formule rituelle d'ouverture ("Yaez le wé"), introduit une connivence et une familiarité avec le destinataire. La construction discursive du récit introduit une double énonciation : l'ami auquel le locuteur s'adresse est celui du récit, mais il s'agit aussi, indirectement, du destinataire, auquel le locuteur prodigue, à la fin de son récit qui sert à la fois d'exemple et d'argument, des conseils sur la façon dont il doit s'intégrer. Ce conseil fait écho à celui donné plus haut à son ami :

« Moi quand je djoum [monte] que se [ce] soit dans les transports, ou dans la salle d'attente d'un service, je pout [mets] mes écouteurs [dans mes] oreilles et je wait [attends] mon arrêt pour chiba [descendre], ou alors je wait [attends] mon tour pour être servi. Je ne calcule personne ! Et si quelqu'un me spik [parle] même pour me ask [demander] un renseignement, je lui réponds mais en lui faisant bien comprendre par les traits de mon visage qu'il me hambok [dérange]. C'est l'intégration mon ami, je m'intègre ! Ici en mbeng les gens

ne se spik [parlent] pas. Tu peux avoir un voisin de from [depuis] 10 ans sur le même étage, vous vous voyez anyday [tous les jours] mais vous ne vous spiké [parlez] pas, c'est comme ca ici, donc all les niou niou [tous les nouveaux venus] qui viennent de rich [arriver] en Mbeng [Occident] là, pouté [mettez] vous déja ca dans la tête ! » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 17 novembre 2011, 1:47, sujet ''En mbeng la politesse est un défaut !'', sur www.bonaberi.com)

(Moi quand j'entre quelque part, que ce soit dans les transports ou dans la salle d'attente d'un service, je mets mes écouteurs dans mes oreilles et j'attends mon arrêt pour descendre, ou alors j'attends mon tour pour être servi. Je ne calcule personne ! Et si quelqu'un me parle même pour me demander un renseignement, je lui réponds, mais en lui faisant bien comprendre par les traits de mon visage qu'il me dérange. C'est l'intégration mon ami, je m'intègre ! Ici en Occident les gens ne se parlent pas. Tu peux avoir un voisin depuis 10 ans sur le même étage, vous vous voyez tous les jours mais vous ne vous parlez pas, c'est comme ça ici, donc tous les nouveaux qui viennent d'arriver en Occident, mettez-vous déjà ça dans la tête !)

Le recours à des lexèmes camfranglais, dans ce récit qui met en scène un conflit culturel, permet de marquer symboliquement la distance socio-culturelle entre le Camerounais et le Français dans le discours, de revendiquer son identité de Camerounais immigré, étranger et d'exclure du même coup l'« Autre », le Français, dont les manières sont présentées comme différentes des siennes et dévalorisées. Le discours, qui vise à dénoncer un comportement présenté comme typique du Blanc, active implicitement le stéréotype du Français impoli et grossier, comme en témoigne l'usage du présent de vérité générale, en particulier dans la phrase « Ici en Occident les gens ne se spik [parlent] pas ». La prise de distance idéologique du locuteur exprimée par cet acte de dénonciation, en plus d'être indiquée au niveau énonciatif par les nombreuses exclamations, qui expriment son indignation, et au niveau du contenu propositionnel, est donc indexée par la variation stylistique. La mise en valeur des différences de comportement ou de langage entre le « mekat » et le « camer » s'inscrit alors dans une dynamique identitaire en ce qu'elle permet de marquer la frontière entre les communautés et de définir l'identité du groupe. Ailleurs, le mot *intégration* est repris de façon ironique par le locuteur, qui en fournit une définition personnelle et détournée : si le comportement du « mekat » est adopté, c'est uniquement par souci d'intégration, mais il est en même temps critiqué, stigmatisé, présenté comme grossier et parfois raciste. Ce point de vue est partagé par d'autres locuteurs, comme en témoignent les indices de distanciation ironique dans cette phrase de Tatchape :

« moi carrément je m'integre comme disent les mekat [Blancs] que le hélélélé lol. Avant je wandayai [me demandais] comment un mekat viens il salue le djo [type] que tu discute avec donc il [le] connais mais ne me saluais pas massa [72], quand j'ai compris que c'est leur façon là moi meme je fais comme eux, d'ailleur les bonjour là il peuvent charger ça dans

[72] Interjection.

le pain je ne dis rien quelque soit le [milieu], si je dis c'est que j'ai un interet as le faire sinon je sit [m'asseois] dans le train ooh, bus oooh, salle oooh et je open [ouvre] le journal sans vous regarder meme, mafffff allez au tour moi meme je ne vous demande rien. » (Par Tatchape, le 18 novembre 2011, 7:20, sujet ''En mbeng la politesse est un défaut !'', sur www.bonaberi.com.)

(Moi carrément, je m'intègre comme disent les Blancs que le hélélélé lol. Avant, je me demandais comment un Blanc pouvait venir saluer le type avec qui tu discutes et que donc il connaissait, mais sans me saluer ! Quand j'ai compris que c'était leur façon à eux de se comporter, moi aussi je me suis mis à faire comme eux, d'ailleurs les bonjours-là il peuvent charger ça dans le pain ! Je ne dis rien quel que soit le milieu, si je parle c'est que j'ai un intérêt à le faire, sinon je m'asseois dans le train ooh, bus oooh, salle oooh et j'ouvre le journal sans même vous regarder, pfff allez-vous en, je ne vous demande même rien !)

La comparaison *comme disent les mekat* est un indice de polyphonie énonciative en ce qu'elle introduit une distance entre le propos du locuteur (Tatchape) et celui de l'énonciateur (le « Blanc ») et produit un effet de mention ironique du discours institutionnel sur l'« intégration », mot qui est détourné ici de sa signification d'origine. L'usage de nombreuses exclamatives, de l'intensifieur *même* à deux reprises dans la conclusion du récit, de l'interjection *maff* avec allongement de la finale, et la répétition de l'interjection *ooh*, soulignée par l'allongement vocalique, qui se conjugue avec l'accumulation des compléments de lieu (« je m'asseois dans le train ooh, bus oooh, salle ooo »), indiquent l'implication subjective forte du locuteur dans son discours, qui exprime ainsi son indignation et son mépris face au comportement des "mekat". L'usage de la variante vernaculaire *mekat* permet ici au locuteur d'exprimer, en relation avec le contenu propositionnel de l'énoncé, une prise de distance maximale par rapport au groupe désigné par ce lexème.

Toutefois, il peut y avoir convergence ou divergence des points de vue sur le marquage de cette frontière entre le « mekat » et le « camer » : ainsi, *whitiser*, c'est-à-dire parler camfranglais, français ou patois [73] avec l'accent français occidental, ou refuser de parler patois, peut être présenté par certains locuteurs, à l'instar d'El Ombre, comme une négation de son identité et de sa culture camerounaises :

« Je pense que le francam [74] [francamanglais] ne peut pas se whitiser car c'est l'accent qui fait le francam, s'il n y a pas d'accent, alors la personne ne speak [parle] pas francam! Pour le patois, je ne know [sais] pas. » (El Ombre, le 19 novembre 2009, 3:43, sujet '' Whitiser le camfranglais ou le patois'', sur www.bonaberi.com.)
(Je pense que le francamanglais ne peut pas se ''whitiser'' car c'est l'accent qui fait le francam, s'il n'y a pas d'accent, alors la personne ne parle pas francamanglais ! Pour le patois, je ne sais pas.)

[73] Le mot *patois* est utilisé par les locuteurs pour désigner les langues vernaculaires. Il est employé en alternance avec le mot *dialecte*.
[74] Apocope pour *francamanglais* ou *francanglais*, autres noms pour *camfranglais*.

« Le whitisage entre expat est très fréquent deh ! Moi ça m'a toujours gêné. Chak fois que je meet [rencontre] un camer, mon first [premier] réflexe c'est begin [commencer à parler] un bon francam [francamanglais]. Je know [sais] aussi que les ngas [filles] sont championnes dans les ways [trucs] là. Une cousine que tu as lep [laissée] plantant le manioc au village, une fois qu'elle grap [monte] à ydé [Yaoundé], elle ne veut plus speak [parler] le patois avec les gens du letch [village]. Maintenant qu'elle djoum [monte] dans l'avion pour pago [Paris], elle trouve que la bobliss (baton de manioc) noumba [pue]. Mainant encore qu'elle a catch [pris] son white [(mari) blanc], elle trouve que les camers sont sauvages… »
(Par El Ombre, le 20 novembre 2009, 2:08, sujet ''Whitiser le camfranglais ou le patois'', sur www.bonaberi.com.)

(Le ''whitisage'' entre expatriés est très fréquent deh ! Moi ça m'a toujours gêné. Chaque fois que je rencontre un camerounais, mon premier réflexe c'est de commencer à parler un bon francamanglais. Je sais aussi que les filles sont championnes dans les trucs-là. Une cousine que tu as laissée plantant le manioc au village, une fois qu'elle monte Yaoundé, elle ne veut plus parler le patois avec les gens du village. Maintenant qu'elle monte dans l'avion pour Paris, elle trouve que le bâton de manioc pue. Maintenant encore qu'elle s'est pris un mari blanc, elle trouve que les Camerounais sont sauvages…)

Pour El Ombre, le refus de parler patois chez les filles qui vont en ville ou en France est mis en corrélation avec d'autres comportements présentés comme disqualifiants par le locuteur : ces comportements marquent une prise de distance vis-à-vis de la culture camerounaise chez la protagoniste, et un fort désir d'identification à ses nouveaux réseaux sociaux. Cette attitude est dénoncée par le locuteur qui marque ainsi son propre positionnement contre cette forme de *whitisage* et en faveur de l'usage du camfranglais et du patois entre expatriés. L'emploi de l'interjection *deh* à valeur affective, accompagnée de l'exclamation, ainsi que du verbe de sentiment *gêner*, indique la forte désapprobation du locuteur. Cette évaluation négative est ensuite renforcée, au cours de la progression du récit, par l'effet d'accumulation et la surenchère, avec la répétition du syntagme adverbial *maintenant que* en début de phrase. Ce syntagme, modalisé lors de sa deuxième occurrence par l'adverbe *encore*, marque une (dé)gradation dans la pratique du *whitisage* chez la protagoniste, en même temps qu'une gradation dans l'indignation du locuteur, qui atteint ici le point culminant de son argumentation pour mieux justifier sa dénonciation. La variation stylistique, en relation avec l'emploi de divers marqueurs discursifs, indexe donc la posture morale du locuteur qui valorise indirectement sa propre pratique du camfranglais, présentée dans le contenu propositionnel comme légitime. L'usage de lexèmes camfranglais lui permet de créer un contraste en discours, de tracer des frontières sociales à l'intérieur du groupe des pairs et de se distinguer de l'autre, dont le comportement est présenté comme illégitime et de ce fait condamnable.

Pour d'autres comme Delouis, au contraire, le *whitisage* est un signe d'adaptation à la culture du pays d'accueil, tout comme d'autres pratiques

socioculturelles telles que l'adoption du style vestimentaire occidental à la place du boubou traditionnel :

> « N'est ce pas vous avez tell qu'en Mbeng [France], on ne doit pas put [mettre] le boubou qu'il faut do [faire] comme les occidentaux, en occident on whitise, donc je speak [parle] comme les occidentaux, c'est seulement au pays que je speak [parle] comme un cam [ccamerounais], meme le camfram [camfranglais] je whitise. » (Par Delouis, le 21 novembre 2009, 2:14, sujet ''Whitiser le camfranglais ou le patois'', sur www.bonaberi.com.)
>
> (N'est-ce pas vous avez dit qu'en France, on ne doit pas mettre le boubou, qu'il faut faire comme les Occidentaux ? En occident on ''whitise'', donc je parle comme les Occidentaux, c'est seulement au pays que je parle comme un Camerounais, même le camframglais je ''whitise''.)

Le locuteur justifie la pratique du *whitisage* en reprenant à son compte le discours de ses interlocuteurs qui dénoncent le port du boubou dans un pays occidental, et infère logiquement que la pratique du *whitisage* s'impose en Occident, selon une argumentation qui relève du syllogisme, et que l'on pourrait reformuler ainsi : en Occident, on doit faire comme les Occidentaux ; or en Occident, on ''whitise'' ; donc, quand je suis en Occident, je ''whitise'' comme les Occidentaux. Ici, la variation stylistique indexe l'identification circonstancielle du locuteur au groupe des pairs et sa pratique du camfranglais lorsqu'il interagit avec des Camerounais.

En fonction du contexte, mais surtout des représentations sociales et idéologiques des locuteurs, les lexies *white*, *mekat, whitisage* et *whitiser* sont donc porteuses d'une axiologie positive ou négative, et leur actualisation en discours rend compte d'une relation sinon conflictuelle, du moins conflictualisée avec cet « Autre » qu'est le « Blanc ». Le recours à des lexèmes emblématiques du vernaculaire intra-groupe, qui servent ici à désigner les membres du groupe des pairs et leurs comportements ainsi que les membres d'exogroupes, permettent ainsi de construire des frontières symboliques en interaction et de se positionner, de se situer idéologiquement par rapport à l'autre, selon une double bipolarité : une bipolarité entre « nous » et « eux », qui oppose le groupe des pairs à des personnes extérieures à ce groupe, ici les Occidentaux ; une bipolarité entre « moi » et « les autres », qui distingue un membre du groupe des pairs d'autres membres de ce même groupe, dans le cas de la pratique du « whitisage ». L'inclusion ou l'exclusion de l'autre se fait par l'activation de représentations idéologiques, en relation avec des positionnements interactionnels variés qui sont marqués par la variation stylistique. Les multiples positionnements idéologiques exprimés par le biais de ces récits sur la mobilité (géographique et sociale) de pairs, membres de la communauté camerounaise, révèlent une tension entre l'identification catégorielle et l'identification relationnelle des individus, telles qu'elles se construisent dans leurs pratiques sociales (langagières et autres), au profit de la seconde : le statut social, ou l'identification à la catégorie de ''Camerounais (expatrié)'', s'oppose et est

subordonné(e) au rôle ou à la place que veut occuper l'individu dans la société, en fonction des réseaux de relations dans lesquels il souhaite s'insérer et de l'image qu'il veut donner de lui-même. Il n'y a donc pas une ''identité'' unique, typique, du ''migrant camerounais'', qui se reflèterait dans l'usage commun du camfranglais (et du patois) ou dans la pratique du *whitisage*, mais une multiplicité de positionnements et de formes d'identification chez les migrants camerounais, qui vont induire ou non, selon des modalités diverses, la pratique du camfranglais et/ou du patois, comme dans le cas de la jeune fille qui, après avoir quitté son village d'origine, choisit d'abandonner la pratique de sa langue vernaculaire pour mieux s'intégrer dans ses nouveaux réseaux en ville, à Yaoundé puis en France. La variabilité des pratiques langagières en camfranglais (ou en patois) et la pratique du *whitisage* dépendent donc des positionnements idéologiques des individus et des stratégies de présentation de soi qu'ils adoptent pour se positionner dans l'espace social et dans leurs relations interpersonnelles.

On voit ainsi, à travers ces quelques exemples, comment la variation stylistique indexe les positionnements intersubjectifs, moraux ou idéologiques des locuteurs, en particulier dans l'acte d'évaluation positive ou négative d'autrui qui permet de construire, implicitement ou explicitement, une image de soi à travers son discours. Elle constitue donc une ressource essentielle dans l'activité de catégorisation de soi et de l'autre, et résulte d'une interprétation de l'univers social du locuteur et de la façon dont il perçoit lui-même et les autres au sein de cet univers. Ainsi, d'un point de vue sémantique et pragmatique, nous considérons, avec P. Eckert (Eckert 2008 : 456), le style non comme une manière différente de dire la même chose, mais comme un élément constitutif du sens en discours :

« [S]tyle is not a surface manifestation, but originates in content. The view of style I present here precludes the separation of form from content, for the social is eminently about the content of people's lives. Different ways of saying things are intended to signal different ways of being, which includes different potential things to say. »

Nous analyserons à présent les valeurs sémantiques et les fonctions pragmatiques en interaction d'une autre catégorie de lexèmes très importante dans le discours en camfranglais : celle des mots du sexe.

6.2. Hommes et femmes : parler d'amour et de sexe

Le domaine des relations amoureuses et, surtout, sexuelles, est l'un des thèmes argotiques les plus répandus. La sexualité relève de la sphère privée et intime, ce qui explique sans doute son lien étroit avec l'argot. Aussi, de façon significative, une rubrique entière sur le forum de *bonabéri.com*, intitulée « Hommes et femmes », est consacrée à des récits et à des débats autour des expériences sexuelles des internautes. Le discours sur le sexe et la sexualité met souvent en jeu

dans l'argot des stratégies discursives qui relèvent du tabou linguistique, et qui consistent dans l'emploi de nombreuses appellations euphémiques, mais aussi du dysphémisme, qui consiste à rendre négatifs des concepts neutres en utilisant des désignations péjoratives ou en soulignant les aspects négatifs, vulgaires ou défavorables du référent (Kiessling 2004 : 8). La mise en mots du sexe permet de construire l'identité des scripteurs, mais reflète aussi leurs représentations et leurs attitudes face à la sexualité. Tout récit d'une aventure sexuelle est soumis au jugement des pairs et permet de se construire une identité dans l'interaction.

Les internautes ont ainsi recours à une grande variété de lexies pour désigner l'acte sexuel, ce qui témoigne d'une grande créativité lexicale dans ce domaine. Le lexème *combo*, bien diffusé dans la communauté, est employé par les bérinautes et sur *www.grioo.com*. Il est actualisé en discours soit comme un verbe en emploi transitif direct ou en emploi intransitif, soit comme un substantif :

« je suis une belle ngo [fille] de 21ans, alors si je gui [donne] les do [argent] pour know [faire reconnaître] mon mouna [enfant] je ne **kombo** [75] pas avec le djo [type]. Ce qui est logique (on ne peut pas tcha [prendre] les do et **kombo** encore ensemble). » (Par Lovely-black, le 8 mars 2006, 10:38, sur www.grioo.com.)
(Je suis une belle fille de 21 ans, alors si je paye pour faire reconnaître mon enfant, je ne couche pas avec le gars. Ce qui est logique (on ne peut pas prendre les sous et coucher encore ensemble).

« Je suis Ok pour know ton mouna mais pas pour les dos, je veux only qu'on **kombo.** » (Par Nkossi, le 10 mars 2006, 17:40, sur www.grioo.com.)
(Je suis d'accord pour reconnaître ton enfant mais pas pour les sous, je veux seulement qu'on couche ensemble.)

« Papa [76], how ke tu veux **combo** la go alors ke tu ne know même pas si elle est moh [belle] dé? Imagine la go te tchat [dit] ke c OK kil y a la **combo** ndjo (contre kaolo [argent] off course Mr. Green) et ke tu arrives elle est nié mal [très moche] tu do koi? Tu pem [fuis]? » (Par Kainfri, le 13 mars 2006, 17:21, sur www.grioo.com.)
(Papa, comment est-ce que tu veux coucher avec la fille alors alors que tu ne sais même pas si elle est belle dé ? Imagine que la fille te dise que c'est OK, qu'il y aura du sexe gratuitement (en échange d'un billet bien sûr Mr. Green), qu'ensuite tu arrives et qu'elle est très moche, tu fais quoi ? Tu t'enfuis ?)

« une nga qui fait la calculeuse va calculer jusqu'au détail du nom. or pkoi tu vas épouser une nga de ce genre? tu la **combo** et tu la chasse pour épouser la vraie nga. » (Par petitbandit, le 31 octobre 2011, 9:16, sujet '' Pkoi les ngas bahat de tcha le name du mari ?'', sur www.bonaberi.com.)
(Une fille qui fait la calculeuse va calculer jusqu'au détail du nom. Or, pourquoi tu vas épouser une fille de ce genre ? Tu la baises et tu la chasses pour épouser une vraie fille.)

---

[75] Les caractères gras dans cette citation et dans toutes les suivantes sont de nous.
[76] Interjection.

Cette lexie est aussi répertoriée dans le « dictionnaire du parler camerounais » sur *Le blog du Prési*, avec pour définition : ‘‘faire l’amour, coucher avec’’. Une autre lexie, *ntot*, est répertoriée dans le même dictionnaire, comme substantif (‘‘vagin’’, n. f.), et comme verbe (‘‘faire l’amour’’, v. intr.). On trouve quelques occurrences de ce verbe dans notre corpus, comme celle-ci :

« Et si elle a ses madras [enfants] tu **ntot** toujours?? » (Par Kiné Lam, le 10 mars 2006, 19 :13, sur www.grioo.com.)

(Et si elle a ses gamins, tu la baises toujours ?)

Ce même lexème est actualisé ici comme substantif et non comme verbe, pour désigner l’acte sexuel, puis il est repris par la déformation ludique *toto* :

« Papa je wanda sur [suis étonné par] mes réfré [frères] kamé [camerounais] ! la mbindi [petite] chiba [dit] qu’elle a 21 ans et qu’elle est mô [belle], et personne ne l’a encore taclée [draguée] ? Je demande hein djo vous fûmez même quoi ici non?? Quels sont ces djéz [types] là? Bon peut-être que vous êtes dans les mêmes pètes [pétards, problèmes] qu’elle! Tout ce que je peux lui tell [dire] c’est que même si c’est trong [dur], elle finira par tomber sur un what [blanc] qui va djoum dans ses wé [tomber dans ses filets ?] ! Il faudra seulement qu’elle le valide [accepte]. Sinon ca va pas waka [marcher]. Si elle veut tenter avec un de ses réfré, faut qu’elle no [sache] que les gars aiment trop la **ntot**. Même avec les do [sous] ils vont qd mm vouloir la **toto** Laughing Laughing sais de quoi je toli [parle]. » (Par Kiné Lam, le 10 mars 2006, 17:13, sur www.grioo.com.)

(Ca alors, je suis étonné par mes frères camerounais ! La fille dit qu’elle a 21 ans et qu’elle est belle, et personne ne l’a encore draguée ? Je demande hein gars vous fûmez même quoi ici non ?? Quels sont ces types-là? Bon peut-être que vous êtes dans les mêmes problèmes qu’elle ! Tout ce que je peux lui dire c’est que même si c’est dur, elle finira par tomber sur un blanc qui va tomber dans ses filets ! Il faudra seulement qu’elle l’accepte. Sinon ca va pas marcher. Si elle veut tenter avec un de ses frères, faut qu’elle sache que les gars aiment trop le sexe. Même avec les sous, ils vont quand même vouloir le sexe, je sais de quoi je parle.)

On relève aussi ici le verbe *tacler* employé dans un sens métaphorique pour signifier ‘‘draguer’’. C’est la seule occurrence de cet emploi dans le corpus étudié.

On a également relevé une occurrence en discours du verbe *nioksser* dans le même sens que les lexèmes précédents :

« Pauvre de moi, ma petite [petite amie] me shite depuis que dans le quat (quartier] on a kongossé [raconté] que je suis tombé sans glisser pour [fou amoureux d’] une voyelle [fille] dans un chantier devant un poulet DG (sans grippe aviaire Laughing). Depuis à chaque fois que je veux **nioksser** la gô me tell “depose [laisse ?] moi” ! ». (Par Nkossi, le 11 mars 2006, 16:38, sur www.grioo.com.)

(Pauvre de moi, ma copine me sort depuis que dans le quartier on a raconté que je suis tombé fou amoureux d’une nana dans un chantier devant un poulet DG (sans grippe aviaire). Depuis à chaque fois que je veux baiser la fille me dit “laisse-moi” !)

Cette lexie est aussi répertoriée dans le dictionnaire du « parler camerounais », avec la définition suivante : « baiser, faire l'amour ; particulièrement remis au gout du jour par le chanteur Petit-Pays dans un de ses titres. ». La définition laisse penser que le terme, « remis au goût du jour » par un chanteur camerounais populaire, est bien diffusé dans la communauté des camfranglophones. Pourtant, il n'apparaît qu'une seule fois dans notre corpus.

On relève aussi la locution verbale *gui la tumba* employée sur *grioo.com* pour référer à l'acte sexuel:

« kolo [argent] c'est pas flop [beaucoup] pour take [prendre] un muna [enfant] qui n'est pas le sien. Pas que je tchat [dise] de **gui la tumba**, do [faire] la Mbock [prostituée] n'est pas moo [bien] non-plus. » (Par M.O.P., le 8 mars 2006, 11 :01, sur www.grioo.com.)
(L'argent ce n'est pas assez pour prendre un enfant qui n'est pas le sien. Ce n'est pas que je te dis de coucher, faire la prostituée n'est pas une bonne chose non plus.)

Deux autres lexies sont fréquemment actualisées par les internautes sur *bonabéri.com* et n'apparaissent pas dans le dictionnaire du « parler camerounais ». Il s'agit du mot *kièp*, ou *nkièp*, qui est actualisé à la fois comme substantif désignant l'acte sexuel et comme verbe référant au procès, en emploi intransitif ou transitif direct :

« C'est la kala [le genre] que gars, si tu essayes seument de tenter de dou l'erreur de la **nkièp**, mon ami tu es grillé, parce c'est elle même qui va go raconter ca à toute la boite. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 23 décembre 2011, 5:32, sujet ''Yaé alors comment je me suis niang moi-même !'', sur www.bonaberi.com.)

(C'est le genre de fille avec laquelle, gars, si tu essayes seulement de tenter de faire l'erreur de coucher avec elle, mon ami tu es grillé, parce que c'est elle-même qui va aller raconter ça à toute la boîte.)

« A plus de 50 ans la mater [mère] n'est plus la pour faire les munas [enfants]. Donc si elle se met avec un chaud [homme] c'est pour **kiep** ou pour avoir juste un compagnon et ne pas souffrir de sollitude [sic]. Pour la **kiep** il faut qu'elle lep [laisse tomber]. Quand elle atteint ces ages la, elle ne doit plus vivre pour ca. » (Par LeGombiste, le 25 septembre 2010, 5:16, sujet '' Le djo de ma mater'', sur www.bonaberi.com.)

(A plus de 50 ans, la mère n'est plus là pour faire des enfants. Donc, si elle se met avec un homme c'est pour baiser ou juste pour avoir un compagnon et ne pas souffrir de la solitude. Pour le sexe, il faut qu'elle laisse tomber. Quand elle atteint ces âges-là, elle ne doit plus vivre pour ca.)

« Un papa de 60+, s'il est marie qu'il **kiep** sa femme sinon qu'il reste aussi tranquille. » (Par LeGombiste, le 25 septembre 2010, 8:41, sujet '' Le djo de ma mater'', sur www.bonaberi.com.)

(Un papa de plus de 60 ans, s'il est marié qu'il couche avec sa femme, sinon qu'il reste aussi tranquille.)

On a néanmoins relevé quelques occurrences d'une construction syntaxique différente du verbe *kièp*, avec une locution prépositionnelle, *kiep avec* + syntagme nominal ou pronom personnel :

« Donc tu es tellement frais et beau plus que PatouStyle et la nga veut seulement **kièp avec** toi à la seule vue de tes photos si je comprends bien!? » (Par FF, le 10 janvier 2012, 3:21, sujet ''Elle refuse alors que son way gratte'', sur www.bonaberi.com.)

(Donc, tu es tellement plus classe et plus beau plus que PatouStyle, et la nga veut seulement coucher avec toi à la seule vue de tes photos si je comprends bien !?)

« ''afreaka a écrit: legombiste toi quand tu as des rapports sexuels c'est uniquement pour avoir des enfants?''

Le Gombiste : Non, mais je trouve qu'une mater [maman] africaine a 60 ans ne doit plus courrir derriere la **kiep**. Si elle est encore mariee alors pas de pb qu'elle **kiep avec** son mari sinon qu'elle lep [laisse tomber]. » (Par LeGombiste, le 25 septembre 2010, 5:28, sujet ''Le djo de ma mater'', sur www.bonaberi.com.)

(''afreaka a écrit : legombiste toi quand tu as des rapports sexuels c'est uniquement pour avoir des enfants?''

Le Gombiste : Non, mais je trouve qu'une maman africaine à 60 ans ne doit plus courrir derrière le sexe. Si elle est encore mariée alors pas de problème, qu'elle couche avec son mari ; sinon il faut qu'elle laisse tomber.)

Le second lexème employé par les bérinautes est le verbe *tuber*. Il s'agit d'un néologisme formé à partir d'un substantif français [77], et qui est propre au jargon ludique de la communauté des bérinautes. Lorsqu'il est actualisé comme verbe, le lexème se construit comme ses synonymes empruntés, c'est-à-dire en emploi transitif direct, indirect, ou en emploi intransitif :

« j'aimerai bien **tuber** avec Tyron cet ete sur une compil de Raggae et Dancehall. » (Par Foxyforever, le 19 avril 2011, 3:07, sujet '' Pardon on veut un tube cet été !'', sur www.bonaberi.com.)

« ''African girl a écrit:

Je veux **tuber**…

ZANGALEWA

Mais ca n'avance pas je fais les appels de balles depuis, mais rien je sais plus koi faire pardon aidez moi Beri.'' »

[77] Il y a peut-être une analogie avec le verbe *entuber,* ''duper, tromper'', que l'on retrouve dans la locution *se faire entuber*, ''se faire avoir, se faire duper''.

Elan D'Anjou De PimPim : Pardon **tube** moi. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 27 août 2010, 10:11, sujet ''Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com.)

Enfin, une autre lexie est employée uniquement par la communauté des bérinautes, mais beaucoup moins fréquemment : il s'agit du verbe *tabacouiller*, peut-être formé à partir du substantif français *couille* attesté en français du Cameroun, qui désigne dans l'argot étudiant l'organe génital masculin (IFA 1988 : 123), et/ou par analogie avec *tabasser*, les mots argotiques se référant à l'acte sexuel étant très souvent des mots connotant la violence. En voici quelques occurrences :

« En fait c'est une choa [fille] qui piff [aime] trop raconter sa life [vie], y compris intime. Et c'est une nga [fille] qui s'en fout hein, elle est capable d'annoncer en pleine réunion de service que vous avez **tabacouillé** la veille et c'est pourquoi elle est arrivé en retard à la réunion. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 23 décembre 2011, 5:32, sujet '' Yaé alors comment je me suis niang moi-même !'', sur www.bonaberi.com.)
(En fait c'est une fille qui aime trop raconter sa vie, y compris intime. Et c'est une fille qui s'en fout hein, elle est capable d'annoncer en pleine réunion de service que vous avez couché ensemble la veille, et que c'est pour ça qu'elle est arrivée en retard à la réunion.)

« C tjours mieux de do [faire] ses ways [affaires] en shadow [en cachette] comme ca si ca eclate tu auras une couverture. Mais moi je ne te conseillerai pas de sortir avec une collegue. La meilleure chose a faire c l inviter et la **tabacouiller** de temps en temps sans pour autant approfondir vos relations. » (Par Tyron, le 23 décembre 2011, 8 :53, sujet '' Yaé alors comment je me suis niang moi même !'', sur www.bonaberi.com.)
(C'est toujours mieux de faire ses trucs en douce, comme ca si ça éclate tu auras une couverture. Mais moi je ne te conseillerais pas de sortir avec une collègue. La meilleure chose à faire, c'est de l'inviter et de coucher avec elle de temps en temps sans pour autant approfondir vos relations.)

« Je wait [attends] quand tu va kèm [venir] ici en France avant de te **tabacouiller**. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 avril 2011, 11 :33, sujet ''Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com.) (J'attends ta venue ici en France avant de te baiser.)

On a aussi relevé une occurrence du verbe *piner* dans le même sens, et du substantif dérivé *pineur* qui signifie ''partenaire sexuel'' ; ces mots sont d'ailleurs fréquents dans l'argot hexagonal :

« Elan ne **pine** t-il pas que les non laides » (Par silazor, le 27 août 2010, sujet ''Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com.)
(Elan ne couche t-il pas qu'avec les non laides ?)

« En plus c'est bien connu que all [toutes] les ngas [filles] des states [Etats-Unis] ont
un **pineur** en France. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 avril 2011, 11 :33, sujet ''Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com.)

(En plus, c'est bien connu que toutes les Américaines ici ont un partenaire sexuel en France.)

L'acte sexuel est, à de rares exceptions près, toujours désigné par l'un de ces mots stylistiquement marqués. On a néanmoins relevé l'emploi du syntagme verbal *avoir des relations sexuelles* dans une discussion en camfranglais sur *bonabéri.com* intitulée « Le djo de ma mater ». La discussion porte sur la possibilité pour une mère, passé un certain âge, d'avoir ou non des relations sexuelles. Si l'initiateur de la conversation emploie la lexie *kièp*, qui est reprise par la plupart des locuteurs, une internaute (afreaka) utilise le syntagme verbal cité plus haut : « legombiste toi quand tu as des rapports sexuels c'est uniquement pour avoir des enfants ? » (Par afreaka, le 25 septembre 2010, 5:22, sujet ''Le djo de ma mater'', sur www.bonaberi.com.). L'emploi d'une variante du français standard au lieu d'une variante vernaculaire est ici marqué : cette divergence stylistique indexe la désapprobation et la prise de distance de la locutrice, qui raille ainsi le point de vue de l'internaute LeGombiste [78] sur la sexualité de la mère d'âge mûr, censée, d'après lui, n'avoir des relations sexuelles que si elle désire des enfants. La locution verbale étant moins marquée stylistiquement, en ce qu'elle relève du français standard, que le lexème *kièp* qui indexe la jeunesse, on peut voir se dessiner en filigrane dans les discours une frontière générationnelle qui oppose deux catégories sociales, les « jeunes » et les « vieux » ou les personnes plus âgées, en particulier les mères, dans leur rapport à la sexualité. Cette frontière, qui s'exprime au niveau du contenu propositionnel des discours, est ici indexée par la variation stylistique.

Dans les autres conversations étudiées, la référence à l'acte sexuel permet : de raconter une expérience qui relève de l'intime ; de séduire l'autre ; de jouer avec l'autre dans un rapport de connivence ; de se moquer des faibles performances sexuelles ou des échecs amoureux de l'autre. Etant donné leur contexte d'emploi et leur construction, on peut supposer que ces lexies contiennent le sème de possession forte, surtout lorsqu'elles sont employées avec une construction transitive directe, comme les nombreuses lexies énumérées par Goudaillier que l'on trouve dans le français des jeunes de la métropole pour référer à l'acte sexuel : *bouillave*, *fucker*, *niquer*, *partouzer*, *piner*, *plomber*, *pounechave*, *quène*, *réti*, *roubave*, *tirer*, *tiser*, *zeub* (Goudailler 1997 : 31). Dans le cas où le verbe est suivi de la locution prépositionnelle *avec* + syntagme nominal ou pronom, le sème de possession est absent. La grande variété des lexies pour désigner l'acte sexuel en camfranglais témoigne de l'importance symbolique du domaine du sexe dans la pratique vernaculaire des camfranglophones. On remarque aussi la polyfonctionnalité de ces

[78] Cf. LeGombiste, le 25 septembre 2010, 5:16, sujet '' Le djo de ma mater'', sur www.bonaberi.com : « A plus de 50 ans la mater [mère] n'est plus la pour faire les munas [enfants]. Donc si elle se met avec un chaud [homme] c'est pour **kiep** [avoir des rapports sexuels] ou pour avoir juste un compagnon et ne pas souffrir de sollitude [sic]. Pour la **kiep** [sexe] il faut qu'elle lep [laisse (tomber)]. Quand elle atteint ces ages la, elle ne doit plus Vivre pour ca. »

lexies, qui peuvent pour la plupart être actualisées comme substantif ou comme verbe, ce qui contribue davantage à leur emploi fréquent.

Les lexies référant explicitement à l'acte sexuel sont parfois associées à d'autres lexies ou locutions qui relèvent du champ lexical de la séduction et du désir amoureux ou sexuel. Il s'agit en général de lexèmes ou de locutions existants en français standard mais qui sont employés dans un sens métaphorique ou par restriction métonymique, comme : *tomber* ou *fall* pour désigner l'action de tomber amoureux (« silazor, donc c'est en misant ton profil qu'elle est tombee hein ? »; « je sais que tu doutes encore mais ai confiance en l'homme car si tu me vois toi meme tu vas fall »), *goûter* et *eat* employés métaphoriquement dans un sens sexuel (« moitie notre tube sera fait mais pas avt ke je ne goute zangalewa le djo la me fait un genre la au coeur » ; « Donc c'est la-bas que toi tu vas tuber hein. Tu vas eat da poopoo »), *verber*, qui signifie ''séduire, draguer'' par restriction métonymique (« Tu veux alors que ty [79] friend fuit les gars? Car tout gars peut être pris hein. Le jour qu'il se lève pour verber, elle n'a qu'à s'assurer qu'il n'est pas pris. »), *tacler* pour ''draguer'' (cf. exemple cité ci-dessus), *titulariser* (une fille), c'est-à-dire en faire sa petite amie « officielle », et *titus*, apocope de *titulaire*, qui signifie ''petite amie préférée, petite amie officielle'' ; « faire les appels de balle », pour ''lancer des signes'' (« Je veux tuber… ZANGALEWA. Mais ca n'avance pas je fais les appels de balles depuis, mais rien je sais plus koi faire pardon aidez moi Beri. ») ; cette expression, caractéristique du jargon du football, est employée une seule fois par Magne, dans un sens métaphorique.

Le domaine du sexe et des relations amoureuses apparaît donc comme fortement investi symboliquement et propice à la créativité néologique des scripteurs.

Si l'on examine à présent les conditions d'énonciation de ces lexies, on remarque d'abord une répartition sexuée dans l'emploi de ces termes : ce sont surtout les hommes qui emploient fréquemment les lexies référant directement à l'acte sexuel pour exprimer sans détour leur désir ou raconter leurs expériences, et qui sont les initiateurs des discussions sur le sexe. Lorsque des internautes féminins emploient ces lexies, c'est en général pour reprendre le terme employé par un autre internaute et commenter son propos. Lorsque le lexème est employé avec une valeur transitive directe, en général le sujet est un référent masculin et l'objet un référent féminin (les lexèmes *nga*, *choa*, ou leurs synonymes, le pronom anaphorique *la* ou le pronom personnel *te*). L'expression de ce désir se fait en général grâce à l'emploi de l'expression volitive *je veux* + verbe, le verbe actualisé étant l'un des lexèmes référant à l'acte sexuel. Ce faisant, certains affirment leur appartenance au groupe de pairs masculins dont l'identité se construit aussi par le récit des performances ou des aventures sexuelles, et/ou par l'affirmation du désir sexuel. On a donc une

[79] Hapax. On déduit aisément du contexte que ce mot signifie ''ton''. Il s'agit sans doute d'une création facétieuse à partir du possessif anglais *my*.

construction de l'identité sexuelle masculine conforme à un stéréotype social, soutenu et repris explicitement par plusieurs internautes : ainsi, Silazor, un internaute masculin, écrit à une internaute féminine, Foxyforever, qui dit « réfléchir un peu trop comme les hommes » : « tu dis reflechir comme un homme? oha un homme reflechi avec son zoze. dc tu as le zoze » (« Tu dis réfléchir comme un homme ? Ouha un homme réfléchit avec son pénis, donc tu as un pénis ? » ; Cf. la discussion « C'est quoi votre côté masculin/féminin ? », sur www.bonaberi.com), *zoze* étant une autre lexie pour désigner le sexe masculin. Il est à cet égard significatif que lorsqu'une femme affirme son désir sexuel de manière directe, comme le fait Magne en lançant la discussion « Je veux tuber », de la même manière que le feraient beaucoup d'autres scripteurs masculins, elle a un statut particulier au sein de la communauté : en effet, Magne est reconnue pour ses « bordelleries », ses aventures sexuelles multiples, et tout le monde lui reconnaît le statut de « bordelle », c'est-à-dire de « pute, prostituée », statut qu'elle assume d'ailleurs complètement :

> « On m'a deja dit combien de fois ici ke je ss laide, Haroun et bien d'autres m'ont mm traite de bordelle ici (ce que je ne renie d'ailleurs pas) esse jai pleuree? j'ai tcha av les 2 mains jai dit merci non? si c av son frere ou les maris des gens [ke] je borde [couche] nessa ca me regarde? » (Par Magne, le 26 décembre 2011, 12 :26, sujet '' Quelles sont les limites du Zouazouatage ?'', sur www.bonaberi.com.)
>
> (On m'a déjà dit combien de fois ici que je suis laide, Haroun et bien d'autres m'ont même traitée de pute ici (ce que je ne renie d'ailleurs pas), est-ce que j'ai pleuré ? J'ai joint mes deux mains [?] et j'ai dit merci, non ? Si c'est avec son frère ou les maris des gens que je couche, n'est-ce pas ça me regarde ?)

Ainsi Magne, en s'autocatégorisant comme une bordelle et en acceptant ce surnom que lui attribuent les autres membres de la communauté, revendique une liberté sexuelle qui va de pair avec une liberté langagière, qui se manifeste par l'utilisation d'un langage direct et cru, conforme à son ethos de « bordelle ». En plus d'affirmer explicitement son désir sexuel (« c mm ca kel vient de dire la aussi mais gars moi je sais plus koi faire man. je ve tuber popo qd mm il est mignon ce zangui zanga la [80] » : « C'est même ça qu'elle vient de dire là aussi, mais gars moi je sais plus quoi faire man. Je veux baiser, mince alors il est bien mignon ce Zangu Zanga là ». Par Magne, le 26 août 2010, 8:19, sujet '' Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com), elle emploie des mots qui désignent l'organe sexuel masculin ou féminin, notamment, comme ici, pour parler de ses aventures sexuelles ou pour s'adresser avec humour à son amie sur les supposées pratiques sexuelles secrètes de cette dernière :

> « gars si je dois encore voyager pr me faire tuber c ke je ss du coup desesperee. il fo qd mm ke si je vais donner le **nchoutou** ke le gars se deplace non? non oo je'tais en france pr

[80] Jeu avec le pseudonyme *Zangalewa* d'un internaute, qui est l'objet du désir de Magne.

d'autres divers [affaires] plus serieux ke les tubages dc t'inkietes mais le Zangalewa ci je ss chaude pr lui juska » (Par Magne, le 26 août 2010, 8:19, sujet '' Je veux tuber…'', sur www.bonaberi.com.)
(Gars, si je dois encore voyager pour me faire sauter, c'est que du coup je suis désespérée. Il faut quand même que, si je me donne, le gars se déplace non ? Noon j'étais en France pour d'autres affaires plus sérieuses que les coucheries, donc t'inquiète, mais ce Zangalewa, je suis vraiment très chaude pour lui.)

« mdr my friend esse tu sais ke tu ma'vais jmais dis l'affaire de mbeng [France] la juska today [aujourd'hui] ? pardon dis moi un peu tu es go [allée] jusken france tuber [avoir des rapports sexuels] sans dire a ty [ton] friend [amie] ? ma soeur le **bangala** la eetait bon kel kalite juska [81] tu m'as mm pas averti ke je te dise de saluer Elan mm coe ca pr moi? » (Par Magne, le 19 avril 2011, 12:08, sujet '' Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com.)
(Je suis morte de rire mon amie, est-ce que tu sais que tu ne m'avais jamais parlé de l'affaire qui s'était passée en France là jusqu'à aujourd'hui ? Pardon dis-moi un peu, tu es allée jusqu'en France pour coucher sans rien dire à ton amie ? Ma sœur, son pénis est si bon que tu ne m'as même pas avertie, pour que je puisse te dire de saluer Elan même comme ça pour moi?)

Le mot *nchoutou* désigne le sexe féminin. Quant au mot *bangala*, il apparaît dans l'IFA assorti des marques d'usage ''dialectal, vulgaire ou familier''. Dans le dictionnaire du « parler camerounais », il est défini ainsi : « zizi. c 'est le sens péjoratif, pas beau, sale ». Il s'agirait alors d'un mot connoté péjorativement ou dont l'usage serait fortement marqué comme vulgaire. Cette connotation vulgaire associée à ce lexème en fait un terme tabou pour certains. Ainsi s'explique la réaction de Bess, choquée par le fait que son amie Magne emploie ce mot :

« LoL My friend, je sais ? Moi meme j'apprends ici que j'ai ete a Mbeng est ce que je savais? Et dire que je n'avais meme pas de passeport au moment du tube lol. Je crois qu'ils ont eu la nouvelle du tube en retard. J'ai du tubé au Cameroun et on m'a seulement produit [82] last year…

ps: **my friend comment tu utilise le mot '' ba…'' alors que tu sais que je n'aime pas ca** [83] » (Par L'integree, le 19 avril 2011, 12:10, sujet '' Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com.)
(LoL mon amie, est-ce que je sais ? Moi-même j'apprends ici que j'ai été en France, est-ce que j'en savais quelque chose ? Et dire que je n'avais même pas de passeport au moment du

[81] « Quelle qualité jusqu'à » : cette expression a une valeur à la fois intensive et consécutive : elle sert à renforcer l'adjectif *bon*, et introduit une subordonnée de conséquence.
[82] Ici, la phrase « on m'a […] produit(e) last year » doit signifier que l'internaute a été lancée sur le devant de la scène médiatique d'Internet, à la manière d'un artiste que l'on produit pour ses spectacles. La vidéo du ''tube'' réalisé par l'internaute aurait été diffusée « l'an dernier ». Le verbe *produire* est utilisé dans le jargon artistique en particulier dans le sens d''assurer la réalisation matérielle de (un film, une émission, un spectacle), par le financement et l'organisation'' (cf. Le Petit Robert 2012 : 2033).
[83] Les caractères gras sont de nous.

rapport sexuel lol. Je crois qu'ils ont eu la nouvelle du rapport en retard. J'ai dû coucher au Cameroun et on m'a seulement produite l'an dernier… P.S. : mon amie, comment tu utilise le mot ‘‘ ba…’’ alors que tu sais que je n'aime pas ça.)

Cette réaction négative est relayée par le commentaire d'un autre internaute, qui catégorise le mot *bangala* comme un « gros mot » :

« Magne ci comment tu es mauvaise comme ça non? Tu es la seule ici censée bien connaitre notre Bess nationale, notre niou [nouvelle] Bess et tu ecris les gros mots comme ça alors que tu sais bien que son coeur est faible????? » (Par Magne, le 20 avril 2011, 6:32, sujet ‘‘ Pardon on veut un tube cet été !!!’’, sur www.bonaberi.com.)
(Magne, comment tu peut être mauvaise comme ça hein ? Tu es la seule ici censée bien connaitre notre Bess nationale, notre nouvelle Bess, et tu écris des gros mots comme ça alors que tu sais bien que son coeur est faible ?????)

Si Bess exprime une certaine pudeur linguistique quant à l'emploi du mot *bangala* qui lui paraît déplacé, elle utilise néanmoins le substantif *tube* et le verbe *tuber* qui sont des néologismes propres à la communauté des bérinautes, mais il s'agit de désignations indirectes qui réfèrent à l'acte sexuel par transfert métaphorique.

Enfin, la verbalisation du sexe est aussi l'occasion d'un jeu de cryptage. On voit ainsi dans la discussion « Pardon on veut un tube cet été !!! » comment le jeu de cryptage s'opère grâce à l'ambiguïté du mot *tube*. En effet, la locution *tube de l'été* laisse penser à un participant non averti que le mot *tube* a le sens de ‘‘succès musical’’ [84] qui est bien attesté en français mais relève d'un emploi familier. Les scripteurs jouent sur l'ambigüité du mot, en particulier Elan D'Anjou De PimPim, en utilisant des lexies qui relèvent du réseau lexical de la musique, en particulier des emprunts à l'anglais comme le mot *featuring* (ou son abréviation *feat.*), qui désigne un duo entre deux chanteurs, ou encore l'expression *guest star :*

« Alors les qui nous sortent un tube cet été ? Le last [dernier] tube qui a chauffé sur beri [bonaberi] c'était le tube de Le Legombiste Feat. Bess, avec Eric Mbango comme Guest Star. Mais depuis là rien, or on sait tous que les bérinautes rafolent de tube. Donc moi j'open [ouvre] le sujet ci pour que all le mote [tous ceux] qui veut [sic] un tube cet été, viennent se manifester. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 17 avril 2011, 11:30, sujet ‘‘Pardon on veut un tube cet été !!!’’, sur www.bonaberi.com.)
(Alors, qui nous sort un tube cet été ? Le dernier tube qui a chauffé sur bonaberi c'était celui de Le Legombiste Feat. Bess, avec Eric Mbango comme Guest Star. Mais depuis là rien, or on sait tous que les bérinautes rafolent de tube. Donc moi j'ouvre ce sujet pour que tous ceux qui veulent un tube cet été viennent se manifester.)

---

[84] cf. Le Petit Robert 2012 : ‘‘fam. (1958) ARG. MUS. Chanson, disque à succès. « On va essayer de composer des chansons à succès. Des ‘‘tubes’’ », Belletto. **Le tube de l'été. Recomm. off. pour** *hit*’’.

La définition de *tube* donnée par Hyllona pour expliquer la signification du terme à un internaute ne clarifie pas réellement le sens mais relève plutôt de l'euphémisme et reste ambiguë, car elle reprend le lexème *featuring :* « tuber c'est un featuring entre 2 berinautes, un genre d'entre-aide koi ». Après cette définition, apparaissent progressivement des lexies qui relèvent du champ lexical du sexe et qui permettent de déduire *a posteriori* le sens des mots *tuber*, *tube* et de son synonyme *tubage*. Ainsi, Elan d'Anjou de PimPim, s'adressant à Bess, joue malicieusement sur la proximité phonique entre les lexèmes *festival* et *fesses* pour créer l'adjectif *fèssetival*:

« On a su qu'il y a eu tubage estival et **fèsse**tival [85] entre toi et legombiste » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 avril 2011, 11:30, sujet '' Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com.)

Ensuite, l'emploi par Magne du verbe *kièp*, puis par Elan d'Anjou de PimPim du verbe *tabacouiller*, tous les deux synonymes de *tuber*, permet de désambiguïser définitivement le sens de ce verbe et du substantif dont il est dérivé :

« Magne : Elan et toi tu vas alors me kiep comment si tu ne tcha [prends] pas l'avion pr kem [venir] ici? tu vas ausi do 9h de vol non?

Elan : Je wait [attends] quand tu va kèm [venir] ici en France avant de te tabacouiller. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 18 avril 2011, 11:33, sujet ''Pardon on veut un tube cet été !!!'', sur www.bonaberi.com.)
(Magne : Elan, et toi tu vas me sauter comment si tu ne prends pas l'avion pour venir ici ? Tu vas aussi faire 9 heures de vol non ? Elan : J'attends que tu arrives ici en France avant de te baiser.)

Certaines interventions d'autres internautes qui suivent cet échange prennent alors tout leur sens et perdent leur ambiguïté en contexte, comme celle-ci, où malgré la référence à l'univers musical, le mot *tuber* ne peut plus être décodé comme signifiant ''faire un tube musical'' :

« j'aimerai bien tuber avec Tyron cet ete sur une compil de Raggae et Dancehall. »
(Par Foxyforever, le 19 avril 2011, 3:07, sujet '' Pardon on veut un tube cet été !'', sur www.bonaberi.com)
(J'aimerais bien tuber avec Tyron cet été sur une compil de Raggae et Dancehall.)

On a donc affaire à un emploi métaphorique du lexème *tube,* qui signifie à l'origine ''succès musical'', mais qui désigne ici le succès avec un(e) partenaire sexuel(le). A partir de ce mot, les bérinautes ont créé deux dérivés : le substantif *tubage,* synonyme de *tube*, et le verbe *tuber*. Ce jeu de cryptage et de décryptage

[85] Les caractères gras sont de l'auteur de la citation.

permet aux scripteurs d'instaurer une connivence avec leurs pairs grâce à la référence à un savoir partagé par les membres de l'endogroupe et de marquer leur appartenance à cet endogroupe, tout en excluant temporairement de l'interaction les membres d'exogroupes, qu'il s'agisse de participants ratifiés ou non ratifiés.

Les variantes vernaculaires apparaissent donc dans le discours en camfranglais en co-occurrence avec d'autres formes linguistiques (connecteurs argumentatifs, pronoms personnels, verbes de sentiment ou d'opinion, modalisateurs, interjections, etc.) qui leur donnent sens et font partie intégrante, en relation avec d'autres paramètres de l'interaction (acte discursif réalisé, thème, espace de l'interaction, relation avec les interlocuteurs, etc.) d'un ensemble sémiotique complexe, qui permet aux participants de construire leurs positionnements interactionnels et leurs identités selon un double niveau d'indexicalité (Ochs 1992, Bucholtz 2009) : les formes linguistiques saillantes indexent d'abord, dans le moment immédiat de l'interaction, des positionnements interactionnels - qu'il s'agisse d'orientations subjectives relevant du domaine affectif, évaluatif/idéologique ou épistémique - et des positionnements intersubjectifs (familiarité ou connivence, humour, moquerie, conflit, etc.) ; ces formes peuvent, de manière indirecte et seconde, indexer l'identification à des catégories sociales (« jeune », « Camerounais »), les deux niveaux d'indexicalité s'enchevêtrant de manière complexe au cours d'une interaction.

Du point de vue lexical et sémantique, le camfranglais peut donc être considéré comme un pôle du français courant : malgré la rupture formelle et sémantique marquée par l'usage de lexèmes étrangers et de néologismes, il présente une forte continuité lexicale et pragmatique avec le français ordinaire commun et le français courant du Cameroun. L'essentiel des formes qui permettent d'identifier un discours comme étant du camfranglais n'est pas spécifique à ce code : la prise en compte du contexte situationnel ou du cotexte discursif de l'interaction et des objectifs pragmatiques des participants est donc nécessaire, en plus des critères strictement lexicaux, pour définir cet idiome et catégoriser du discours comme étant du camfranglais (cf. Féral 2010 : 57). Ainsi, les analyses pragmatiques que nous avons menées à partir de l'étude en contexte de quelques lexies nous ont permis de montrer comment le camfranglais fonctionne en discours comme un marqueur de frontières symboliques et comme une pratique endogroupale qui permet de cimenter la connivence entre pairs.

Si le camfranglais ne peut être considéré, d'un point de vue strictement interne, comme un système linguistique autonome par rapport au français, les discours épilinguistiques de notre corpus nous révèlent pourtant que dans l'imaginaire de la majorité des locuteurs, le camfranglais existe en tant que « langue » ou code à part, bien distinct du français courant et en opposition avec lui. L'analyse des représentations nous permettra donc de cerner les fonctions et les valeurs sociales attribuées au camfranglais, et de mieux comprendre pourquoi ce dernier est perçu comme un code à part entière.

7. « Ce que parler camfranglais veut dire » : analyse des discours épilinguistiques des locuteurs

Les conversations en camfranglais donnent parfois lieu à des discours épilinguistiques (discours sur la langue et sur les pratiques langagières) à travers lesquels se révèlent les fonctions sociales et symboliques attribuées au camfranglais et sa place dans la configuration linguistique du Cameroun. Si le camfranglais a été longtemps stigmatisé, du fait de son statut originel de vernaculaire des jeunes en marge de la société, il s'affirme de plus en plus dans le paysage linguistique camerounais, sans doute en partie grâce au rôle joué par certains médias locaux (journaux comme *100% jeunes*, radio) et par certains artistes, dont le plus emblématique est le rappeur Koppo. Ce code connaîtrait même un processus de véhicularisation (cf. Simo-Souop 2011). Ainsi, si certains locuteurs émettent des avis réservés concernant l'emploi du camfranglais, la plupart des jugements épilinguistiques expriment une adhésion forte à ce code, dont l'usage est investi d'un certain pouvoir symbolique. Pour la majorité des locuteurs, le camfranglais fonctionne comme un emblème identitaire en résistance à la domination des langues coloniales (français et anglais) et comme un symbole de l'unité camerounaise.

7.1. Nommer le code

En plus d'écrire en camfranglais, les locuteurs en parlent en le nommant, indice de l'aboutissement du processus de vernacularisation, c'est-à-dire de « la prise de conscience par les locuteurs eux-mêmes de la spécificité de leur usage et [de] la constitution de celui-ci en une variété discernable et reconnue » (Manessy 1993 : 143). Acte idéologique par excellence, la nomination a une valeur performative et joue un rôle déterminant dans la construction et l'essentialisation des ''langues'' ou des ''styles'' et de leurs locuteurs : en effet, comme le rappelle C. Canut, « nommer, c'est faire exister, c'est construire », c'est « homogénéiser, clôturer un ensemble de réseaux ou d'éléments à l'origine en relation les uns aux autres de manière hétérogène », à des fins pratiques (Canut 2001 : 144 ; cf. aussi Féral 2009a).

Un fait frappant à la lecture des commentaires épilinguistiques est l'emploi quasiment unanime du glossonyme *camfranglais* (et de ses formes apocopées : *camfra(n), cam*). Cette observation est en contradiction avec les résultats des études récentes sur ce code (Harter 2000, Feussi 2006, Féral 2009) selon lesquelles la majorité des locuteurs préfèrent utiliser le terme *francanglais*, qui peut être considéré comme une sorte de verlanisation du mot *camfranglais* (Féral 2009a : 136). Or, nous n'avons relevé que deux occurrences de ce mot dans notre corpus (orthographié une fois F*ranCamglais* [86]), quelques occurrences de ses formes

[86] « Quant j'étais au school, on disait FranCamglais et non Frananglais ou encore

apocopées (*francam*, *francan*), ainsi qu'une occurrence du mot *francamanglais*, et une autre du mot *frananglais*, néologisme employé par un journaliste de la *BBC* (ce mot fait d'ailleurs l'objet de critiques virulentes de la part des locuteurs de camfranglais sur *cameroon-info.net*). L'emploi du terme *camfranglais*, mot fortement médiatisé dans les années 1980, s'expliquerait en partie par le fait que certains locuteurs sont influencés par le discours des linguistes qui ont décrit cette variété. Ainsi, plusieurs d'entre eux font référence à des articles ou à des ouvrages récents sur le camfranglais et d'autres parlers ''jeunes'', et s'approprient cette dénomination exogène :

> « Ces blancs n'en finiront pas de me surprendre, et moi qui pensait qu'entre Kmer [Camerounais] on pouvait parler notre Camfranglais sans risque d'etre compris, voila que je decouvre qu'ils s'y sont mis aussi, et de quelle maniere. Ainsi donc, aide du frere BILOA, Edmond (1999) : "Structure phrastique du camfranglais" --FERAL, Carole de (2005) : « Décrire un « parler jeune » : la [sic] cas du camfranglais LABOV, William (1976) : Sociolinguistique, Paris, Editions de Minuit.--SEGUIN, Boris et TEILLARD, Frédéric (1996): Les Céfrans parlent aux Français, Paris, Calmann-Lévy.
>
> Ces cinq ''Larons'' ont publié Étudier le Camfranglais : recueil des données et transcription (Carole de Féral, juillet 2005), dans lequel ils decryptent notre parler local…. » (Par Sipandang Boy, le 10 juillet 2006, sur www.camfoot.com.)

L'acte de nomination de l'objet ''camfranglais'' résulte donc d'un effet de *feed-back* des discours antérieurs de la *doxa* (discours des journalistes, des chercheurs) sur les discours des locuteurs, qui réactualisent une dénomination exogène dans le but de légitimer une réalité linguistique minorée. L'appellation *camfranglais* est donc porteuse d'une revendication identitaire : en utilisant le terme employé par des linguistes et en référant à leurs écrits, les locuteurs trouvent une légitimité à travers le discours d'autorité de savants, qui leur permet d'appuyer la défense de leur code. L'appellation *camfranglais* est, en effet, porteuse de jugements de valeurs positifs et confère au code un certain prestige : elle permet non seulement d'afficher, comme le terme *francanglais*, les deux langues les plus prestigieuses qui constituent ce code, le français et l'anglais, tout en revendiquant la composante camerounaise grâce au préfixe *cam-*, ce qui n'est pas le cas du terme *francanglais*. Or, cette composante camerounaise, ''nationale'', est très souvent revendiquée par les locuteurs, comme nous le verrons. Ainsi, comme l'explique C. de Féral, « le passage de *français* + qualifiant (*français makro*) à une dénomination spécifique (*camfranglais/francanglais*) occulte son origine sociale stigmatisée et, en mettant en scène les deux langues officielles du Cameroun, construit un symbole identitaire

---

Camfranglais. » (*cameroon-info.net*). « Ce ki est mo, c'est par exemple kand on djoum [monte] dans le metro ou le bus et k'on veut falla [trouver] une go ou cosh [se moquer de] un white kindem [monte], comme on est bam's, beti ou doul, on ne peut pas tok [parler] nos patois, on ndjoum djoum donc le francanglais. » (*grioo.com*).

politiquement correct dans la mesure où il va dans le sens de l'idéal bilingue anglais-français camerounais » (Féral 2009a : 144). La dénomination *camfranglais* indexe aussi sa valeur de vernaculaire interethnique et de langue ''nationale'' : en présentant l'avantage de refléter l'identité linguistique complexe du Cameroun, l'appellation *camfranglais* « reflète la volonté d'inscrire [ce code] dans un dépassement des clivages ethniques ou sociaux au travers de considérations symboliques et formelles » (Harter 2000 : 256). En dénommant et en construisant un objet linguistique distinct des autres, les locuteurs peuvent ainsi faire accéder le camfranglais au statut de ''langue'' à part entière. Ce processus de valorisation par l'acte de la nomination est aussi à l'œuvre dans les tentatives de codification du code, qui se manifestent par l'élaboration de dictionnaires et de lexiques en ligne [87], et dans le choix, fréquent dans notre corpus, de définir le camfranglais comme une *langue*.

7.2. Définir le camfranglais

Lorsqu'il s'agit de décrire le camfranglais au niveau structurel, de nombreux locuteurs le définissent comme un mélange de langues :

> « Pakira on parle de camfranglais car à l'origine ct surtout un melange de pidjin et de francais; mais avec les années beaucoup d'expressions tirées des diverses langues nationales (justement) sont venues se rajouter: mouna, bolè, bougna, poksi (?)… » (Par BB, le 19 octobre 2004, 20:09, sur www.grioo.com.)
> (Pakira, on parle de camfranglais car à l'origine c'est surtout un mélange de pidjin et de francais ; mais avec le temps, beaucoup d'expressions tirées des diverses langues nationales (justement) sont venues se rajouter : *mouna*, *bolè*, *bougna*, *poksi*…)

L'utilisation erronée du mot *créole* dans la deuxième citation indique que le mélange de langues est considéré comme constitutif du camfranglais, comme dans l'expression « verlan polyglotte » qui apparaît dans les propos d'un autre locuteur, où l'adjectif qualificatif met en valeur la dimension plurilingue de ce code :

> « C'est un peu le retour du verlan polyglotte… Je ne maîtrise pas du tout le topo [parler] mais je soutiens toujours les diverses formes d'expressions. » (Par Nénuphar, le 17 octobre 2004, 12:44, sur www.grioo.com.)

Mélange de langues, le camfranglais est donc défini d'abord comme un code mixte. Du point de vue typologique, il est parfois catégorisé comme un argot spécifique au Cameroun : « l'argot camerounais », « l'argot du bled » ou « du

[87] Notamment sur *etounou.free.fr*, où l'on trouve un « dictionnaire du parler camerounais » ; sur *Wikipédia*, où se trouve une fiche descriptive sur le camfranglais, accompagnée d'un glossaire ; sur www.bonaberi.com.

pays ». Ici, en plus de la dimension plurilingue du camfranglais, est évoqué un procédé de codage linguistique (le verlan) pour y référer.

Si le terme *argot*, qui est approprié pour définir le camfranglais, apparaît quelquefois, c'est le terme de *langue* qui est le plus souvent employé par les internautes pour définir le camfranglais. On trouve des locutions *langue* + complément du nom à valeur spécifiante (« langue du pays », « langue des jeunes ») dans lesquelles le mot désigne une façon de parler propre au Cameroun ou à un groupe social. Mais en général, le mot *langue* est employé sans qualifiant ni complément. Ainsi, de nombreux locuteurs revendiquent le statut de langue à part entière pour le camfranglais :

> « Maintenant, moi aussi je suis de ceux qui revendiqueraient l'idée que les gars doivent tcha [parler] le camfranglais comme *une langue à part entière* [88.] » (Par Kans, le 22 février 2008, sur ''le blog du Prési'', *etounou.free.fr*.)

> « Quelle belle originalité qu'est la notre, à nous jeunes camerounais. Certains diront que c'est un *parler*, mais je maintiens, c'est une *langue*[89]. » (Par Kans, le 22 février 2007, 00:04, sur ''le blog du Prési'', *etounou.free.fr*.)

Le mot *parler*, qui minimise les fonctions du camfranglais en limitant le code à la sphère de l'oralité, est refusé par le locuteur qui lui préfère le mot *langue*, ce dernier impliquant un système linguistique codifié à l'éventail fonctionnel plus étendu et au pouvoir symbolique important.

Le même locuteur poursuit ainsi son argumentation, en comparant le camfranglais au pidgin-english, et cite à l'appui de sa démonstration la linguiste Carole de Féral :

> « De plus, le camfranglais, comme "le pidgin-english au Cameroun est, en vérité, une langue qui a un éventail fonctionnel beaucoup plus large que celui qu'on attribue ordinairement aux pidgins." Rencontre d'un autre genre… » (Par Kans, le 22 février 2007, 00:04, sur ''le blog du Prési'', *etounou.free.fr*.

La comparaison entre le camfranglais et le pidgin-english est bien sûr de l'internaute et non de l'auteur de la définition (Féral 1989 : 25, pour la citation). En mettant sur le même plan, du point de vue fonctionnel, le camfranglais et le pidgin-english, elle est révélatrice d'une survalorisation du camfranglais et du poids symbolique de ce code dans l'imaginaire d'un bon nombre de ses locuteurs. Elle témoigne peut-être aussi d'une continuité fonctionnelle entre pidgin et camfranglais : les locuteurs de camfranglais, comme cet internaute, sont souvent, en

---

[88] C'est nous qui soulignons.
[89] *Idem.*

effet, pidginophones, et dans les pratiques, les frontières entre pidgin et camfranglais sont remises en question par le recours à des lexies identifiées comme du camfranglais, qui peuvent se greffer sur l'un ou l'autre système (Féral 2009a : 143). Ainsi, certains locuteurs alternent entre le pidgin et le camfranglais dans notre corpus, comme sur *cameroon-info.net* par exemple.

Cette comparaison avec le pidgin vise à mettre en valeur l'éventail fonctionnel large qu'aurait le camfranglais, qui ne se limiterait pas à une « langue de voyous » comme la définiraient de façon péjorative et stigmatisante les parents et en général certains adultes qui n'appartiennent pas au groupe des pairs, mais serait plutôt une « langue fun ou langue de jeunes, voire [une] langue tout court ». D'abord défini comme un code ludique, puis comme un sociolecte générationnel, le camfranglais est ensuite envisagé comme une « langue tout court », c'est-à-dire, un code à part entière, autonome, qui ne serait plus limité à certaines situations de communication ou à une catégorie restreinte de la population.

Un autre locuteur, en revanche, hésite à employer le mot *langue* pour désigner le camfranglais :

> « Salut man [gars],
> Effectivement, il y a des études très techniques qui se font dans des cadre universitaires sur ce parler (je ne dirais pas encore "cette langue") et sont assez riches en analyses. Je te suggère de lire un ancien billet que j'ai écris sur le sujet ICI. Ma modeste contribution est de constituer ce dico et c'est ce que nous faisons tous ensemble, et j'espère que ce sera un outil supplémentaire qui aidera à utiliser de mieux en mieux ce parler, osons le dire, cette langue. » (Le 28 mars 2007, 21:32, sur *etounou.free.fr*.)

L'incise à valeur modalisante *osons le dire* indique que le locuteur a conscience qu'il ne s'agit pas d'une « langue » à proprement parler, en tant que système linguistique autonome, et c'est sans doute pour cette raison qu'il utilise d'abord le mot *parler* qui indique qu'il s'agit d'un code oral, mais sans déterminer son apparentement typologique. Toutefois, le locuteur semble reconnaître au camfranglais un statut symbolique et social suffisamment important pour finir par employer le mot *langue* pour le désigner. La « langue » serait alors conçue ici moins comme un système linguistique distinct que, d'un point de vue fonctionnel, comme un idiome qui remplit des fonctions sociales précises. En utilisant le mot *langue*, les locuteurs posent et revendiquent l'existence d'un code spécifique, le camfranglais, qui serait différent de la langue commune, de la langue du colonisateur, et en rupture avec elle. Cette façon de parler propre aux jeunes Camerounais leur permet de s'exprimer d'une façon originale et différente de celle des Occidentaux :

> « Les gens talk [disent] que le camfranglais n'est pas mo [bien]. Bon, c'est un peu vrai mais le way [truc] c'est que il faut quand meme ya [comprendre] que ca gui [donne] au camer [camerounais] un peu de style non? *pourquoi on doit seulement speak comme les*

white? c'est *"notre langue a nous que nous avons* [90]" hein Kans? On se ya [comprend] dedans, c'est mo [bien] comme ca. » (Par PrincesseDi, le 24 juin 2007, 05:03, sur *etounou.free.fr*.)
(Les gens disent que le camfranglais n'est pas une bonne chose. Bon, c'est un peu vrai, mais le truc c'est qu'il faut quand même comprendre que ça donne au [parler] camerounais un peu de style non ? Pourquoi est-ce qu'on doit seulement parler comme les Blancs ? C'est "notre langue à nous que nous avons ", hein Kans ? On se comprend avec, c'est bien comme ca.)

Le renforcement du pronom possessif met en valeur le propos de la locutrice : le camfranglais, en tant qu'il résulte d'un processus d'appropriation intense du français, appartient aux Camerounais ; cette façon de s'exprimer est « leur langue ». Le camfranglais est alors conçu comme une langue de résistance face au français parlé par les Occidentaux.

Considéré comme une « langue », le camfranglais est mis sur le même plan que d'autres codes linguistiques par de nombreux locuteurs. Ainsi, selon plusieurs internautes, c'est l'une des langues privilégiées d'expression sur le forum de *camfoot.com*, à côté de l'anglais et du pidgin :

« On va encore dire que je fais mon savant, mais je souhaite sur le Toli un réel effort en matière d'orthographe. Il y a trop de posts agréables et pertinents qui sont malheureusement entachés par des fautes désagréables qui nous gâchent la lecture. Des "er" à la place de "é", ou des "ées" à la place de "er", et j'en passe.J'ai même vu fleurir des phrases du type "Untel LES a demandé de faire ci ou ça".Je mets évidemment de côté les textes écrits dans d'autres langues comme le camfranglais qui m'est cher, le pidgin ou l'anglais british et américain. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

Un autre élément qui définit le camfranglais est sa flexibilité et sa grande variabilité : il s'agit d'un code qui connaît une évolution et un renouvellement permanent grâce à ses locuteurs qui usent de leur créativité pour l'enrichir constamment de mots nouveaux.

« sinon moi mêm je fia [crains] que lorsk je vais back [rentrer] o bled, le langage là aura déja évolué mal mauvais [beaucoup]. vous knowez [savez] comment ça va vite au bled. donc je compte sur cet espace pour me tenir au courant des évolutions linguistiques au bled. » (Par mannolap, le 19 octobre 2004, 16:43, sur www.grioo.com.)
(Sinon moi je crains que ce langage ait évolué quand je rentrerai au bled. Vous savez comment ça va vite au bled. Donc je compte sur cet espace pour me tenir au courant des évolutions linguistiques du bled.)

Internet apparaît donc comme un espace privilégié pour apprendre le camfranglais ou pour entretenir son niveau. Ce moyen de communication permet de

[90] Les italiques sont de nous.

garder le contact avec sa culture d'origine grâce à l'échange avec ses pairs, qui se fait souvent en camfranglais.

D'autre part, l'usage du camfranglais permet à ses locuteurs d'exercer leur créativité néologique et de contribuer au renouvellement du lexique. Ainsi, de nombreux camfranglophones utilisent des néologismes inconnus des autres membres de la communauté linguistique, et ces créations font parfois l'objet de commentaires, comme sur *Le blog du Prési :*

« jenny
kitoko veut dire koi ?, car un ami ma dit =>toujours kitoko toi <=, mais je c'est se que cela veut dire, MERCI

Réponse de Kans :
C'est nouveau pour moi, mais je prends le risque de me lancer. Je pense que ca veut tout simplement dire "simplet". En d'autres termes, le meme sens que mbout, "moins-cher", nyèman, etc. Donc un dernier, ou un peu lent à réagir/comprendre, ou facile à rouler dans la farine. Tout dépend du contexte de votre conversation.

Est-ce une invention de ton ami? Peut-être. Ce qui se justifie par le fait que la langue est vivante. En Camfranglais, plus que dans beaucoup d'autres langues très normées, la liberté d'esprit de l'orateur est un facteur très important. Ce qui explique pourquoi le même mot peut avoir plusieurs sens, les diverses créations, etc. »
(Par jenny, le 20 octobre 2009, 20:28, ''Le blog du Prési'', sur *etounou.free.fr.*)

En plus d'être un code flexible du fait de la grande créativité de ses locuteurs et de l'absence de pression normative qui régit son usage, le camfranglais est un code très hétérogène, soumis à la variation diatopique et diastratique, comme le remarquent certains scripteurs, comme Yatson :

« En tout cas, ne lui [sic] jugez pas sévèrement car ce langage n'a pas de règles. On speak [parle] comme on le sans [sic]. L'important étant qu'on puisse comprendre ce que chat [dit] l'autre. Moi quand je speak [parle] avec mes complices du school [école], on mixte même le language là avec les dialectes.
(En tout cas ne le jugez pas sévèrement car ce langage n'a pas de règles. On parle comme on le sent. L'important étant qu'on puisse comprendre ce que dit l'autre. Moi quand je parle avec mes complices de l'école, on mélange même ce langage avec les dialectes.)

Du genre,

-man this est ce que you camming to go be restaurent ana me, for go taping somme type of be nyama village we ?
autrement dit,

-ça te dit d'aller au restaurent manger la nourriture de chez nous?

Vous voyez donc que c'est une langue qui varie selon les régions, des clans, du milieux, des générations, des métiers, des modes etc. » (Par Ipamni, le 22 février 2007, 07 :46, sur www.camerooninfo.net.)

« Remarquez, il serait bien qu'on codifie notre camfran [camfranglais] par[c]e qu'il y a plusieurs camfran, selon le milieu social, l'âge mais aussi l'endroit où on se trouve. par[ce] que le camfran qu'on speak [parle] à Béko (Bamako) n'est pas le même à Rome ou à Douala. Quand je tchate [dis] qu'un sac a do le mbrakatta au poungou ou que jai jon un disma dans un manani, je ne crois pas que vous m'avez compris, et pourtant c'est toujours du camfranglais… » (Par Yatson, le 25 février 2007, 17:46, sur www.camerooninfo.net.)
(Remarquez, il serait bien qu'on codifie notre camfranglais parce qu'il y a plusieurs camfranglais, selon le milieu social, l'âge mais aussi l'endroit où on se trouve. Parce que le camfranglais qu'on parle à Béko (Bamako) n'est pas le même à Rome ou à Douala. Quand je dis qu' ''un sac a do le mbrakatta au poungou'' ou que ''j'ai jon un disma dans un manani'', je ne crois pas que vous m'avez compris, et pourtant c'est toujours du camfranglais…)

Le camfranglais varie aussi en fonction du pays où habite le locuteur, sous l'influence des langues avec lesquelles il est en contact. Ainsi, de nouveaux mots empruntés aux langues européennes, par exemple, sont intégrés dans le camfranglais parlé par des Camerounais expatriés dans des pays européens, qui s'approprient ce vernaculaire :

« En Italie, c'est un camfranglais modifié auquel on a ajouté plein de mots italiens et qui n'est compréhensible qu'aux seuls camerounais ayant vécu en Italie. Le résultat est assez amusant. » (Par Yom, le 24 octobre 2004, 13:56, sur www.grioo.com.)

« les kmer [Camerounais] d'allemagne djoum [mettent] aussi le deutsch [allemand] ds la toli [langue] qui became [est devenu] mo [cool] mal mauvais. » (Par K-dansezmoica, le 29 octobre 2004, 23:46, sur www.grioo.com.)
(Les Camerounais d'Allemagne mettent aussi de l'allemand dans cette langue qui est devenue très cool.)

En fonction de la compétence linguistique du locuteur et de son répertoire linguistique, mais aussi de sa région, de son âge et de son milieu social, le camfranglais sera donc une variété de français en contact avec des langues diverses, un mélange instable et imprévisible d'idiomes différents. Cette hétérogénéité est l'une des caractéristiques essentielles de ce code.

7.3. Pourquoi parler camfranglais ? Fonctions pragmatiques et sociales

La fonction cryptique est mise en avant par plusieurs internautes :

« comme les maters et les paters ne yayaient pas trop ce k'on tellait dans nos divas en camfram, on pouvait les cosh, on pouvait speak de la ntot et des ngas… Popo, je suis

vraiment content de fann [trouver] des defendeurs du camfram… » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 22:23, sur www.grioo.com.)
(Comme les mamans et les papas ne comprenaient pas trop ce qu'on racontait en camfranglais, on pouvait se moquer d'eux on pouvait parler de sexe et des filles… Je suis vraiment content de trouver des défenseurs du camfranglais !)

Le camfranglais est ici décrit comme un code secret qui permet aux jeunes de ne pas se faire comprendre de leurs parents lorsqu'ils se moquent de ces derniers ou qu'ils abordent certains sujets tabous comme le sexe. Il est alors présenté comme un argot à fonction crypto-ludique.

Le camfranglais est aussi présenté comme un élément essentiel du patrimoine culturel camerounais, qui mérite d'être préservé et codifié au même titre que le français :

« Tu sais le camfranglais est une langue très dynamique, c'est-à-dire qu'elle évolue en permanence. De nouveaux mots apparaissent régulièrement dans le langage. Ce serait d'ailleurs bien si on instaurait une sorte d'académie du camfranglais, semblable à l'académie française. Elle aurait pour fonction de codifier cette langue qui a mon sens demeure l'un des plus précieux patrimoines culturels camerounais. » (Par Elan D'Anjou De PimPim, le 26 février 2010, 10:14, sujet ''Dico Camfranglais !'', sur www.bonaberi.com.)

« Popo, on doit introduire le camfram [camfranglais] a l'Academie francaise. ou alors on peut aussi lancer notre part de club "mbangando", pour ce ki ont le ntong du camfram comme vous et moi… » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)
(Ca alors, on doit introduire le camfranglais à l'Académie Française. Ou alors on peut aussi lancer notre club de ''mbangando'', pour ceux qui sont nostalgiques du camfranglais comme vous et moi…)

En plus de sa fonction cryptique, le camfranglais permet d'assurer la communication interethnique :

« Deux choses essentielles motivent la creation du camfranglais.
1- Le desir pour les jeunes ou les enfants de se communiquer des secrets ou autres infos personnelles sans que les aines [aînés] ou les parents puissent comprendre.
2- le besoin pour ces memes [mêmes] jeunes d`origines ethniques variees [variées] de pouvoir, a l`ecole ou en lieu public se communiquer en une autre langue que le francais ou l`anglais avec des codes qui les rapprochent. A defaut de leur multiples dialectes d`origine qu`ils ne comprennent pas tous. Cette langue a [rapproché] la jeunesse camerounais et nous a aide [aidé] a banaliser le facteur ethnique ou tribal puisque nous avions ainsi trouve [trouvé] notre patois propre a nous, avec nos codes, qui n`avait rien a voir avec les langues occidentales. C'est une langue a respecter et a promouvoir. » (Par Rednatech, le 21 février 2007, 20 :49, sur www.cameroninfo.net.)

« Ce ki est mo [bien], c'est par exemple kand on djoum [monte] dans le metro ou le bus et k'on veut falla [trouver] une go ou cosh [se moquer de] un white ki ndem [monte],

comme on est bam's, beti ou doul, on ne peut pas tok [parler] nos patois, on ndjoum djoum donc le francanglais. » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 22:23, sur www.grioo.com.)
(Ce qui est bien, c'est que quand on monte dans le métro ou le bus et qu'on veut se trouver une fille ou se moquer d'un blanc qui entre, comme on est bamiléké, béti ou douala on ne peut pas parler nos patois donc on parle le francanglais.)

Le mot *patois* désigne ici les langues ethniques dans le français régional du Cameroun, et n'a aucune valeur péjorative. Le camfranglais apparaît comme le code linguistique privilégié entre des locuteurs qui ne sont pas de la même ethnie et n'ont donc pas de vernaculaire en commun. Il permet de rapprocher les Camerounais, quelle que soit leur ethnie, tout en les unifiant autour d'un idiome qui symbolise leur identité camerounaise, ce que ne peuvent faire les langues officielles :

« les gars c vous même ki knowez. all les djo qui se plaignent du francam ne savent pas de quoi ils tok. Le francam, c'est cette langue qui nous permet de nous sentir proches quelle que soit notre origine ethnique. Le french et l'english ; ce sont les langues des colonisateurs. betta [mieux vaut] encore encore speak [parler] le pidgin. en malaxant le french avec le pidgin et les langues du mboa [pays], au moins là on a un espace à nous. » (Par mannolap, le 19 octobre 2004, 16:43, sur www.grioo.com.)
(Les gars, c'est vous qui savez, tous les gars qui se plaignent du francanglais ne savent pas de quoi ils parlent. Le francanglais c'est cette langue qui nous permet de nous sentir proches quelle que soit notre origine ethnique. Le français et l'anglais ce sont les langues des colonisateurs. Il vaut encore mieux parler le pidgin en mélangeant le français avec le pidgin et les langues du pays, au moins là on a un espace à nous.)

Le camfranglais apparaît donc pour certains comme une alternative au pidgin-english, langue des parents qui se transmettrait de moins en moins chez les jeunes, et comme un code commun partagé par l'ensemble de la communauté camerounaise, face à la diversité linguistique et culturelle du pays. Divisions et conflits interethniques rendent difficile l'imposition d'une langue ethnique comme langue véhiculaire ou nationale, comme c'est le cas dans d'autres pays d'Afrique. Le camfranglais remplit alors pour les jeunes générations le rôle de véhiculaire interethnique que le pidgin avait auparavant pour les parents :

« Pakira on parle de camfranglais car à l'origine ct surtout un melange de pidjin et de francais; mais avec les années beaucoup d'expressions tirées des diverses langues nationales (justement) sont venues se rajouter: mouna, bolè, bougna, poksi…Donc Kouokam je ne vois pas en quoi c'est pour faire in sachant que n'importe qui ayant un peu grandi au pays (Cameroun) ou qui frequente les Camerounais entend ce genres d'expressions. Je trouve que c'est même une bonne chose connaissant la diversité culturelle du pays et voyant que le pidjin qui etait la langue fédératrice pour nos parents se perd. » (Par BB, le 19 octobre 2004, 20:09, sur www.grioo.com.)
(Pakira, on parle de camfranglais car à l'origine c'était surtout un melange de pidgin et de français; mais avec les années, beaucoup d'expressions tirées des diverses langues nationales

(justement) sont venues se rajouter : *mouna, bolè, bougna, poksi*… Donc Kouokam, je ne vois pas en quoi c'est pour faire ''in'', sachant que n'importe qui ayant un peu grandi au pays (Cameroun) ou qui fréquente les Camerounais entend ce genres d'expressions. Je trouve que c'est même une bonne chose, connaissant la diversité culturelle du pays et voyant que le pidgin, qui était la langue fédératrice pour nos parents, se perd.)

« Le problème au Cameroun est que personne ne se voit vraiment "se soumettre" à considérer la langue d'une autre tribu comme langue nationale.Le Pidjin (langue dérivée de l'anglais) a assuré ce role pour la generation de nos parents et avant; mais maintenant il se perd. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

« Je rappelle aussi qu'on trouve dans le camfranglais des mots venant de toutes les langues du Cameroun. C'est l'une des rares choses, avec le foot qui a réussi à créer le consensus tribal chez nous. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

« Comme vous avez raison les gars. Le français, l'anglais, le pidgin, le camfranglais, ont pour vertu de permettre une communication aisée entre personnes de tribu ou d'origine différentes. Ainsi s'exprimer dans une de ces langues ne traduit pas une méconnaissance de la langue vernaculaire. C'est simplement une commodité, que dis-je une politesse afin de partager avec le plus grand nombre. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

« Salut frero, très bonne initiative en ce qui concerne le dico camfranglais. Cette langue constitue une spécificité de la société camerounaise. Les linguistes camerounais pourraient bien s'en inspirer et offrir au pays une langue qui nous soit commune, car en effet c'est la seule langue qui fait l'unanimité au pays. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

Le mélange des langues constitutif du camfranglais est alors le symbole d'une unité, d'un « consensus tribal ». L'existence du camfranglais comme véhiculaire interethnique permet d'unifier le pays, la « nation » autour d'une seule et même « langue » neutre, en transcendant les clivages ethniques et en désamorçant les conflits :

« Je rappelle aussi qu'on trouve dans le camfranglais des mots venant de toutes les langues du Cameroun. C'est l'une des rares choses, avec le foot qui a réussi à créer le consensus tribal chez nous. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

« Moi je ya [comprends] mo [bien] le camfranglai et c'est sure que le way [truc] la rapproche all [tous] les camers [Camerounais]. le kengué la ne know [sais] mm [même] pas que de paris à johannesbourg et de rio de janeiro à casablanca quant tu nyè [vois] un camer tu lui ask [demandes] d'abord que c'est how [comment] mbom [gars]. Heureusement qu'il y a l'hunanimité sur CIN au moins sur ce sujet » (Par Bantouclan, le 22 février 2007, 10:32, sur www.cameroon-info.net.)
(Moi je comprends bien le camfranglais, et c'est sûr que cette langue-là rapproche tous les Camerounais, le kengué (?) ne sait même pas que de Paris à Johannesbourg et de Rio de Janeiro à Casablanca, quand tu vois un Camerounais, tu lui demandes d'abord : ''C'est comment gars ?''. Heureusement qu'il y a l'unanimité sur CIN au moins sur ce sujet.)

« Dans ce Camer qui tend vers le tribalisme ce way est une arme strong [puissante] pour combattre car il rassemble all les mot [tous les gens] du mboa [pays]. » (Par Nsissim, le 23 février 2007, 11:10, sur www.cameroon-info.net.)
(Dans ce Cameroun qui tend vers le tribalisme, cette langue est une arme puissante pour combattre car il rassemble tous les gens du pays.)

« En tous cas vive cette langue, vu qu'elle nous aidera à se sentir membre d'un même pays (c'est ça la nation)… » (Par Yatson, le 25 février 2007, 17:46, sur www.cameroon-info.net.)

En tant que véhiculaire interethnique, le camfranglais remplirait donc les mêmes fonctions que d'autres grands véhiculaires africains comme le lingala, le bambara ou le wolof :

« Vive le CAMFRANGLAIS, ce sera notre "lingala" (congo, Zaïre) à nous, notre "woloff" (Sénégal, Mali). » (Par Shauna, le 22 février 2007, 13:59, sur www.cameroon-info.net.)
« Speak [parler] plusieurs langues a toujours été un avantage. Et pour les mbom [types] qui sont comeout [partis], ça [a] le nton jusqu'ààààà. Les Loch (Maliens) thatent [parlent ?] leur bambara, les Senof (Senegalais) leur Woloff, don[c] quand on est entre nous Camers il ne faut pas que les autres djos [gars] WestAf (de lAfrique de l'Ouest) ya [comprennent] ce qu'on se tell [dit], surtout que ça leur vex [les vexe] et on peut les moronto [?] sans pb. » (Par Yatson, le 25 février 2007, 17:46, sur www.cameroon-info.net.)
(Parler plusieurs langues a toujours été un avantage. Et pour les gars qui sont partis, ça leur manque (?). Les Maliens parlent leur bambara, les Sénégalais leur Wolof, donc quand on est entre nous Camerounais, il ne faut pas que les autres gars d'Afrique de l'Ouest comprennent ce qu'on se dit, surtout que ça les vexe et qu'on peut les moronto (?) sans problème.)

Le camfranglais jouerait donc le rôle de « langue nationale » en l'absence d'un autre code véhiculaire propre au Cameroun excepté les « langues des blancs », c'est-à-dire le français et l'anglais :

« Je crois que le Camfranglais ne dérange en rien les langues officielles du Cameroun qui sont d'ailleurs les langues des blancs. Nous n'avons pas de langue nationale, on peut peut être explorer de ce côté pour trouver quelque chose qu'on peut parler partout. Comme ca si un bamiléké rencontre un bassa ils ne seront pas obligés de parler français ou anglais. » (Par Malabar, le 21 février 2007, 18:32, sur www.cameroon-info.net.)

La promotion du camfranglais, comme celle du pidgin, peut d'ailleurs permettre, selon certains scripteurs, de compenser la non maîtrise des langues vernaculaires ou « dialectes » :

« Frero, je crois le camer doit promouvoir le pidgin(qu'il soit de mbanga ou bamenda peut importe) et le camfranglais…Car dehors (a l'etranger) le camer n'a rien pour s'identifier avec nos dialectes que certains ne metrise meme pas (meme avec ces 288, un peu

honteux!) » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)
(Frero, je crois le Camerounais doit promouvoir le pidgin (qu'il soit de Mbanga ou Bamenda peut importe) et le camfranglais…Car dehors (à l'étranger), le Camerounais n'a rien pour s'identifier avec nos dialectes que certains ne maîtrisent même pas (même avec ces 288 langues, un peu honteux!)

Le camfranglais est ainsi doté dans les discours des locuteurs d'une valeur identitaire forte : il est généralement décrit comme une spécificité des Camerounais, un idiome national qui transcende les âges et les ethnies, plutôt que comme un sociolecte générationnel restreint à une classe d'âge ou à un groupe social en particulier. Ce code est donc un élément caractéristique de l'identité camerounaise, qui distingue les Camerounais des autres peuples :

« Aussi l'argot de rue (autrement dit le camfranglais) reste encore, pour moi du moins, une specificite des camerounais. Quand je suis dans la rue quelque soit l'endroit sur cette terre si j'entends certains mots je suis quasiment sure que c'est un kmr [Camerounais]. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

« Sans renier ce que tu dis sur le camfranglais, je dois aussi pouvoir dire que c'est aussi l'unique "langue" qui fait la spécificité de la société camerounaise.Je me rappelle dans l'un de mes périples dans un pays africain où je me suis retrouvé avec quelques compatriotes; nous n'avions aucune langue en commun, nous nous sommes sentis obligés de parler en camfranglais » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

Le camfranglais permet aussi à certains locuteurs de dire des choses qu'ils ne pourraient exprimer dans les langues des colonisateurs. Il se trouve alors du côté de l'affectif :

« les gar, les go, all le moto ki ne ya pa mo le camfranglais C sa part de pébé laba. Nou coi? Tu speak ta choz ça grate le dos de kelk1? tu reach a mbeng mem le french ou le english ke tua boch o skoul les gar la put encor l'argo sur ça. Juska tuè obligé de boch mem les bétiz!! nou som ché nou, on speak ce kon veu.Tous dans le "motion" » (Par bebdevic, le 22 février 2008, 09:43, ''Le blog du Prési'', sur *etounou.free.fr.)*
(Les gars, les filles, tous ceux qui n'aiment pas le camfranglais, c'est leur problème à eux. Qu'est-ce que ça peut nous faire ? Tu parles ton truc, est-ce que ça dérange quelqu'un ? Tu arrives en France, même le français ou l'anglais que tu as étudié à l'école, les gars-là mettent encore l'argot dedans. Au point que tu es obligé d'étudier même des bêtises ! Nous sommes chez nous, on parle ce qu'on veut. Tous dans le ''motion''.)

« En plus, il y a des things [choses] que tu do [faire] meme how [comment] tu ne peux pas exprimer correctement en french [français] ou en anglais.Parfois les gens badheart [détestent] le camfrang [camfranglais] seulement parce qu'ils ne know [savent] pas speak [parler], mais s'ils yayaient [comprenaient], ils allaient speak [parler] all time [tout le temps] jusqu'à on allait seulement les supplier que I beg lefam. En tout cas, speakons [parlons]-nous nos choses ! » (Par Kans, le 28 juin 2007, 23:20, ''Le blog du Prési'', sur *etounou.free.fr.*)
(En plus, il y a des choses que tu fais même comment, tu ne peux pas es exprimer

correctement en français ou en anglais. Parfois, les gens n'aiment pas le camfranglais seulement parce qu'ils ne savent pas le parler, mais s'ils comprenaient, ils le parleraient tout le temps au point qu'on les supplierait d'arrêter ! En tout cas, parlons-nous nos choses !)

Le camfranglais peut aussi remplir le rôle d'un vernaculaire à fonction identitaire pour les Camerounais expatriés :

« en tout cas nous ici en German [Allemagne] on speak [parle] seulement le Camfranglais.. si c'est pr moi on doit call [appeler] ca le Camerounais. » (Par tchado, le 22 octobre 2004, 16:04, sur www.grioo.com.)
(En tout cas nous ici en Allemagne, on parle seulement le camfranglais… A mon avis, on doit appeler ça le Camerounais.)

« meme en angleterre… une fois je suis go [allé] a l'ambassade du Kamer [Cameroun], et j'ai vu tout le monde rouler le kongossa [commérages] dans un autre level [niveau] de camfran [camfranglais]… Popo, je suis vraiment content ke mes djos [gars] du Camers [Cameroun] contribuent a exporter la langue et l'entretenir (je suis sur par exmple ke selon les pays, de nouveaux mots sont apparus… Comm "byblos" [blanc]: je ne knowais [savais] pas ca au camer!). » (Par Enyegue Nyegue, le 22 octobre 2004, 23:08, sur www.grioo.com.)
(Même en Angleterre… Une fois je suis allé à l'ambassade du Cameroun, et j'ai vu tout le monde faire des commérages dans un autre niveau de camfranglais… Vraiment, je suis content que mes gars du Cameroun contribuent à exporter la langue et à l'entretenir (je suis sûr par exemple que selon les pays, de nouveaux mots sont apparus… Comme ''byblos'' [blanc] : je ne connaissais pas ça au Cameroun !)

L'emploi du camfranglais dans ce cas, en plus d'instaurer une complicité et un rapport personnel d'égal à égal avec l'autre, permet aux interlocuteurs de s'identifier comme Camerounais, à défaut d'un vernaculaire commun, et de renforcer la cohésion de la communauté nationale à l'étranger [91].

En raison de sa forte valeur identitaire, la maîtrise du camfranglais est attendue de tout Camerounais. C'est un élément essentiel de l'identité camerounaise en zone francophone. Ainsi, les internautes qui témoignent d'une faible compétence en la matière sont l'objet de raillerie :

« il n'est jamais trop tard tu peux t'inscrire à l'école "sous" l'arbre pour rattraper ton retard en french. Car nous sommes "sur" l'arbre. On ne grimpe pas sur l'arbre avec les cahiers et le cartable. Tu as la tete dur pour apprendre le camfranglais, c'est pas de ta faute,c'est la nature. Et je doute ke tu sois camer. Un camer ki ne parle pas le camfranglais ? du jamais vu.IVOU ISSIGUI AKOUMA(la sorcellerie n'est pas une richesse). calme tes esprits, et fait kom le 15 millions de kamer. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

---

[91] C. de Féral, lors d'un séjour en France, avait remarqué que le pidgin-english pouvait également remplir cette fonction dans le cadre de conversations entre des étudiants camerounais qui possédaient par ailleurs une excellente compétence en français et/ou en anglais (Féral 1989 : 33).

(Il n'est jamais trop tard, tu peux t'inscrire à l'école "sous" l'arbre pour rattraper ton retard en français. Car nous sommes "sur" l'arbre. On ne grimpe pas sur l'arbre avec les cahiers et le cartable. Tu as la tête dure pour apprendre le camfranglais, c'est pas de ta faute, c'est la nature. Et je doute que tu sois camerounais. Un camerounais qui ne parle pas le camfranglais ? Du jamais vu. IVOU ISSIGUI AKOUMA (la sorcellerie n'est pas une richesse). Calme tes esprits, et fait comme les 15 millions de Camerounais.)

Si donc la majorité des locuteurs valorise la pratique du camfranglais, une minorité exprime des réserves à ce sujet.

7.4. Jugements ambivalents

Certains locuteurs expriment des appréhensions quant à l'usage du camfranglais chez les jeunes, qui serait un obstacle au bon apprentissage du français standard. En cela, ils sont en accord avec les jugements négatifs sur le camfranglais véhiculés par certains médias et par le corps enseignant au Cameroun au nom du respect de la norme du « bon français ». Ainsi, un internaute met en garde contre les dangers de l'utilisation du camfranglais en toutes circonstances. Certes, le camfranglais est la langue du quartier, du pays d'origine, la langue de la conversation quotidienne ; mais en Occident, il vaut mieux parler un français standard normé. Ce genre de commentaires dépréciatifs met en valeur l'existence d'une diglossie fonctionnelle entre le camfranglais et le français standard, et la persistance de l'idéologie du standard :

« Didons, les djos [gars] ci, vous allez me faire mainant lap [rire] jusqu'à fall [tomber]. A bien y sciencer [réfléchir], c'est vrai qu'avec le camfranglais, on peut tell [raconter] nos diva [histoires] mollo mollo entre camer [camerounais]. C'est bon pour les topo [discussions] du nkwat quartier] au mboa [pays]. Mais quand tu comot [arrive] à mbeng [France], il faut speak well [bien parler] la langue des whites [Blancs]. Donc, pour les muna [enfants], il faut d'abord leur learn [apprendre] les ways [façons de parler] des whites. Sinon, ils vont hambock [gêner] tout le mbot [tout le monde] avec les way [manières] du lage [village]. » (Par OZAZIP, le 22 février 2007, 14:46, sur www.cameroon-info.net.)

Un autre internaute critique l'usage du camfranglais (et du pidgin) qui serait à l'origine de fautes de grammaire chez les étudiants :

« Le camfranglais ou le pidgin que tu parles toujours ici vient d'être indexé par les experts de la langue comme facteur de baisse de niveau chez nos jeunes enfants qui le parlent en longeur de journée en salle de classe comme à la récréation certains n'arrivent même plus à rediger une bonne dissertation et à faire les concordances de temps idoines quand je pense que certains parcourent le Toli …et te lisent je dis Malheur à eux. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)
(Le camfranglais ou le pidgin que tu parles toujours ici viennent d'être indexés par les experts de la langue comme facteur de baisse de niveau chez nos jeunes enfants qui le parlent à

longueur de journée en salle de classe comme à la récréation. Certains n'arrivent même plus à rédiger une bonne dissertation et à faire les concordances de temps idoines. Quand je pense que certains parcourent le forum…et te lisent, je dis ''Malheur à eux''.)

A l'opposé, certains locuteurs considèrent d'abord le camfranglais comme un moyen légitime de communication. L'accent est alors mis sur la valeur fonctionnelle du camfranglais en tant que médium de communication efficace et approprié dans une conversation entre Camerounais, plutôt que sur la correction linguistique. Ainsi, certains internautes critiquent les jugements normatifs contre le camfranglais :

« Broda [frère] on va faire comment, Nasoide veut amener la dictée question ici, eske on est encore au cepe.Dan thing sokoudou j'ai bolè ça from eske kelkun ne me hia pas sur le toli, dan man fo nasoidé i di make souah, siyam le pseudo na so i dé, c'est comme ça, nessa c'est le camfranglais déja je ne hia pas pourkoi il me poursuit comme un mbéré [policier] le benskin ki dinaye [refuse] le tchoko [parler].Atango lui a tok [parlé], mon style bring la touch au toli, Magnan est inta aussi l'essentiel c'est la communication, on est la pour parler au kamer pas à Valéry Giscard D'estaing. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)
(Mon frère, on va faire comment, Nasoide veut amener la dictée question ici, est-ce qu'on est encore au CP. L'école là j'ai fini ça depuis longtemps, est-ce que quelqu'un ne m'entend pas sur le forum, dan man fo nasoidé i di make souah (?), siyam le pseudo na so i dé (?), c'est comme ça, n'est-ce pas c'est le camfranglais, déja je ne comprend pas pourquoi il me poursuit comme un policier le chauffeur de moto-taxi qui refuse ce parler. Atango lui a parlé, mon style apporte une touche au parler, Magnan est dedans aussi, l'essentiel c'est la communication, on est là pour parler au Camerounais, pas à Valéry Giscard d'Estaing.)

Malgré quelques jugements négatifs, le camfranglais est donc un code valorisé par la majorité des locuteurs, qui emploient de nombreux adjectifs et substantifs mélioratifs pour le décrire :

« Je know [connais] kelkes cops [copains] camers ici avec ki je speak [parle] le camfram [camfranglais], et ca tcha, mal! popo, c'est une langue *nianga* [belle]... » (Par Enyegue Nyegue, le 19 octobre 2004, 22:23, sur www.grioo.com. Les italiques dans cette citation et les suivantes sont de nous.)
(Je connais quelques copains camerounais ici avec qui je parle le camfranglais, et ça claque ! C'est vraiment une belle langue…)

« Quelle *belle originalité* qu'est la notre, à nous jeunes camerounais. Certains diront c'est un *parler*, mais je maintiens, c'est une *langue*. » (Par Kans, le 22 février 2007, 00:04, ''Le blog du Prési'', sur *etounou.free.fr.*)

Le mot *richesse*, en particulier, apparaît à plusieurs reprises :

« et surtout, en bon camer ki se respekte, c'est le code… parce ke je know qu'au Camer c'est le langage de la rue, des awasheurs [bandits], des nanga bokos [enfants de la rue],

des wakayeurs koi! Kelkun ki a wa'ah know la *richesse* et la *valeur* de ce langage… » (Par Kans, le 22 février 2007, 00:04, ''Le blog du Prési'', sur *etounou.free.fr.*)
(Et surtout, en bon Camerounais qui se respecte, c'est le code… Parce que je sais qu'au Cameroun, c'est le langage de la rue, des bandits, des enfants de la rue, des vouyous quoi ! Quelqu'un qui a wa'ah (?) connait la richesse et la valeur de ce langage…)

« @ aigle de nkongsamba

frangin je ne t'apprends rien c'est une *richesse* que nous avons exploitons là et on fera des merveilles parler anglais et le français à la fois c'est rare en afrique (je veux dire à l'echelon national) qui plus est quand on peut faire du camfranglais cela devient tout simplement genial. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

« Ces blancs n'en finiront pas de me surprendre, et moi qui pensait qu'entre Kmer [Camerounais] on pouvait parler notre Camfranglais sans risque d'etre compris, voila que je decouvre qu'ils s'y sont mis aussi, et de quelle maniere.[…] Et vous doutiez de vos *richesses* ?…….Eh bien desormais vous saurez que vous êtes plus riche que vous ne le pensiez. Comme quoi ce sont toujours les autres qui nous font decouvrir la valeur de ce dont on ne se sert peu pas ou plus. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

Plusieurs locuteurs vont même jusqu'à exprimer un désir de voir ce code normativisé ou enseigné à l'école, afin de permettre une meilleure communication entre les locuteurs et une meilleure diffusion:

« le camfranglais doit inta [entrer] dans nos programmes de soukoudou [école] au mboa [pays]. J'ouvre l'institut que vous me sendez [envoyez] les faffios [sous]. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)
(Le camfranglais doit entrer dans nos programmes à l'école au pays. J'ouvre l'institut pour que vous m'envoyiez les sous.)

« Notre toppo [parler] devrait deja avoir 1h par semaine au school [école] (et non obligatoire pour un debut). Tu ne vas pas me toppo [dire] ke les cours de couture(1h par semaine) que t'avais au school primaire ne t'on pas helep [aidé] kan t'avais une situass decambolik avec un pan ke tu piffais [aimais] grave (et ke il n'avait de nga a cote) - Toi meme tu buyais [achetais] l'aiguille et du fil et tu workais [travaillais] sur ca..noon?… Les autres cours au school doivent rester normalo en french et en anglais MAIS il faut legaliser ce toppo et put [intégrer] dans les manuelles. » (Par Nsissim, le 23 février 2007, 11:10, sur www.cameroon-info.net.)
(Notre parler devrait déjà être enseigné 1h par semaine à l'école (et ne pas être obligatoire au début). Tu ne vas pas me dire que les cours de couture (1h par semaine) que tu avais à l'école primaire ne t'ont pas aidé quand t'avais une situation compliquée avec un pantalon que tu aimais beaucoup (et qu'il n'y avait pas de fille à côté) - Toi-même tu achetais une aiguille et du fil, et tu travaillais sur ça… Non ?… Les autres cours à l'école doivent rester normaux, en français et en anglais, MAIS il faut légaliser ce parler et l'intégrer dans les manuels.)

La prise en compte de la variation diaphasique par la plupart des locuteurs qui s'expriment sur la question fait que le camfranglais apparaît comme la langue de la familiarité, adaptée à un « ton décontracté, voire oral », et convient donc parfaitement pour discuter sur un forum comme *camfoot.com.* Son usage n'empêche pas, par ailleurs, une parfaite maîtrise du français standard. Ainsi, des locuteurs comme Speed sur *camfoot.com (*ou Elan de PimPim sur *bonabéri.com*) manient parfaitement les deux registres :

> « Pour le cas particulier de Speed, la question n'est pas celle de langue, mais celle du registre de langue. Nous sommes sur un forum, un espace de discussion où le ton est décontracté, voire oral (certains en profitent pour écrire en charabia, mais passons). Si des jeunes gens scolarisés copient des extraits de Speed pour les coller dans leurs disserts [dissertations], les profs doivent leur expliquer cette notion de registre de langue. D'ailleurs, je te garantis que Speed écrit parfaitement le vrai français des Gaulois. Mais il est plus éloquent en camfranglais, ce qui me remplit de plaisir. » (Anonyme, sur www.camfoot.com.)

Malgré la présence de marqueurs qui introduisent une rupture formelle aux niveaux lexical et morphosyntaxique avec le français courant, le camfranglais ne constitue pas un système linguistique autonome par rapport au français. Pourtant, l'analyse des jugements épilinguistiques des locuteurs révèle que le camfranglais existe et fonctionne pour les membres de la communauté camerounaise comme une *langue*, un code distinct du français courant hexagonal et du français vernaculaire du Cameroun, et assure des fonctions sociales spécifiques. Si le camfranglais concerne bien évidemment la fonction véhiculaire, puisqu'il est utilisé dans des situations de communication interethniques, sa principale fonction est celle de vernaculaire interethnique (Féral 2010a, 2010b). Symbole de l'identité camerounaise, il est investi d'un fort pouvoir symbolique et participe à la construction socio-identitaire non seulement du jeune Camerounais francophone, mais peut-être aussi, selon certains locuteurs, du Camerounais tout court.

Conclusion

Code mixte à valeur distinctive, le camfranglais est donc un style socio-discursif disponible dans le répertoire langagier du locuteur camerounais. Il marque l'aboutissement de la vernacularisation du français, processus qui a abouti à la cristallisation de formes fonctionnelles assurant la cohésion sociale et la communication interethnique au sein de la communauté camerounaise francophone. Il est caractérisé à la fois par une grande hétérogénéité au niveau des pratiques et par une relative régularité structurelle, qui constitue le cadre discursif stable au sein duquel les locuteurs peuvent donner libre cours à leur créativité langagière, en l'absence de véritable pression normative. S'il existe des traits linguistiques récurrents et communs à la majorité des locuteurs, qui permettent de déterminer si

l'on est en présence ou non d'un énoncé en camfranglais, d'autres sont ambivalents en ce qu'ils sont fréquents dans de nombreuses variétés de français, et en particulier dans le français oral, où ils relèvent de la variation stylistique. Ainsi, du point de vue lexical, à l'exception de quelques néologismes, les mots isolés catégorisés comme camfranglais par les locuteurs ne le sont généralement pas clairement ni intrinsèquement : ce sont les *discours* que l'on peut définir comme étant ou non du camfranglais, et la prise en compte tant du contexte interactionnel que des perceptions des acteurs est essentielle pour la description d'un objet aux frontières si mouvantes. De même, au niveau morphosyntaxique, de nombreux traits que nous avons relevés dans les discours en camfranglais ne lui sont pas spécifiques : certains sont propres au français oral commun ; d'autres se retrouvent dans des variétés de français identitaires comme le français des jeunes de la métropole ou le nouchi de Côte d'Ivoire, codes mixtes qui présentent une proximité typologique remarquable avec le camfranglais. Si donc le camfranglais existe bien en tant que code, il présente une continuité syntaxique avec le français courant, et ses frontières avec ce dernier sont poreuses, ce qui nous empêche de le considérer comme un système autonome. Pourtant, il est perçu et construit en discours comme une *langue* en raison de sa valeur sociale distinctive. Ce sont donc surtout les représentations qu'en ont les acteurs qui le constituent comme un code symbolique à valeur identitaire distinct du français ordinaire camerounais et du français courant. Le constat de l'hétérogénéité des énoncés en camfranglais, mais aussi (et surtout) l'analyse des jugements épilinguistiques des locuteurs, qui le décrivent comme un code linguistique à part entière, nous ont incitée à relativiser l'importance des critères strictement typologiques et linguistiques, et à prendre en compte également les critères fonctionnels, qu'ils soient interactionnels ou idéologiques, pour décrire notre objet : le critère de cohésion (sociolinguistique) devient alors tout aussi important que le critère de cohérence (linguistique) pour définir le camfranglais.

Finalement, on peut appliquer au camfranglais la remarque de F. Gadet (Gadet 1989, 2002) à propos du français populaire : il existe moins par des traits spécifiques que par le regard porté sur lui – que ce soit par ses locuteurs ou par ses auditeurs (ou lecteurs) camerounais, qu'ils soient eux-mêmes locuteurs ou non de camfranglais. Du point de vue fonctionnel, si sa fonction vernaculaire subsiste, le camfranglais est en voie de véhicularisation, susceptible de faire concurrence au français et au pidgin-english dans leur fonction véhiculaire. L'étude d'un corpus plus important d'interactions en camfranglais nous permettrait de cerner plus finement, d'une part, les fonctions pragmatiques en interaction de ce style socio-discursif, et d'autre part, de rendre compte de sa grande variabilité, non seulement d'un locuteur à l'autre, mais aussi chez un même locuteur, en fonction notamment de sa mobilité sociale. Enfin, il subsiste la question de déterminer plus précisément les indices et les éventuels effets de seuil qui permettent aux acteurs sociaux de catégoriser du discours comme étant du *camfranglais/francanglais* et non du *français*.

Bibliographie

A/ Sources primaires :

http://www.bonaberi.com
http://etounou.free.fr
http://www.grioo.com
http://www.cameroon-info.net
http://www.camfoot.com

B/ Sources secondaires :

ABOLOU, C. R., 2010a, « Dynamiques des français populaires africains état des faits, état de la recherche et prospective », dans Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.), *Congrès Mondial de Linguistique Française* - CMLF 2010 978-2-7598-0534-1, Paris, 2, Institut de Linguistique Française, p. 1813-1829.

ABOLOU, C. R., 2010b, « Des marqueurs KE et NON en français populaire d'Abidjan : stratégies discursives et modélisations », dans *Le français en Afrique*, n° 25, 2010, p. 325-342.

AHUA, B. M., 2008, « Mots, phrases et syntaxe du nouchi », dans *Le français en Afrique*, n°23, p. 135-150.

AHUA, B. M., 2010, « Lexique illustré du nouchi ivoirien : quelle méthodologie ? », dans *Le français en Afrique*, n°25, p. 99-117.

AUSTIN, J.L., 1975, *How to do things with words*, second edition, Harvard university press.

AUZANNEAU, M. & LECLERE-MESSEBEL, M., 2007, "Variabilité linguistique et positionnements dans des interactions de formation", dans AUZANNEAU M. (dir.), *La mise en oeuvre des langues dans l'interaction*, L'Harmattan, Coll. Espaces Discursif, p. 219-238.

AUZANNEAU, M. & JUILLARD, C., 2012, "Aperçu théorique et méthodologique d'une recherche sur les pratiques langagières de jeunes en Ile de France", dans *Actes des Journées Langues des jeunes, villes et école en contexte de contact de langues*, Mauritius Institute of Education, 14 au 16 janvier 2010, Paris, L'Harmattan, p. 27-41.

BILOA, E., 2003, *La langue française au Cameroun*, Berne, Peter Lang.

BILOA, E., 2004, « Loans from European languages in African languages: intercultural relationships and necessity », dans *Trans: Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, n° 15, section 7.1.

BITJA'A KODY, Z. D., 1999, « Théorie de l'emprunt à une langue minoritaire: le cas des emprunts du français aux langues africaines », dans *IVe Journées Scientifiques du Réseau Etude du Français en Francophonie*, Université Laval, Québec.

BERTUCCI, M.-M. & DELAS, D. (dir.), 2004, *Français des banlieues, français populaire*, Encrage/CRTH.

BILLIEZ, J. *et alii*, 2003*, Pratiques et représentations langagières de groupes de pairs en milieu urbain*, rapport de recherche, Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France, Observatoire des pratiques linguistiques.

BLANCHE-BENVENISTE, C. *et alii*, 2003 [1990], *Le français parlé : études grammaticales*, Paris, CNRS (coll. « Sciences du langage »).

BLANCHET, P. & ROBILLARD, D. de (dir.), 2003, *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes.

BLANCHET, P., 2007, « Quels linguistes parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques », dans BLANCHET P., CALVET L. J. & ROBILLARD, D. de (éds.), « Un siècle après le cours de Saussure : la linguistique en question », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1, p. 1-66.

BOBDA, S. A., & MBOUYA, F. I., 2005, « Revisiting Some Linguistic Concepts and Beliefs in the Light of the Sociolinguistic Situation of Cameroon », in COHEN J. *et alii* (ed.), *Proceedings of the 4th International Symposium on Bilingualism*, p. 2122-2132, Somerville, MA: Cascadilla Press.

BUCHOLTZ, M., 2009, « From stance to style: gender, interaction, and indexicality in Mexican Youth Slang », in JAFFE A. (ed.), *Stance: sociolinguistic perspectives*, New York, Oxford University Press, p. 146-170.

CALVET, L. J., 1994a, *L'argot*, Paris, PUF.

CALVET, L. J., 1994b, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot.

CALVET, L. J., 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.

CANUT, C., 2001, « À la frontière des langues », dans *Cahiers d'études africaines*, n°163-164, 443-464.

CHIA, E. & GERBAULT, J., 1992, « Les nouveaux parlers urbains : le cas de Yaoundé », dans CHAUDENSON R. (éd.), *Actes du Colloque international sur Des Langues et des villes*, Dakar 15-17 décembre 1990, Paris, ACCT et Didier Erudition, 263-277.

CHUMBOW, S. B. & SIMO-BOBDA, A., 2000, « French in West Africa: A Sociolinguistic Perspective », in BAMGBOSE A. (ed.), *Sociolinguistics in West Africa*, Berlin, New York: Mouton de Gruyter, p. 39-60.

COUGNON, L.-A. & BEAUFORT, R., 2011, « Néologie et SMS », dans *Neologica. Revue internationale de néologie*, n°5, p. 183-201.

CRYSTAL, D., 2001, *Language and the Internet*, Cambridge, Cambridge University Press.

ECHU, G., 2004, « The Language question in Cameroon », in *Linguistik Online, v*ol. 18, p. 19-33.

ECKERT, P. & RICKFORD, J., (eds.), 2001, *Style and sociolinguistic variation*, Cambridge, Cambridge University Press.

ECKERT, P., 2008, « Variation and the indexical field », in *Journal of Sociolinguistics*, 12/4, p. 453-476.

EFOUA-ZENGUE, R., 1999, « L'emprunt : figure néologique récurrente du Camfranglais », dans MENDO-ZE G. (éd.), dans *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*, Paris, Publisud, p. 168-177.

ÉQUIPE IFA, *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, 1988, 2ème édition, Paris, EDICEF - AUPELF.

ESSONO, J. M., 1997, « Le Camfranglais: un code excentrique, une appropriation vernaculaire du français », dans FREY C. & LATIN D. (éds.), *Le corpus lexicographique. Méthodes de constitution et de gestion*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, AUPELF UREF, p. 381-396.

FÉRAL, C. de, 1989, *Pidgin-english du Cameroun*, Paris, Peeters/SELAF.

FÉRAL, C. de, 1994a, « Appropriation du français dans le sud du Cameroun », dans *Langue française*, n° 104, p. 37-48

FÉRAL, C. de, 1994b, « Le français en Afrique noire. Faits d'appropriation. Introduction », dans *Langue française*, n°104, p. 3-5.

FÉRAL, C. de, 1997, « Français oral et Camfranglais dans le sud Cameroun », dans QUEFFELEC A. (dir.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, publications de l'université d'Aix en Provence, p. 205-212.

FÉRAL, C. de, 2004, « Français et langues en contact chez les jeunes en milieu urbain: vers de nouvelles identités », dans CHEYMOL M. (éd.), *Penser la francophonie; concepts, actions et outils linguistiques*, Paris, Editions des archives contemporaines/AUF, p. 583-597.

FÉRAL, C. de, 2007a, « Etudier le camfranglais : recueil de données et transcription », dans *Le français en Afrique*, n°21, p. 257-265

FÉRAL, C. de, 2007b, « Décrire un ''parler jeune '' : le cas du camfranglais (Cameroun) », *Le français en Afrique,* n°21, p. 257-265

FÉRAL, C. de, 2007c : « Ce que parler camfranglais n'est pas : de quelques problèmes posés par la description d'un « parler jeune » (Cameroun) », dans M. Auzanneau (éd.), dans *La mise en oeuvre des langues dans l'interaction*, Paris, L'Harmattan, p. 259-276

FÉRAL, C. de, 2009a, « Nommer et catégoriser des pratiques urbaines : pidgin et francanglais au Cameroun », dans *Le nom des langues en Afrique sub-*

saharienne; pratiques, dénominations, catégorisations, Louvain-La-Neuve, Peeters, p. 119-152.

FÉRAL, C. de, 2009b, « Le nom des langues en Afrique sub-saharienne : pratiques, dénominations, catégorisations. Introduction », dans C. de Féral (éd.), *Le nom des langues en Afrique sub-saharienne; pratiques, dénominations, catégorisations*, Louvain-la-Neuve, Peeters, p. 9-17.

FÉRAL, C. de, 2010a, « Pratiques urbaines et catégorisations au Cameroun. Français, francanglais, pidgin, anglais : les frontières en question », dans MARTINEZ P. & BLANCHET P. (dir.), *Pratiques innovantes du plurilinguisme*, Paris, AUF/Éditions des archives contemporaines, p. 7-22.

FÉRAL, C. de, 2010b, « "Pourquoi on doit seulement speak comme les white ?" Appropriation vernaculaire du français chez les jeunes au Cameroun », dans DRESCHER M. & NEUMANN-HOLZSCHUH I. (dirs), *La syntaxe de l'oral dans les variétés non-hexagonales du français*, Tübingen, Stauffenburg, p. 53-64.

FÉRAL, C. de, 2011, « Les "variétés" du français en Afrique. Stigmatisations, dénominations, réification : A qui la faute ? », dans *Cahiers de sociolinguistique*, n° 15, 41-54.

FÉRAL, C. de, 2012, « "Parlers jeunes" : une utile invention ? », dans *Langage et Société*, 141, p. 21-46.

FEUSSI, V., 2006, *Une construction du français à Douala-Cameroun*, thèse, vol. 1.

FEUSSI, V., 2007a, « Le français et les pratiques linguistiques en contexte urbain au Cameroun : une dynamique interactionnelle », dans *Le français en Afrique*, n° 22, 233-252.

FEUSSI, V., 2007b, « A travers textos, courriels et tchats : des usages de français au Cameroun », dans Pierozak, I. *et alii*, *Regards sur l'Internet, dans ses dimensions langagières. Penser les continuités et discontinuités*, *Glottopol*, n°10, pp. 70-85.

FEUSSI, V., 2008a, « Le francanglais comme construction socio-identitaire du « jeune » francophone au Cameroun », *Le Français en Afrique,* n° 23, pp. 33-50.

FEUSSI, V., 2008b, *Parles-tu français ? Ca dépend… Penser-agir-construire son français en contexte plurilingue : le cas de Douala au Cameroun*, Paris, L'Harmattan.

FEUSSI, V., 2011, Feussi, V. et Tsofack, J.-B. (éds.), *Langues et discours en contextes urbains au Cameroun, (dé)construction-complexités*, Paris, L'Harmattan.

FOSSO, F., 1999, « Le Camfranglais : une praxéogénie complexe et iconoclaste », in Mendo Zé (éd.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*, Paris, Publisud, p. 178-194.

FOSSO, F., 2004, *Dynamique du français au Cameroun. Problèmes sociolinguistiques et stylistiques, enjeux didactiques et glottopolitique*s, Presses Universitaires d'Afrique, 2004.

FRANCOIS-GEIGER, D., 1989, *L'Argoterie*. Paris, Sorbonnargot.

FREI, H., 1993 [1929], *La grammaire des fautes*, Genève-Paris, Slatkine.

GADET, F., 1989, *Le français ordinaire*, Armand Colin, Paris.

GADET, F., 1992, *Le français populaire*, PUF, Paris.

GADET, F., 2002, « Français populaire : un concept douteux pour un objet évanescent », *Vei enjeux*, n°130, p. 40-50.

GADET, F., 2003a, « La langue des jeunes, un continuum de ''parler mixte'' », dans *Langues et cité,* n°2, p. 2-3.

GADET, F., 2003b, « ''Français populaire'' : un classificateur déclassant ? », dans *Marges linguistiques*, revue électronique en sciences du langage, n°6, novembre 2003.

GADET, F., 2003c, *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys.

GADET, F., 2010, "Le locuteur comme champ de bataille", dans

GASQUET-CYRUS M., GIACOMI A., TOUCHARD Y. & VERONIQUE D. (dirs.), *Pour la (socio)linguistique*, Paris, L'Harmattan, p. 197-212.

GADET, F. & CONEIN, B., 1998, « Le ''français populaire'' de jeunes de la banlieue parisienne, entre permanence et innovation », in ANDROUTSOPOULOS J. K. & SCHOLZ A. (Hrsg.), *Jugendsprache*, Peter Lang, p. 105-124.

GOFFMAN, E, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Paris, Minuit.

GOUDAILLIER, J.-P., 2003 [1997], *Comment tu tchatches !,* Paris, Maisonneuve & Larose.

GREVISSE, M., 1986, *Le bon usage*, Duculot (éd.), Paris.

GUILBERT, L., 1975, *La créativité lexicale*, Larousse université, coll. « Langue et langage », Paris.

GUIRAUD, P., 1965, *Le français populaire*, Paris, PUF.

GUIRAUD, P., 1966, *L'argot*, Paris, PUF.

GUMPERZ, J., 1982, *Discourse strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.

GUMPERZ, J., 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.

HARTER, A.- F., 2007, « Représentations autour d'un parler jeune : le Camfranglais », *Le Français en Afrique,* n° 22, p. 253-266.

HYMES, D., 1972, « Models of the interaction of language and social life », in GUMPERZ J. & HYMES D., *Directions in sociolinguistics, the ethnography of communication*, Holt, Rinehart & Winston (éds.), p. 33-71.

IRVINE, J. & GAL, S., 2000, « Language ideology and linguistic differentiation », in KROSKRITY P. V. (ed.), *Regimes of language: Ideologies, polities, and identities*, Santa Fe: School of American Research Press, p. 35-84.

IRVINE, J., 2001, « 'Style' as Distinctiveness : The Culture and Ideology of Linguistic Differentiation », in ECKERT P. & RICKFORD J. (eds.), p. 21-43.

KERBRAT-ORECCHIONI, C., 2001, *Les actes de langage dans le discours : théorie et fonctionnement, « Quand dire c'est faire » : un travail de synthèse sur la pragmatique conversationnelle*, Paris, Nathan.

KIESSLING, R., 2005, « ''Bak mwa me do'': camfranglais in Cameroon », in *Lingua Posnaniensis. Review of general and comparative linguistics*, vol. 47, p. 87-107.

KOUEGA, J.- P., 2003a, « Camfranglais: A novel slang in Cameroon schools », in *English Today*, 19, p. 23-29.

KOUEGA, J.-P., 2003b, « Word formative processes in Camfranglais », *World Englishes,* 22 (4), p. 511-538.

KOUEGA, J.-P., 2009, « Campus English: lexical variations in Cameroon », *International Journal of the Sociology of Language*, n° 199, pp. 89–101.

LABOV, W., 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit.

LAFAGE, S., 1991, « L'argot des jeunes ivoiriens, marque d'appropriation du français? », dans *Langue française*, n° 90, 95-105.

LAFAGE, S., 1998, « Hybridation et français des rues à Abidjan », dans Queffélec, A. (éd.), *Alternances codiques et français en Afrique*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, p. 279-291.

LEDEGEN, G., 2003, « Les ''parlers jeunes'' à la Réunion », dans *Langues et cité*, n°2, p. 2-3.

LEDEGEN, G., 2005, « ''Le *parlage* des jeunes '' à la Réunion. Bilan et perspectives », dans BULOT T. (dir.), *Cahiers de sociolinguistique*, n°9, *Les parlers jeunes. Pratiques urbaines et sociales*, p. 9-40.

LEDEGEN, G., 2007, « Résonance SMS « Jc c koi mé javé pa rèalizé sur le coup ! » », dans *Linx*, n°57, p. 101-111.

LEDEGEN, G., & RICHARD, M., 2007, « ''Jv me prendre un bois monumental the woods of the century g di'' : Langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits « ordinaires » à la Réunion », dans *Glottopol*, n°10, p. 86-100.

LIOGIER, E., 2002, « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités ? », *La linguistique*, vol. 38, p. 41-52.

LUDI, G. & PY, B., 1986, *Être bilingue*, Bern, Peter Lang.

MANESSY, G. & WALD, P., 1984, *Le français en Afrique noire, tel qu'on le parle, tel qu'on le dit,* Paris, L'Harmattan.

MANESSY, G., 1979, « Le français en Afrique noire : faits et hypothèses », dans Valdman, A. (éd.), *Le français hors de France*, Paris, Champion, p. 333-362.

MANESSY, G., 1993, « Vernacularité, vernacularisation », dans ROBILLARD D. de & BENIAMINO M., *Le français dans l'espace francophone*, Tome I, Paris, Champion, p. 407-417.

MANESSY, G., 1994a, *Le français en Afrique noire. Mythes, stratégies, pratiques*, L'Harmattan, Paris.

MANESSY, G., 1994b, « Pratique du français en Afrique noire francophone », *Langue française*, n°104, p. 11-19.

MANESSY, G., 1995, *Créoles, pidgins, variétés véhiculaires. Procès et Genèse,* Paris, Éditions du CNRS.

MATRAS Y., & BAKKER, P. (éds.), *The mixed language debate. Theoretical and empirical advances*, Berlin, Mouton de Gruyter.

MELA, V., 1991, ''Le verlan ou le langage du miroir'', dans *Langages*, n° 101, p. 73-94.

MELA, V., 1997, ''Verlan 2000'', *dans Langue française*, n°114, p. 16-34.

MELA, V., 1998, ''Parler verlan : règles et usages'', dans *Langage et société*, n°45, p. 47-72.

MENDO-ZE, G., 1990, *Une crise dans les crises. Le français en Afrique noire francophone: le cas du Cameroun*, Paris, ABC.

MELLIANI, F., 2000, *La langue du quartier : appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan.

NGOK-GRAUX, N. E., 2006, « Le "Camfranglais": usages et représentations », dans PLOOG K. et RUIZ B. (éds.), *Appropriation du français en contexte multilingue : éléments sociolinguistiques pour une réflexion didactique à propos de situations africaines*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 231-239.

NICOLAI, R., 2001a, « Exploration dans l'hétérogène : miroirs croisés », dans *Cahiers d'études africaines*, 2001, 163-164, p. 399-422.

NICOLAI, 2001b, « Contraintes anthropologiques, discursivité et contact des langues. Réflexions », dans *Prague Circle Papers : Travaux du cercle linguistique de Prague*, vol. 5, p. 405-421.

NTSOBE, A.-M., BILOA, E. & ECHU, G., 2008, *Le camfranglais : quelle parlure ? Etude linguistique et sociolinguistique*, Frankfurt am Main, Peter Lang (éd.).

NZESSE, L., 2005, « Politique linguistique et éducative du Cameroun et insécurité de la langue française », dans *Francofonía*, n°14, 2005, p. 173-187.

NZESSE, L., 2008, « Le français en contexte plurilingue, le cas du Cameroun : appropriation, glottopolitique et perspectives didactiques », dans *Francofonia*, n° 17, 2008, p. 303-323.

NZESSE, L., 2009, « Le français au Cameroun : d'une crise sociopolitique à la vitalité de la langue française (1990-2008) », dans *Le français en Afrique* n° 24.

OCHS, E., 1992, "Indexing gender", in DURANTI A. et GOODWIN C. (ed.), *Rethinking context*, p. 335-358, Cambridge, Cambridge University Press.

PERROT, M.-E., 1998, « Les modalités du contact français/anglais dans un corpus chiac : métissage et alternance codique », *Le français en Afrique*, n° 12, p. 219-226.

PERROT, M.-E., 2008, « Le chiac de Moncton : description synchronique et tendances évolutives », *Le français en Amérique du Nord : état présent*, Valdman *et alii* (dir.), p. 307-326.

PIEROZAK, I., 2003, « Le français tchaté : un objet à géométrie variable ? », *Langage et société*, n°104, p. 123-144.

PIEROZAK, I., 2007, « Prendre Internet pour terrain », *Glottopol*, n°10, p. 410.

POPLACK, S., 2004, « Code-switching », in AMMON U. *et alii* (éds.), *Soziolinguistik: an international handbook of the science of language (2nd edition)*, Berlin, Walter de Gruyter, p. 589-596.

QUEFFELEC, A., 2006, « Restructurations morphosyntaxiques en français populaire camerounais : l'expression des modalités injonctives dans le discours rapporté », dans *Le français en Afrique*, n°21, p. 267-280.

QUEFFELEC, A., 2007a, « Le camfranglais, un parler jeune en évolution : du résolecte au véhiculaire urbain », dans *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*, L'Harmattan, Paris, p. 93-118.

QUEFFELEC, A., 2007b, « Les parlers mixtes en Afrique francophone subsaharienne », *Le français en Afrique*, n°22, p. 277-292.

QUEFFELEC, A., 2009, « Alternances codiques et parlers hybrides en francophonie : convergences et divergences aux plans linguistique, génétique et sociolinguistique », dans *Emergences et prise en compte de pratiques linguistiques et culturelles innovantes en situations francophones plurilingues*, pré-actes des journées scientifiques inter-réseaux, Damas, du 26 au 28 mai 2009.

REY-DEBOVE, J. et REY, A. (dir.), 2012, *Le Petit Robert 2012, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert.

RIEGEL, M. *et alii*, 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.

ROBILLARD, D. de, 2001, « Peut-on construire des "faits linguistiques" comme chaotiques ? Réflexions pour amorcer le débat », dans *Marges Linguistiques*, n° 1, p.163-204.

SEGUIN, B. & TEILLARD, F., 1996, *Les Céfrans parlent aux Français*, Paris, Calmann-Lévy.

SCHRÖDER, A., 2007, « Camfranglais - a language with several (Sur)faces and important sociolinguistic functions », in *Global fragments.*

(Dis)Orientation in the New World Order, Amsterdam, Rodopi, p. 281-298.

SIMO-SOUOP, A., 2009, « Problèmes de frontières linguistiques sur un corpus d'oral conversationnel du Cameroun », dans *Émergences et prise en compte de pratiques linguistiques et culturelles innovantes en situations francophones plurilingues*, Pré-actes des journées scientifiques inter-réseaux, Damas (Syrie) 26 au 28 mai 2009, p.37-43.

SIMO-SOUOP, A., 2010, « La variation du français au Cameroun. Approche sociolinguistique et syntaxique », résumé de thèse, dans *Le français en Afrique*, n°25, p. 397-400.

SIMO-SOUOP, A., 2011a, « Quelques traits de fonctionnalisation du camfranglais », dans TSOFACK J.B. & FEUSSI V. (éd.), *Langues et discours en contextes urbains au Cameroun, (dé)construction-complexités*, L'Harmattan, Paris, p.121-137.

SIMO-SOUOP, A., 2011b, « Les constructions disloquées dans le français parlé au Cameroun », *Le français en Afrique*, n°26, p. 212-228.

STEIN-KANJORA, G., 2009, « ''Parler comme ca, c'est vachement cool !'' or How Dynamic Language Loyalty can Overcome Resistance from Above », in *Sociologus*, vol. 58, n°2, p. 117-142.

TANDIA, J.-J. R. & TSOFACK, J.-B., 2009, « Langues, discours et paroles intergénérationnelles : le camfranglais dans un journal pour jeunes », dans ANDRIOT-SAILLANT C. (éd.), dans *Paroles, langues et silences en héritage, Essais sur la transmission intergénérationnelle aux XXe et XXIe siècles*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal

THOMAS, L. *et alii*, 2004, *Language, society and power. An introduction*, 2d edition, Routledge, New York.

THIBAULT, A., 2009, *Gallicismes et théorie de l'emprunt linguistique*, Paris, L'Harmattan.

THIBAULT, A., 2011, « Un code hybride français/anglais ? Le chiac acadien dans une chanson du groupe Radio Radio », dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 121, p. 39-65.

TLFI = Le Trésor de la Langue Française Informatisé, disponible sur : http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no.

TRIMAILLE, C., 2003, *Approche sociolinguistique de la socialisation langagière d'adolescents*, thèse de doctorat, vol. 1, Université Stendhal de Grenoble III, Université de Grenoble.

TRIMAILLE, C. & BILLIEZ, J., 2007, « Pratiques langagières de jeunes urbains : peut-on parler de "parler" ? », dans MOLINARI C. & GALAZZI E., *Les français en émergence*, Bern, Peter Lang, p. 95-109.

WALD, P., 1994, « L'appropriation du français en Afrique noire : une dynamique discursive », dans *Langue française*, n°104, p. 115-12.